
LA MOISSON EST BELLE
O. TREMPE No 150

2 vol in 1

5-

P. LeMay

PICOUNOC

LE MAUDIT

TOME I



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne.

1878



PICOUNOC LE MAUDIT

PROLOGUE

LE MEURTRE

I

OU LE BOUT DE L'OREILLE SE MONTRE.

—*Salve, domine*, dit l'ex-élève.

—Bonjour ! bonjour ! répondit Picounoc.

—Tu jardines ?

—Je sarcle mes allées.

—*Quid novi* ? quelles nouvelles ?

—Je me marie.

—Tu te maries ? *Tu quoque !*

—Oui, répliqua Picounoc en s'appuyant sur sa gratte.

—Avec qui ?

—Avec Aglaé Larose.

—*Rosa*, *Rosæ*, Larose de la Rose......quand ?

—Vers la Toussaint.

—Je t'en souhaite !

—Merci.

—Elle est bien !

—Pas mal : blanche, fraîche......

—Je veux dire qu'elle est riche.

—Riche ? non ; mais elle a une terre et un bon *roulant*.

—Il paraît que tu ne l'aimes pas ?

—Elle m'aime, elle, et veut devenir ma femme : je me laisse faire......

Tu comprends qu'il n'est pas facile de résister au désir de posséder une belle...... ferme.

—Tu es bien toujours le même, Picounoc.

—Ecoute un peu, Paul, je n'ai pas de secret pour toi. J'ai aimé, j'aime et j'aimerai toujours. Celle que j'aime, tu la connais, c'est Noémie... Elle est la femme d'un autre.... Eh bien! puisque de ce côté le bonheur m'est ravi, je n'estime plus les femmes que d'après leur dot, et je voudrais devenir veuf tous les ans pour me remarier toujours avec des filles avantageuses.

—Si tu parlais sérieusement je te mépriserais, et j'irais de suite avertir ta fiancée.

—Mais je suis sérieux ..... Je suis un maudit, tu sais, et le fils d'un maudit...... donc il faut que je fasse mon œuvre.

En parlant ainsi Picounoc s'animait, sa voix devenait aigre et ses yeux s'injectaient de sang. L'ex-élève s'éloigna lentement, la tête basse, et prit le chemin de la concession de St. Eustache. Aux premières maisons du village il rencontra Aglaé Larose vêtue de sa robe des dimanches. Elle s'en allait à confesse.

—Bonjour, la mariée! dit-il avec un sourire triste.

Une rougeur subite monta au front de la jeune fille, et sa démarche parut plus gauche.

—Arrête-donc, reprit l'ex-élève, j'ai quelque chose à te dire.

Se doutant bien qu'il allait lui parler de son bien-aimé, elle se retourna et un sourire éclaira ses yeux.

—Qu'est-ce donc ? dit-elle, dépêche-toi ; je veux me rendre à l'église avant qu'il fasse noir.

Il était cinq heures et demie du soir, alors, et elle avait une lieue à faire pour atteindre l'église, car elle se trouvait près du calvaire, à Lotbinière — C'est à Lotbinière que nous sommes toujours.

—Voudrais-tu épouser un homme qui ne t'aimerait pas sincèrement ? dit brusquement l'ex-élève.

Aglaé parut surprise de cette question.

—Pourquoi me demandes-tu cela ? répondit-elle après un moment.

—Parceque je m'intéresse à toi.

—Est-ce que l'on peut se marier sans aimer profondément ?

—Je viens de rencontrer un garçon sur le point de prendre femme, et qui ne cache pas

du tout son indifférence à l'égard de sa future.

—Qui donc ? fit Aglaé légèrement anxieuse.

—Je ne le dis pas, cela te chagrinerait.

La jeune fille pâlit et pencha la tête. L'ex-élève reprit :

—Aglaé, tu es une bonne fille ; ta mère est à l'aise ; tu aurais pu......tu pourrais trouver un autre parti que Picounoc......

—Il me semble que l'on ne peut dire grand'-chose contre lui. S'il fallait écouter tous les propos......

—Picounoc ne t'aime pas ; il vient de me le dire.

—Il n'est pas obligé de dire qu'il m'aime.

—Tu ne seras pas heureuse avec lui.

—Quand on aime on est toujours heureux.

—Il t'épouse pour ton bien.

—Qui m'assure qu'un autre aura de meilleurs motifs ?

—Sais-tu que ce garçon-là est maudit ?

—Tais-toi donc, Paul, tu me fais peur.

—Je voudrais t'effrayer assez pour t'em-

pêcher de l'épouser. Il a été maudit de son père...... Et tu sais qu'un enfant maudit de son père est maudit de Dieu......

—Tu plaisantes, Paul; qui t'a raconté ces histoires? As-tu jamais connu son père? Personne dans la paroisse n'a jamais su son nom!

—Aglaé, te souviens-tu de ce vieillard qui fut trouvé mort, l'an dernier, sous les décombres de la cave à patates de Joseph Letellier, et qui fut enterré, comme un chien, dans le ruisseau?

—Eh bien?

—Eh bien! ce vieillard, un chef de voleurs, un assassin, un maudit lui-même—ce vieillard était le père de Picounoc.

—Mon Dieu! est-ce vrai? s'écria la jeune fille en joignant les mains.

—Dieu m'entend: je dis la vérité. Et tu sais qu'une femme qui n'a jamais laissé ses habits de deuil, est morte quelques mois après, d'une maladie étrange que le médecin n'a pas connue. Cette femme, c'était la veuve du chef des voleurs, la mère de Picounoc, la maladie, c'était la honte et la douleur.

—C'est affreux ce que tu me dis là ; mais toi, tu vas bien épouser la fille et la sœur d'un maudit, pourquoi ne crains-tu pas pour toi même le malheur que tu m'annonces ?

—Non, Aglaé ; c'est fini entre Emmélie et moi.

—Vraiment ?

—Elle va mourir la pauvre enfant, car le mal qui a tué sa mère l'emporte elle aussi. Avant six mois, peut-être, elle sera dans la tombe. Pauvre Emmélie !

Et une larme roula dans les yeux de l'ex-élève.

—Ce n'est donc pas à cause de la malédiction qui pèse sur elle que tu ne la prends pas pour femme ? reprit Aglaé, contente d'affaiblir l'argument de son ami.

—J'avoue que je l'aime tant...... Et puis c'est une fille vertueuse que la malédiction de son père n'a pas voulu atteindre, tandis que son frère...............Si tu l'avais connu comme moi alors qu'il était dans les chantiers !

—J'aime aussi moi, murmura la jeune fille. Et, comme honteuse de cet aveu, elle reprit :

J'en parlerai à mon confesseur. Adieu, Paul, merci de tes conseils.

Paul Hamel venait de Deschambeault pour voir Djos son ami de chantier. Joseph Letellier s'appelait toujours Djos pour les intimes. Quelquefois encore on l'appelait le pèlerin.

Aglaé descendait la route jetée comme un trait d'union entre la concession et le bord de l'eau. Elle était pensive, car les paroles de l'ex-élève l'avaient troublée. Elle aimait Picounoc de toute son âme, et l'idée de renoncer à son amour la jetait dans une véritable prostration. Bonne enfant, simple un peu, elle croyait tout ce qu'on lui disait, et passait facilement du plaisir à la peine, du désespoir à l'espérance. Comme une terre facile à pétrir, elle recevait toute espèced 'impressions en un moment. Elle n'avait pas d'énergie et ne luttait que faiblement contre elle même et contre les autres. L'astucieux Picounoc exerçait un grand ascendant sur son esprit, et il était le maître de son cœur. Il le savait bien, et voilà pourquoi il ne se gênait nullement de se démasquer devant ses amis. Depuis son arrivée dans la paroisse il avait demeuré avec

sa mère; mais à la mort de celle-ci, il se trouva seul avec sa sœur. Il eut vite fait de s'établir maître dans la maison, et de tout conduire à sa guise: au reste, il se sentit tout à coup pris du désir d'amasser et se montra fort économe. Emmélie ne le contrariait jamais, et ne paraissait pas savoir qu'elle avait droit à la moitié du petit héritage. La mort de sa mère l'avait laissée bien seule au monde,—car ce frère, à peine connu et si mal élevé, n'était encore qu'un étranger pour elle. N'eut été son amour pour l'ex-élève, elle aurait désiré mourir. Les amis et les voisins, remarquant avec inquiétude les ravages de la peine sur son front candide, s'efforcèrent de la distraire; mais elle ne voulut pas être consolée, et elle se complut dans son amertume. Les personnes qui aiment et souffrent, refusent souvent les consolations. On dirait que la souffrance et l'amour sont inséparables, et se plaisent ensemble. Une dernière goutte de fiel vint faire déborder la coupe. Un jour elle apprit que les parents de l'ex-élève ne se souciaient pas de la recevoir dans leur famille, à cause de l'ignominie de son père. Car le mystère qui avait plané sur le chef des brigands

s'était dévoilé pour plusieurs; et, bien que, par respect pour la femme et la fille de ce bandit, l'on eut généralement gardé le secret, cependant quelques langues furent indiscrètes. Emmélie se sentit mortellement blessée. J'en mourrai, pensa-t-elle, mais jamais je ne l'exposerai à rougir de moi......ou de l'aïeul de ses enfants ..... J'en mourrai, qu'importe?..... Et en effet, elle inclinait vers la tombe. Picounoc la voyait s'éteindre rapidement, et supputait ce que sa mort lui rapporterait. Il était déjà mordu de l'avarice. C'est en songeant à ces choses et à la dot d'Aglaé, qu'il sarclait les allées du jardin attenant à la maison de sa défunte mère. L'ex-élève, qui avait passé par là tout à l'heure, l'arracha un instant à ses rêves d'envie. Il se remit au travail, puis, s'arrêta de nouveau.

—J'ai fait une bêtise, pensa-t-il: je n'aurais pas dû parler ainsi à Paul. Il est capable de répéter mes paroles à Aglaé, et qui sait?...... Les femmes sont si capricieuses!.... Prévenons les coups: allons voir notre future. Devant moi, Paul sera muet comme une carpe...... Pourtant, qu'ai-je à craindre? Aglaé croit tout ce que je lui dis...... La chère enfant, comme

elle est bête!...... Si j'allais perdre la terre!..... et les chevaux! et les bêtes à cornes!..... Vite, un brin de toilette et filons!

Après ce monologue, Picounoc laisse tomber sa gratte dans l'allée, entre, se passe un linge trempé sur la figure, un peigne dans les cheveux, met un col blanc, une cravate rouge et tout ce qu'il faut pour être faraud, puis il part à pied. Il marchait vite. Quand il fut au bas de la route, il vit se dessiner, sur le coteau, vers le milieu, la silhouette d'une femme qui descendait. Bientôt la distance entre cette femme et lui fut courte, et il reconnut Aglaé. De son côté la jeune fille avait vite reconnu le grand et sec gaillard qu'elle adorait. Elle baissa la tête et simula une tristesse profonde.

—J'allais au devant de toi, Aglaé, dit Picounoc en souriant.

La bonne fille leva sur lui un regard plein de reproches.

—Allons! tu n'es pas gaie, ce soir; conte moi ton chagrin, ma belle, tu sais que j'aime à te consoler, continua le cynique garçon.

—As-tu vu Paul Hamel? demanda Aglaé.

Picounoc, malgré son effronterie, demeura un moment sans répondre.

—As-tu vu l'ex-élève ? réitéra la jeune fille.

—Pourquoi cette demande ?

—Tu le sais bien.

—Comme te voilà mystérieuse, Aglaé, où vas-tu ? je t'accompagne......

—Je m'envais à l'église.

—Alors je m'en retourne avec toi.

—Rends-toi donc au village......Tu vas voir ta terre sans doute....

—Ma terre ?....Je ne te comprends pas...... J'allais te voir.

—Me voir ?...... Je sais tout, va ! l'ex-élève m'a tout dit.

—L'ex-élève ! l'ex-élève ! ne le connais-tu pas encore ? Tu sais bien que c'est un farceur qui dit tout ce qui lui passe par la tête.

—Il m'a rapporté ce que tu lui as confié il y a un instant. Tu ne m'aimes point, Picounoc......

La pauvre enfant avait des larmes dans la voix

—Voilà qui est drôle. Je l'ai à peine vu, et

ne lui ai dit qu'un mot en passant. Je l'ai prié de m'attendre pour monter au village, je voulais achever de sarcler mon jardin. Il m'a répondu qu'il était trop pressé. Je comprends ses motifs maintenant. Il voulait te voir avant mon arrivée...... Il avait une mauvaise action à faire : calomnier son meilleur ami. Sais-tu pourquoi ? Il est jaloux, il t'aime et veut faire manquer notre mariage. Le misérable !... Ma sœur l'a remercié, tu sais, et.....

—Emmélie lui a donné *la pelle ?*

—Oui, vrai comme tu es là !... et il veut se venger sur moi.

—Il m'a dit en effet, que tout est fini entre elle et lui.

—Tu vois bien, ma chère Aglaé, que je te dis la vérité, et que lui, le traître, il me calomnie. Viens ! marchons ensemble ; conte-moi tout ; je ne crains rien et nos ennemis travaillent en pure perte. Ils ne réussiront jamais à m'éloigner de toi, Aglaé, car je t'aime.

—Tu m'aimes ! Ah ! si c'était vrai ! Il dit, lui, que c'est pour avoir ma terre que tu m'épouses et que tu ne te soucies que fort peu de moi.

En parlant ainsi les deux fiancés suivirent, côte à côte, le bord du chemin qui conduit à l'église.

—Il dit cela, le misérable ! il ose parler ainsi ? Il me le paiera, je le jure ! S'il a le malheur de remettre les pieds à la maison, gare à lui !

—Il avait bien l'air d'un homme qui ne ment pas.

— L'hypocrite ! Les hypocrites, Aglaé,. ce sont les plus dangereux de tous les méchants, parcequ'ils ont l'air bon et que l'on ne se défie pas d'eux...... Dire que je t'épouse pour ton bien, quel mensonge ! Tiens ! renonce à ta dot ; je veux t'épouser pauvre afin que tu saches bien comme je t'aime. Moi, passer pour un avare, pour un garçon trompeur et malhonnête !......ah ! tu me causes de la peine, Aglaé ! Je n'ai donc plus ta confiance ? Tu crois donc que l'ex-élève est plus franc que moi ?......Aglaé, si quelque jeune fille venait me dire du mal de toi, je les......... Ah ! c'est affreux......

Et la voix nasillarde de Picounoc était devenue sifflante comme une voix de vipère

Aglaé renaissait à la confiance, et se trouvait heureuse de pouvoir douter de la bonne foi de l'ex-élève. Les larmes qui avaient voilé ses yeux se desséchèrent vite, et, quand elle arriva à l'église, elle était toute joyeuse.

Picounoc revint chez lui fier de son nouveau succès. Il alla s'asseoir sur le bord de la côte afin de n'être pas dérangé dans sa rêverie, car il voulait rêver. Parfois, dans son ardeur, il parlait seul, et des oreilles indiscrètes auraient pu recueillir ces lambeaux de phrases.

—La simple qu'elle est !......comme elle se laisse prendre !......

—C'est une affaire magnifique !... une terre de quatre arpents... ..

—Si je pouvais me débarrasser de la bête après !......

—Noémie ! Noémie ! C'est toi que j'aime !...

Sa voix devenait ardente. Elle était plus sombre quand elle prononçait :

—Si Djos pouvait mourir !..... .. Djos et Aglaé !......

II

DES REGARDS INDISCRETS.

On était à la fin de septembre 1850, et les récoltes, commencées depuis longtemps, puis interrompues par les pluies, venaient d'être reprises partout, grâce au retour d'un radieux soleil. Dans quelques endroits bas le grain avait germé, mais, en général, le dommage n'était pas grand. Joseph Letellier, ou Djos, comme nous l'appellerons encore assez souvent, n'avait pas murmuré contre la pluie—car il n'y a que les mauvais chrétiens qui s'impatientent ou s'irritent lorsque tout ne va pas à leur gré. Il n'avait pas, non plus, perdu son temps à dormir, dans son grenier, comme font plusieurs, mais, laborieux et vigilant, il avait commencé des voitures de travail, *affilé* des chevilles pour les clôtures, réparé les meubles éclopés, et fait cent autres ouvrages que les habitants de bonne conduite et adroits ne négligent pas de faire, lorsqu'ils ne

peuvent aller au champ. Quand vint le beau temps avec le soleil, il partit, la faucille sur l'épaule, pour aller *couper*. La jeune femme ne le suivit pas à la moisson, car ses devoirs de mère la retenaient au logis. Un chérubin, d'un mois environ, reposait, rose et frais, dans le berceau neuf. Et la mère dévouée ne laissait pas de loin le petit amour. La journée finie, Djos revint vers sa femme et son enfant, le cœur débordant d'ivresse ; car, outre la satisfaction du devoir accompli, il ressentait toutes les délices d'une passion profonde, que la vertu protégeait comme d'une égide. Le soir où commence ce récit, il trouva, fumant sa pipe sur le seuil de la porte, son ami l'ex-élève.

—Viens-tu m'aider à engerber ? dit-il, en lui tendant la main.

—Je viens fumer une pipe avec toi, avant de monter dans les chantiers.

—Pars-tu encore?

—*Eo ad*...... *forestam*...... Je m'envais dans les bois.

—Tu devais n'y plus retourner ?

—J'ai changé d'idée ..... *changeavi*......

—Entrons, nous causerons de cela en mangeant la soupe.

Ils entrèrent. Noémie déposa un baiser sur le front de son mari, qui lui en rendit deux, et l'un et l'autre se penchèrent sur le berceau de l'enfant qui souriait en dormant, parceque, sans doute, son jeune esprit jouait avec les anges gardiens de la maison.

Le feu pétillait dans l'âtre et la flamme enveloppait la marmite pleine de soupe au lard. L'ex-élève s'approcha de la cheminée, comme s'il eut eu froid, et regarda, d'un œil pensif, les étincelles du foyer.

—Vous paraissez triste, Paul, dit la jeune femme, à quoi pensez-vous donc ?

—Que vous êtes heureux, vous autres ! répondit l'ex-élève.

—Marie-toi, reprit Djos, prends une gentille petite femme comme la mienne, et tu seras heureux.

—Emmélie vous apportera le bonheur, qu'attendez-vous ? ajouta Noémie.

— Emmélie ! Emmélie !...... exclama l'ex-élève en branlant la tête......

—Comment ? ne l'aimes-tu plus ? repartit Djos......

—Je l'adore ! .....mais elle se meurt......ne voyez-vous pas qu'elle va mourir ? ..... Et quand même......

—Elle est jeune et forte, Paul, vous vous effrayez à tort.

—Eh oui ! tu te livres au chagrin pour rien, ajouta Djos ; viens ! viens prendre un petit verre de jamaïque, cela va te remettre sur le ton.

—Je dresse la soupe, dit Noémie : Tu dois avoir faim, mon bonhomme, ajouta-t-elle en entourant, de son bras, le cou de son mari....... et vous aussi, Paul, car vous avez marché beaucoup.

Le souper fut servi et les trois amis s'assirent à la table, causant avec verve et mangeant avec appétit.

—Vois-tu Picounoc bien souvent ? demanda l'ex-élève à son ami.

—Oh ! il vient faire *son tour* plusieurs fois la semaine, et tous les dimanches sans y manquer.

—Il arrête chaque fois qu'il va voir sa *blonde*, repartit Noémie.

—Je crois qu'il aime mieux ma femme que sa future, dit Djos en riant.

—Cela se pourrait, ajoute la jeune femme, aussi je lui fais les yeux doux.

L'ex-élève essaya de rire, mais ce fut d'un rire amer. Il se souvint de l'aveu de Picounoc au sujet de Noémie ; il savait combien cet homme était dangereux, et la vue de l'innocence qui se jouait ainsi avec le danger, et ne se doutait de rien, lui causa une peine sérieuse. Cependant ses deux amis ne remarquèrent point cette perplexité, tout disposés qu'ils étaient à s'amuser.

—Il va se marier, reprit l'ex-élève après un moment.

—Avec Aglaé Larose, une bonne fille, pas bien fine, peut-être, mais travaillante, douce et honnête......dit Noémie.

—Et avantageuse, ajouta, Djos......

—C'est pour cela qu'il la prend, continua l'ex-élève, et, si elle n'avait pas de dot, je suis sûr qu'il ne l'épouserait jamais.

—Il n'a pas l'air de l'aimer beaucoup en effet,

—Il ne l'aime pas, il me l'a dit, tout à l'heure.

—Il dit souvent le contraire de ce qu'il pense ; vous ne le connaissez pas comme nous, reprit la jeune femme.

—Défiez-vous de lui, Noémie, c'est peut-être un mauvais ami.

—Tu te trompes, mon cher Paul, reprit vivement Djos, il n'y a pas d'ami plus dévoué, plus complaisant. Il est toujours prêt. Il a changé, va, depuis un an : il n'est plus le même. Je t'assure qu'il m'a rendu bien des petits services, et je lui dois beaucoup.

—Il a peut-être quelque intérêt à se rendre aimable auprès de vous autres.....

—Quel intérêt veux-tu qu'il ait ?

—Je le crois un garçon dangereux...... un homme qui, pour arriver à ses fins, peut détruire la paix et le bonheur des meilleurs ménages......et de ses plus chers amis.

—Prends-garde, Paul, car si tu parles trop mal de Picounoc, on croira que le bruit qui court au sujet de tes amours avec Emmélie

est fondé, et que c'est le dépit qui te fait parler......

—Que veux-tu dire, Djos ?

—Le bruit court que tu as reçu *la pelle*, et et que tu es *en diable* contre Emmélie et Picounoc......

L'ex-élève pencha la tête. Il comprit que ses amis étaient prévenus et que tout avertissement serait inutile.

—Tu ne réponds rien, Paul, on a touché juste à ce qu'il paraît.

—Que Dieu sauve mon Emmélie, et vous verrez...... En attendant je vous conseille une chose : Défiez-vous de Picounoc.

—Bah ! que peut-il nous faire ?

—Bien du mal.

—Parle donc latin, Paul, tu nous amuseras bien mieux qu'avec tes avertissements de grand père.

—*Abyssus abyssum invocat*—Es-tu content ? Cela veut dire que si l'on commet une première faute on en commettra une seconde—cela veut dire, surtout, qu'un malheur en appelle un autre. Ton premier malheur, ta

première faute, c'est la confiance que tu reposes dans un garçon méprisable.

—Parlons d'autres choses, dit Djos un peu froidement.

—C'est bien.

—Je fais une épluchette de blé d'Inde, demain soir, tu vas rester avec nous, n'est-ce pas ? nous nous amuserons bien.

—Si je ne *traverse* pas demain, je veillerai avec ma pauvre Emmélie, car ce sera probablement pour la dernière fois. Il me serait agréable de me joindre aux amis, mais la gaîté n'habite plus guère mon âme, et l'on me trouverait maussade.

Le repas s'acheva au milieu d'une causerie assez sérieuse.

L'ex-élève retournait dans les chantiers pour chercher, dans l'éloignement et le travail rude des bois, une distraction à sa douleur. Il s'était bercé de suaves espérances, et jamais, avant les tristes événements de l'automne dernier, il n'avait pensé que son amour pût devenir une source d'amertume, et son bonheur, une illusion regrettée. La mort seule, il le savait bien, pouvait le séparer de sa tendre

amie, mais la mort nous semble si éloignée quand on est jeune, plein de vigueur et débordant d'amour ! Une fois pourtant, sa jeune bien-aimée n'eut pas l'enjouement ordinaire, l'éclat de ses yeux fut moins vif, elle fut moins expansive et comme plus concentrée en elle-même. C'était la sensitive qui se repliait sous une haleine glacée. L'ex-élève crut d'abord qu'elle l'aimait moins ; on est sensible, soupçonneux, jaloux quand on aime beaucoup. Les protestations de la jeune fille le rassurèrent. Madame Saint-Pierre mourut. Alors l'ex-élève comprit la cause de la tristesse d'Emmélie, et il mêla ses larmes aux larmes de la chaste enfant. Il se disait : l'orage passera, les vents se tairont, les nuages disparaitront, et le calme et la sérénité planeront encore dans le ciel. Mais le ciel demeura couvert ; le soleil ne parut qu'à de rares intervalles, et l'espoir s'éteignit dans le cœur du brave garçon : la maladie qui avait tué la mère emportait la fille.

A l'époque des *travaux* on ne se couche pas tard, à la campagne, et on se lève de bonne heure. Djos et l'ex-élève fumèrent la pipe après le souper, en parlant de diverses choses,

puis se mirent au lit. La jeune ménagère veilla jusque vers les onze heures, ravaudant des bas en berçant, du pied, l'enfant mignon. Pendant qu'assise auprès de la table où brûlait une chandelle de suif, elle passait et repassait, dans les mailles usées, son aiguillée de laine, une tête curieuse se penchait vers la fenêtre, et la regardait avec des yeux de feu. On eut dit qu'un courant magnétique s'établit aussitôt entre la personne du dehors et Noémie, car celle-ci se retourna soudain vers la fenêtre ; mais la tête curieuse avait disparu déjà. Il est singulier que souvent nous sommes avertis par un messager merveilleux—est-ce le magnétisme ?—qu'un regard se fixe sur nous.

Noémie déposa son ouvrage et se mit à genoux près du berceau de son enfant pour faire sa prière du soir. La tête reparut dans la fenêtre, et l'on eut pu voir une singulière expression de trouble passer sur le visage de l'indiscret qui regardait ainsi. Un souvenir vint à sa mémoire : il se rappela une parole terrible, prononcée dans une horrible circonstance par son père—alors son compagnon de débauches—et cette parole, la voici : *On va*

voir si le chapelet les sauvera !—(Pèlerin de Sainte-Anne.)

Picounoc,—car c'était lui—venait souvent le soir, épier les actions de Noémie, et s'enivrer, en secret, de sa grâce et de sa beauté. Il choisissait, d'ordinaire, les nuits sombres ; mais quelquefois il s'exposait, par des soirées de lune, tenant en réserve quelque adroit mensonge pour le cas où il serait surpris. Il allait faire la cour à sa *blonde*, la bonne Aglaé ; mais souvent il n'y allait que pour voir, en passant, Noémie ; et la comparaison qu'il faisait entre les deux, le rendait de plus en plus jaloux et pervers. Le soir où nous le voyons, il avait eu l'intention de fumer la pipe avec Djos et l'ex-élève, mais il s'était attardé trop longtemps avec Aglaé, et quand il arriva ses deux amis venaient de se coucher. Il n'en fut pas fâché, car il put regarder sans contrainte, de ses yeux de flamme, la femme de son heureux ami.

III

L'ÉPLUCHETTE

Le lendemain Djos amena, du champ à la maison, une charretée d'épis de blé d'Inde qu'il entassa dans un coin de la cuisine. C'est la coutume de faire des corvées pour peler le blé d'Inde, comme pour broyer le lin et fouler l'étoffe. Ces corvées sont toutes agréables et joyeuses, mais la plus joyeuse et la plus agréable, c'est l'*épluchette*. Et d'abord on y va dans ses beaux habits, car la besogne est propre ; on y va avec plaisir, car le travail n'est pas rude et se fait à la soirée ; on y va souvent avec bonheur, en songeant d'avance aux douces faveurs attachées au blé d'Inde rouge. Et qui n'a pas l'espoir de déterrer, sous ces feuilles crépitantes, dans ces aigrettes de soie moelleuses, le précieux épi aux grains de pourpre ? Et puis il y a, pour ceux qui sont un peu gloutons, la perspective de mordre à belles dents dans le blé d'Inde qui rôtit à la braise, ou bout

dans les profondeurs de la chaudière. Et que d'autres perspectives encore! . - .

Noémie balaya la *place*, épousseta les meubles, rechangea le bébé et le revêtit de sa robe de baptême, la plus belle que l'on porte... après celle de l'innocence. Elle souriait à la pensée de toutes les choses aimables que ses amies allaient dire de son enfant ; elle croyait volontiers que jamais enfant né de la femme n'avait réuni tant de grâce et de finesse. Oh! si tous les enfants étaient ce que pensent leurs mères, comme il y aurait des hommes d'esprit sur la terre, et que la laideur deviendrait vite une chose introuvable! Pauvres mères! après tout, c'est peut-être notre faute si nous devenons laids, disgracieux et méchants.

Le soir arriva; les invités arrivèrent aussi. Ils étaient quinze. Je ne déclinerai pas les noms et prénoms de chacun—à quoi bon? puisque la plupart ne seront pas mêlés aux événements qui vont suivre. Je nommerai pourtant Picounoc et Aglaé, l'ex-élève et Emmélie. Vous êtes surpris de voir Emmélie? Nous le sommes tous: nous ne l'attendions point. Elle est un peu mieux aujourd'hui,

et l'ex-élève lui a fait comprendre qu'une petite distraction, sous forme *d'épluchette*, lui serait très-favorable. Elle s'est laissée persuader.

Assis en cercle autour de l'amas de blé d'Inde, les jeunes gens commencent leur tâche. Sous les doigts vigoureux des garçons et sous les doigts mignons des filles, les épis se dépouillent de leur multiple enveloppe, et les grains couleur d'ambre apparaissent, au milieu d'un froissement de feuilles presque assourdissant. Les épis s'amoncellent d'un côté, les feuilles, de l'autre. On laisse cependant aux épis que l'on veut garder en tresse trois ou quatre feuilles, que l'on nouera avec habileté aux feuilles des autres épis. Les aigrettes, fines et douces comme des glands de soie, tombent sur le plancher ou s'accrochent comme des guirlandes, aux habits des travailleurs. C'est une lutte entre tous, lutte agréable et sans aigreur, que l'envie ou la jalousie ne troublent ni n'excitent. Emmélie seule travaille avec nonchalance. On la croirait paresseuse, si l'on ne savait à quel état de faiblesse l'a réduite un mal mystérieux. L'ex-élève la regarde avec amour et douleur. Il

craint qu'elle ne se fatigue et n'ose lui dire de se reposer.

Djos et Noémie se sont joints à leurs convives. Picounoc est assis auprès d'Aglaé, mais ses yeux et sa pensée se tournent souvent vers la femme de Joseph. Noémie s'aperçoit bien que ce garçon la regarde d'une singulière manière, et qu'il se plaît auprès d'elle; mais la vertu est simple et sans défiance.

—Un *blé d'Inde* rouge ! crie tout à coup l'un des *éplucheurs*, et vif, il se lève tenant comme un trophée l'heureuse trouvaille.

—Prête-le moi donc, dit Picounoc.

—Nenni ! mon bel ami, je m'en sers pour moi-même ...... tu vois ! Il avait embrassé sa voisine, une belle grosse brune. Ce que j'ai représenté par des points. La grosse brune s'essuya la joue en disant d'un ton provocateur.

—Reviens-y !

—Bientôt ! répond le galant. Et il glisse adroitement l'épi dans la poche de son habit. C'était de la prévoyance, car, après tout, il pouvait bien n'y avoir pas d'autre épi rouge, et il y avait encore des bouches avides de donner un baiser. Il est vrai que l'épi n'est pas de

rigueur ; mais il est un bon prétexte. Cependant il y en avait encore des *blé d'Indes* d'amour, comme on les appelle quelquefois chez nous. Emmélie en trouva un. Dès qu'elle aperçut les premiers grains, elle rougit et les recouvrit de leurs feuilles, comme s'il se fut agi de quelque nudité. Mais l'ex-élève l'avait vu. Il devina tout.

—Changeons, dit-il ! le mien est plus facile à *éplucher*..... L'échange se fit donnant donnant. En un clin d'œil l'épi fut mis à nu. Il était rouge—pas d'être mis à nu—rouge et luisant comme si une larme eut mouillé ses perles.

—C'est tricher ! dit Picounoc.

—La loi n'y pourvoit pas—*Non est lex*, répliqua l'ex-élève.

—Pour ta peine, tu n'embrasseras que la personne qui te sera désignée, ajoute un autre.

—C'est juste ! c'est juste ! dirent tous les jeunes gens......sauf Emmélie qui pencha la tête en tâchant de sourire.

—*Durum est*, dit l'ex-élève.

—Du rum ? repart Djos, je vais t'en verser dans l'instant.

—Embrasse Aglaé, dit Picounoc.

—Embrasse Angélique, dit un autre—Il y avait une Angélique.

—Pendant que vous allez vous entendre, j'embrasse......... Emmélie — Quand il avait dit: " Emmélie," le baiser était rendu. Emmélie rougit jusqu'aux oreilles et sourit jusqu'au fond de l'âme.

Cependant on allume le feu, et l'on fait bouillir, dans un chaudron bien propre, les épis que l'on mangera au réveillon, avec le sel et le beurre. Quelques uns des convives ne veulent pas attendre et préfèrent le blé d'Inde rôti. On ne discute pas les goûts, et les hommes sont libres de manger des *blé d'indes* de toutes sortes. La tâche allait se terminer et Picounoc n'avait pas eu la chance de quelques uns. Cela ne le troublait guère. Il était homme à commander la fortune, et quand elle ne lui apportait point ce qu'il lui demandait, il allait le chercher. Déjà l'on avait porté dehors plusieurs brassées de feuilles.

—A mon tour! dit-il, et, triomphant, il montre un épi de pourpre qu'il vient de tirer de la poche de son voisin.

—Embrasse qui te plaira ! lui crie-t-on.

Aglaé qui s'attend d'être choisie, se détourne en riant, et se voile la figure avec sa main, d'une façon coquette, découvrant la joue pour ne rien perdre de la sensation. Picounoc se penche de l'autre côté et embrasse Noémie. La pauvre Aglaé eut presque honte.

Noémie dit :

—*Je t'en fais passer*, Aglaé.

—Je ne tiens pas à ses baisers, répond la jeune fille en se donnant de la contenance.

—Tu sais que tu en auras de reste bientôt, ajoute l'ex-élève avec un grain de malice.

—S'il n'aime pas à l'embrasser maintenant, observe une des *éplucheuses* à sa voisine, que sera-ce plus tard ?......

—Après le mariage ?......répond en souriant la voisine.

Les *épluchettes* de blé d'Inde se terminent toujours, comme le foulage d'étoffe et le *brayage*, par les jeux et les danses. Mais les jeux sont honnêtes et les danses, décentes. L'on joue à "Madame demande sa toilette," à "La mer agitée" aux homonymes quelquefois.

lorsque les veilleux sont un peu éduqués ; on « loge les gens du roi », ou plutôt, on cherche à les loger, car personne ne se soucie de se déranger pour si peu ; on joue à Colin-maillard—au bout d'un bâton—et à la paroisse—un jeu fort amusant, et bien simple celui-ci ; l'on vend le corbillon—toujours en « on », ou l'on passe le gant, en rimant ; l'on fait circuler un petit bâton allumé en disant : petit bonhomme vit encore· Il paraît que le petit bonhomme vit tant qu'il a du feu, ou qu'il a du feu tant qu'il vit. Malheur au joueur entre les mains duquel le petit bonhomme expire ! il donne un gage. Les gages, voilà la grande affaire. Et, comme le curé qui veut accomplir son devoir a besoin d'écouter tout ce qui se dit, de voir tout ce qui se passe !......Heureusement qu'il se trouve alors aussi des commères empressées de lui rapporter les faits et gestes qu'il n'a pu apercevoir.—Le curé, c'est lui qui recueille les gages, car ces gages sont la preuve tangible des péchés que les joueurs ont commis......contre les lois du jeu. A chaque gage est attachée une peine......peine bien douce souvent, et qui tourne à l'avantage du pénitent. ·Voilà pourquoi sans doute il y a tant de pécheurs.

Lorsque tous les gages sont retirés, que celui-ci a cueilli des cerises—celui-la, mesuré du ruban—cet autre, fait trois pas d'amour, et cet autre encore, le pont de Paris, on change de jeu, jusqu'à ce qu'enfin le violonneux se décide à passer de l'arcanson sur le crin de son archet pour le rendre mordant, à tourner les clefs de son violon, pour mettre d'accord la chanterelle éveillée et la grosse corde grondeuse. Alors, aux premiers raisonnements des cordes harmonieuses que touche de son doigt l'artiste improvisé qui veut s'assurer de la fidélité de l'instrument, les pieds froissent le plancher avec impatience, un murmure joyeux court dans la salle ; les uns se lèvent, comme mus par un ressort, et font, en cadence, les pas les plus difficiles ; les autres, sans bouger de place, battent d'avance la mesure avec le talon sonore de leur bottes françaises. Rien de gai, rien d'entraînant comme la danse, mais la danse mesurée, rapide, animée de la gigue et du *reel*. Et puis, c'est un excellent exercice hygiénique. En ce temps-là, à la campagne, on ne connaissait ni le lancier, ni le quadrille, ni le caledonia. Aussi, l'on ne voyait dans la *place* que ceux qui savaient danser ; et les

autres—les jeunes—avaient du plaisir à voir ces mouvements capricieux, multiples, élégants des pieds, qui étaient inspirés par le rhythme de la musique. Et tout cela paraissait facile, tant c'était naturel; il semblait que tout dépendait de la musique, et que le joueur de violon n'avait qu'à promener ainsi l'archet sur les cordes pour faire danser tout l'univers.

L'*épluchette* se termina donc par les jeux et la danse. Noémie, plus gaie que jamais, dansa beaucoup et avec chacun, même avec Picounoc. Elle dansait comme une poupée, tant elle était légère et souple. Picounoc avait, lui aussi, la jambe déliée et l'oreille sûre. Il battait les ailes de pigeon comme pas un, et ne perdait jamais une mesure quelque pas difficile, qu'il exécutât. Ils commencèrent une gigue tous deux. Jamais le gaillard ne dansa mieux de sa vie. Il n'y avait pas que le violon qui l'animât ; son cœur obéissait à une force mystérieuse plus entraînante et plus redoutable que les voluptueuses effluves de la musique ; et, pendant que ses pieds faisaient retentir la salle de leur bruit cadencé, ses regards luxurieux dévoraient l'innocente jeune femme,

qui n'avait d'autre souci que de ne pas perdre une mesure.

L'ex-élève remarqua Picounoc, car il savait quelle passion ce malheureux nourrissait dans son âme. Pour le distraire de son idée, et sauver de son œil de convoitise la femme chaste qu'il obsédait, il alla le saluer et prendre place. La gigue devenait gigue voleuse. Picounoc n'osa pas refuser, mais il lança un regard de colère à son ami. Joseph le vint trouver :

—Que tu danses bien ! lui dit-il......

—Ce n'est pas malaisé, répondit le grand gars, il suffit de s'y mettre. Je ne suis pas fatigué et je danserais bien toute la nuit...... mais l'ex-élève n'aime pas à me voir avec ta femme, paraît-il..... On dirait qu'il est jaloux..... Défie-toi de ce gaillard-là...... Avec son latin il peut enjôler le diable.

—Bah ! ma femme est un ange.

—Sans doute,......mais il y a des anges qui ont tombé déjà, paraît-il.

—Si je m'apercevais de la moindre chose ! ..

—Veille......fais attention, c'est ton affaire.

Une jeune fille vint remplacer madame Joseph Letellier et la gigue continua. Le violonneux était infatigable, et ses talons retombaient de plus en plus fort, et toujours en mesure, sur le plancher retentissant. Un garçon salua l'ex-élève et dansa à son tour. L'ex-élève alla s'asseoir près de Noémie et de l'air le plus indifférent du monde, se mit à lui parler de mille riens. Joseph le regardait d'un œil soupçonneux. Picounoc regardait Joseph. Si Noémie souriait, ou jetait un regard sur son jovial compagnon.

—Vois-tu ? disait Picounoc... Vois-tu ?

—Je vois...répondait Djos d'un ton morne.

Après quelques instants, l'ex élève s'éloigna de la maîtresse de la maison et prit, auprès d'Emmélie, une place que venait de laisser l'un des convives.

—As-tu remarqué quels regards ils ont échangés en se quittant ? insinua le traître Picounoc à son trop crédule ami.

Joseph ne répondit rien. Il n'avait rien remarqué, et pour cause, mais il était triste.

Souvent une parole perverse, dite à dessein, détruit pour jamais la paix et la félicité d'un

cœur plein d'amour. C'est le poison qui transforme en une boisson mortelle l'eau fraîche et limpide de la fontaine. Malheur à la langue venimeuse qui empoisonne l'existence, comme à la main criminelle qui la détruit ! Joseph s'efforça de paraître gai, et tout le monde, sauf Picounoc, le crut véritablement heureux. Picounoc, lui, devina bien le ver rongeur qui commençait son œuvre de destruction, et il s'applaudit. La soirée terminée, chacun se retira ; mais, avant de partir, l'un des convives invita tous les amis à venir chez lui, le mardi suivant, pour une autre *épluchette*. Tous promirent d'y aller. Djos promit comme les autres, mais il se disait à part soi : Non, je n'irai point !

III

LE DÉMON DE LA JALOUSIE.

Djos n'avait pas offert l'hospitalité à son ancien compagnon l'ex-élève. Surpris de ce manque d'égard, celui-ci crut que son ami lui

gardait rancune à cause qu'il avait mal parlé de Picounoc; et, en sortant, il lui dit :

—Djos, tu as tort de m'en vouloir.

—Je sais ce que j'ai à faire, avait répondu Djos.

—Si tu le sais, éloigne Picounoc......

—Il y en a d'autres qui devraient être éloignés avant lui. Cette dernière parole surprit tellement l'ex-élève qu'il ne répliqua rien. Noémie était à côté de son mari, dans la porte, et prenait ces paroles pour une plaisanterie. L'ex-élève lui tendit la main.

—Bon soir, madame, dit-il.

—Bon soir! Vous reviendrez bientôt n'est-ce pas?......

—Quand je pourrai vous être utile.

Il rejoignit Emmélie.

Picounoc, qui avait entendu, riait sous cape.

....

—Allons-nous à l'*épluchette* ce soir ? dit Noémie à son mari, quelques jours après la petite soirée que nous venons de raconter.

—Je ne suis pas bien ; je suis un peu fatigué, répondit Joseph.

—Cela te remettra :......allons ! ne fais pas le vieux sitôt...... ton bon ami l'ex-élève y sera.

Un nuage passa sur la figure de Djos.

—L'ex-élève, l'ex-élève !.... . tu tiens peut-être plus que moi à le voir, répondit-il d'une voix sourde.

—Comment ! est-ce qu'il n'est plus ton ami ?..

—Depuis qu'il est le tien......

—Que veux-tu dire ? je ne te comprends, pas......

—Tu me comprends, Noémie......

—Mon Dieu ! quel est cet air mystérieux ?...

Pourquoi parles-tu ainsi ? tu m'effraies ! tu n'est plus le même depuis quelques jours ! dit la jeune femme d'une voix émue !

En effet, depuis l'*épluchette*, Djos n'avait pas eu les franches et plaisantes manières de son accoutumée : il était resté morose, sortait le matin sans embrasser sa femme, et le soir, à son retour du travail, paraissait lui laisser prendre à regret le baiser qu'elle avait l'habitude de prendre. Noémie avait bien remarqué cette froideur subite, car les femmes sont sen-

sibles et rien n'échappe à leur esprit d'observation,—mais elle n'avait pas interrogé son mari, croyant que chaque minute de ce petit contretemps était la dernière, sachant qu'elle n'avait rien fait qui put le chagriner. Elle avait souffert en secret et s'était rapprochée davantage de son enfant. Les mères qui ont des afflictions ne se lassent point de les confier à ces divines petites créatures que Dieu leur a données dans sa miséricorde, et elles épanchent leurs regrets sur les berceaux qui devaient être les confidents de leurs espérances.

La nouvelle *épluchette* de blé d'Inde eut lieu le mardi suivant, et elle fut joyeuse comme la première. On regretta cependant l'absence de Joseph et de Noémie, car tous deux étaient estimés, d'un entretien agréable et bien éveillés.

—C'est curieux que Djos ne soit pas encore revenu de St. Jean, dit le maître de la maison.

—En effet, il devait être chez lui à six heures, le plus tard.

—Et il passe huit heures.

—Je vais voir s'il est arrivé, dit Picounoc.

Et il laissa ses compagnons dépouiller de leurs robes les épis entassés dans le coin de la salle.

Il pensait bien que Noémie était seule encore, et que c'était à dessein que Djos s'attardait. Il connaissait les moyens ingénieux qu'ont les jaloux de captiver leurs femmes. Il courut d'une haleine à la maison de Joseph Letellier, et, suivant sa grossière habitude, regarda à la fenêtre avant d'entrer. Noémie filait en chantant. Mais le bruit du fuseau était monotone et la chanson mélancolique...... De temps en temps elle détournait un peu la tête et regardait avec amour le berceau où dormait son petit enfant. La chandelle, versant une pâle lumière sur les murs blanchis à la chaux, se consumait lentement. A cette lueur terne la figure de la jeune femme semblait presque livide, et ses doigts effilés qui tenaient la laine et la laissaient peu à peu s'allonger, se tordre et se rouler sur le fuseau, paraissaient amaigris.

La pauvre créature souffrait, car ce changement singulier, survenu dans l'humeur de son mari, était pour elle une source d'inquiétudes et de tourments. Elle avait beau chercher, elle ne trouvait pas la cause de ce

changement, et rien ne pouvait la lui expliquer. Nul souvenir, nulle parole, nulle action, ne revenait à sa mémoire qui put jeter quelque lumière sur ce mystère. Et elle souffrait en silence.

N'osant parler, elle redoublait d'attentions pour son mari. Lui, il demeurait impassible. Il s'efforçait de le paraître plutôt, mais il ne l'était point ; car, en face de tant d'amour, son cœur se fondait, ses résolutions se trouvaient ébranlées, sa fermeté chancelait, et, plus d'une fois, il fut sur le point d'ouvrir ses bras et de serrer sur son âme trop soupçonneuse, cette femme aimante et douce qu'il avait juré d'aimer et de protéger toujours. Mais qui peut imaginer tout ce qui vient à l'idée d'un homme jaloux ? Et qui peut délivrer une âme qui s'est donnée au démon de la jalousie ? Joseph pensait : C'est peut-être pour mieux me tromper qu'elle feint de m'aimer davantage...... attendons. Et il attendait. Et chaque jour Picounoc ravive à dessein la blessure mortelle qu'il a faite au cœur de son ami. Et déjà il a ourdi une trame horrible : le crime ne lui répugne point : le mal semble son élément. Il arrange les fils de sa trame, en fumant tranquillement sa

pipe, et il sourit à l'idée du succès qui ne manquera pas de couronner son œuvre. Il se trouve habile et se félicite d'avoir été maudit de son père, car il attribue à la malédiction cette heureuse disposition au crime qu'il sent se réveiller en lui-même. Mais le crime qu'il aime, ce n'est point le crime vulgaire que tout homme mal-né peut commettre, et pour lequel tout imbécile se fait pendre ; c'est le forfait caché qui rapporte, à celui qui l'imagine, des biens ou des plaisirs, et qui reste un secret pour tous ; le forfait qui ne laisse jamais planer un soupçon sur son auteur, mais souvent le protége comme d'une égide.

Picounoc s'était donc mis à l'œuvre, et toutes ses paroles toutes ses démarches étaient calculées et tendaient à un même but. Le succès pouvait longtemps se faire attendre: mais quand on est jeune on peut espérer: et Picounoc était jeune encore. Il ne voulait pas risquer son jeu ; encore moins sa vie : c'est pourquoi il prenait le chemin le plus long ; c'était aussi le plus sûr.

Après avoir regardé, par la fenêtre, la fileuse qui chantait son triste refrain, il entra.

—Djos n'est pas de retour ? dit-il.

—Non, pas encore, répondit la femme.

—Vous ne viendrez donc pas à l'*épluchette* ?

—Il sera trop tard, bien sûr...... et je crois que Djos aime autant rester ici.

—Peut-être, mais il a tort. On s'amuse à merveille......Il y a deux joueurs de violon : le petit Jean Lafripe et le gros Zaïe...... On va danser.

—J'aimerais bien à y aller, mais.........

Elle pesa d'un pied vigoureux sur la *marchette* du rouet, et le fuseau bourdonna plus fort, comme pour dissimuler le soupir qu'elle allait pousser du fond de son cœur malade.

—Vous n'êtes pas la même, Noémie, depuis quelques jours. Vous paraissez triste......

—C'est *lui* qui n'est plus le même.

Et une larme roula sur ses joues pâles.

—Il ne faut pas faire attention à ce petit caprice, ni se laisser attrister pour cela...... ajouta l'hypocrite garçon ; vous savez ce qu'il a contre vous ? il vous l'a dit ?......

—Non......Je ne sais rien ; il ne m'a rien dit.

—Le fou ! je me suis moqué de lui...... Il est jaloux !......imaginez donc un peu où il a pêché cette idée absurde...... il est jaloux, il me l'a avoué.

—Jaloux ! s'écria Noémie étonnée.

—Jaloux, vous dis-je, ou en voie de le devenir.

—Mais de qui ? Mon Dieu ! je ne vois personne......

—De tout le monde...... excepté de moi ; peut-être parceque je vous aime plus que ne peuvent vous aimer tous les autres ensemble. Cet aveu n'était pas dans le programme diabolique de Picounoc, et il le regretta ; mais la jeune femme n'y fît pas attention, tant elle était surprise.

—Mon Dieu ! qui a pu le porter à me soupçonner ainsi ? ah ! non, ce n'est pas possible !....

—N'allez pas prendre au sérieux cette boutade de votre mari, continua Picounoc— et guérissez-le en vous moquant de lui. Il dit que vous aimez les autres, dites comme lui ; il prend ombrage d'un regard, d'une parole, regardez, parlez davantage ; mais avertissez-le

que vous n'agissez de la sorte que pour le rendre raisonnable. C'est le seul moyen de guérir cette espèce de folie—la pire de toutes—qu'on appelle "jalousie."

Noémie était trop profondément blessée pour répondre de cette façon à l'outrage de son mari. Elle ne dit qu'une parole:

—Moi en aimer d'autres?

Son bonheur venait de recevoir un coup fatal. Elle apprenait que son Joseph qu'elle aimait tant manquait de confiance en elle, et la jugeait capable de le tromper. Rien comme l'honneur n'est cher à la femme, et la plus amère injure que l'on fasse à la vertu, c'est de la soupçonner.

Joseph Letellier ne souffrait pas moins que sa femme, car les tourments de la jalousie sont impitoyables. Il n'était pas entièrement dans les serres du monstre moral; il faisait des efforts pour s'échapper et conquérir sa liberté de pensée; mais le doute l'empoignait et le rejetait dans la désolation.

—Je suis fou, pensait-il, elle m'aime toujours et elle n'aime que moi......L'ex-élève est un ami...un ami dangereux peut-être.....pourquoi

est-il resté près d'elle aussi longtemps ?....Il ne se tient pas ainsi auprès des autres femmes..... Et pourquoi parlaient-ils assez bas pour ne pas être entendus ?....Et ces regards ? Non ! ce n'est pas comme cela que l'on se regarde quand on éprouve de l'indifférence...... Allons ! je veux me convaincre que je rêve et voilà que, sans le vouloir, je cherche à me prouver le contraire... Mon Dieu ! serais-je jaloux ! jaloux !..On dit que c'est une chose terrible que la jalousie...... et que les hommes mordus de ce vice deviennent de véritables bourreaux...... Mais non, je ne suis pas jaloux......j'aime ma femme, ma Noémie ; je l'aime de tout mon cœur, voilà tout......je l'entoure de tous les soins, je ne travaille et ne vis que pour elle et pour notre enfant...... Elle le sait bien...... Et jamais je n'ai de plaisir à causer avec les autres femmes. Nulle n'a la voix harmonieuse de ma Noémie ; nulle n'a son regard doux et chaud ; nulle ne sourit agréablement comme elle...... Oh ! oui je l'aime......Et, c'est parceque je l'aime que je la trouve plus belle et plus aimable que toutes les autres...... et que je ne me plais qu'en sa compagnie...... Oui la vie et toute la vie avec elle seule, loin du monde, au milieu de la

solitude...... et je serai le plus heureux des hommes ! ..... Mais elle !...... O mon Dieu ! elle ne m'aime donc pas autant que cela, puisqu'elle se plaît en la présence des autres hommes ? puisqu'elle leur sourit avec tant de grâce et les regarde d'un œil si plein de douceur !...... Non, elle ne m'aime point comme je l'aime...... Je ne suis pas jaloux, mais je vois bien ce qui se passe......et les femmes ont parfois de si singuliers caprices...... On en voit de bien sages qui oublient leurs devoirs...... L'occasion, le dépit, la vanité, l'amour des parures ..... Et pour éviter de paraître jaloux, vais-je fermer les yeux et devenir peut-être la risée de mes amis ? Si quelque jour l'on apprenait que je suis un mari joué et content ?...... Comme je passerais pour bête !...... Par exemple ! moi en arriver-là ? Jamais ! Ah ! j'en briserai bien des intrigues, j'en ferai bien manquer des rendez-vous ! j'en fustigerai des chercheurs de bonnes fortunes et des femmes complaisantes, avant de souffrir une pareille honte !...... Qu'on y prenne garde !......

Telles étaient les pensées folles qui assaillaient sans cesse le malheureux Joseph. Tout

le long de son chemin, en allant à St. Jean et en revenant à Lotbinière, il n'eut que pareilles absurdités dans la tête. Il espérait que l'ex-élève ne reviendrait plus, et cela le calmait un peu. Mais il pensait aussi que Noémie pourrait bien se laisser attendrir par les soupirs d'un autre, puisqu'elle aimait celui-là, et qu'elle n'oublierait probablement l'ex-élève que pour se consoler ailleurs. Oh ! les jaloux comme ils sont ingénieux à se tourmenter ! Il avait mis sa confiance en Picounoc, et il se promettait qu'avec le secours de cet habile garçon, il déjouerait toutes les ruses de sa femme, et finirait par désespérer les amoureux. Il arriva chez lui comme Picounoc venait de partir, et trouva Noémie toute en pleurs à genoux contre son lit. Il éprouva un sentiment de joie, car il pensa qu'une femme qui prie ne fait jamais de grosse peine à son époux. Noémie se leva et courut à lui :

—Petit méchant, va, comme tu me fais de la peine !..... dit-elle en l'enveloppant de ses deux bras.

—Tu pleures ? pourquoi ?......

—Tu le sais bien pourquoi......penser que

je puis en aimer un autre que toi!......et elle l'embrassa avec effusion.

—Si je savais!......

—Quoi? si tu savais?..... Mais doutes-tu de ma sincérité? quand t'ai-je donné le droit de me soupçonner?

—Je veux bien croire que je suis fou, que j'ai tort......mais aussi, tu me mets un peu à l'épreuve......

—Comment? explique-toi......tiens! en attendant. Et elle lui donne un nouveau baiser...

—Tu sembles t'amuser mieux avec les autres qu'avec moi...Plusieurs—c'était un mensonge—ont remarqué, à notre *épluchette*, que tu restais trop longtemps en la compagnie d'un garçon étranger, de l'ex-élève......

—Mon Dieu! il est venu s'asseoir près de moi, et nous avons parlé de mille choses bien indifférentes......je ne pouvais pas le planter-là à propos de rien... ..et m'en aller.

—Les prétextes pour t'éloigner de lui, ne t'auraient pas manqué, si tu l'eusses voulu.

—Tiens! ne pense donc plus à cela, tu te

rends malheureux pour rien, et tu me causes de la peine.

—Je le veux, mais c'est à toi à faire attention...tu sais que je t'aime et que tout mon bonheur est d'être auprès de toi...fais de même...

—Et je ne t'aime pas! moi? petit méchant, va!......

Djos se retourna et vit un papier sur la table.

—Quel est donc ce papier, dit-il, une lettre?

Noémie se détacha de lui, courut à la table et saisit la missive :

—C'est pour moi seule ; il faut que tu ne voies pas cela.....

—Ah! fit Djos un peu surpris.

—N'aie pas de soupçon, cher ami ; tu sauras tout plus tard...... aujourd'hui, impossible.

—Quelque billet doux, je suppose...... c'est bon! garde tes secrets, je suis simple et naif, je croirai tout...... pendant ce temps-là......

—Chasse donc ces mauvaises pensées ..... Tu n'étais pas comme cela autrefois, et nous étions si contents, si heureux! .....

—Montre-moi cette lettre.

—Non, cher, impossible...... cela détruirait

tout le charme de l'affaire. Plus tard...... dans quelques semaines......

—C'est bien, garde-la.

Il sortit et se dirigea vers sa grange, d'où il ne revint que deux heures après.

Noémie s'était mise au lit, mais ne dormait point ; elle priait.

La prière est la consolation des âmes chrétiennes, le baume divin qui guérit les blessures. La créature qui prie ne tombe jamais dans le désespoir et peut supporter les peines les plus profondes. Car l'âme s'élève vers le ciel et contemple d'avance le prix de la souffrance humblement acceptée. Elle s'appuie sur Dieu quand les hommes lui manquent, et elle sait que les jours de la désolation passent vite et se changent à la mort, en des jours de gloire et de délices. Malheureuses les âmes qui ne croient point, ou ne veulent pas s'attacher à Dieu ! elles se replient sur elles-mêmes comme des ailes blessées, et s'abîment dans le découragement.

A quelque temps de là Picounoc mit les bans à l'église. Chacun fit les commentaires que lui inspira la malice ou la charité. Il faut

s'attendre à être un peu maltraité quand on se marie—pas toujours par la partie conjointe—mais par les langues envieuses ; et pour faire dire du bien de soi, il faut mourir. En vérité, j'aime autant que l'on me déchire à belles dents,—et diantre ! il en est qui font joliment cette besogne—que d'acheter à ce prix la louange des hommes.

Mina Lamotte disait : J'aime mieux que ce soit elle que moi.

Elle faisait allusion à Aglaé Larose, la mariée.

—Moi aussi, ajoutait Catherine Dugré, et j'aimerais mieux coiffer Ste. Catherine ma patronne que de prendre un tel mari.

—Un ivrogne.

—Un effronté.

—Un *coureux*......

—Tout de même il est chanceux ce Picounoc, observait, d'autre part, un gros garçon à l'air un peu décontenancé.

—Je crois bien ! Une belle terre......un établissement complet, rien de moins, ajoutait un autre gaillard non moins penaud.

C'étaient deux pauvres cavaliers éconduits depuis peu, braves garçons, du reste, qui n'avaient eu que le tort de ne pas se vanter assez, et de manquer de toupet; mais c'est un tort impardonnable, je le sais, au temps où nous vivons. Aglaé voulut un homme qui eut de la façon et qui fut capable de riposter à propos. Allez donc présenter une emplâtre, sous forme de mari, à vos compagnes moqueuses. Aglaé prit donc pour fidèle et légitime époux Pierre Enoch Saint Pierre, surnommé Picounoc, et elle se crut heureuse; donc elle l'était. Ses parents ne l'en dissuadèrent point. D'abord son père était mort, ses frères et sœurs n'étaient jamais venus au monde, et sa mère n'avait d'autre volonté que la volonté de son unique Aglaé. Le seul ami qui osa risquer un conseil, fut l'ex-élève. Il réussit à empêcher le sourire de s'étendre une fois de plus sur la figure béate de la fiancée, et ce fut tout. Le moment d'angoisse passa vite, et l'amour reprit en tyran sa place dans le cœur de la jeune fille.

Picounoc ne fit pas de noces. Mais comme il lui fallait quelques témoins, il invita ses principaux amis, Djos et l'ex-élève.

Quelques jours avant son mariage, il vint chez Letellier. Celui-ci était sorti : cela simplifiait l'affaire. Il dit à Noémie qu'Emmélie se sentant mieux désirait assister au mariage, et même avoir pour compagnon, son ami l'ex-élève.

—Elle m'envoie exprès pour vous demander conseil, dit-il, et un mot de votre part lui fera grand plaisir.

Noémie ne vit rien que de naturel en cela : elle dit qu'elle serait heureuse de voir Emmélie sortir un peu de sa solitude, respirer l'air, voir le soleil. Elle lui écrivit quelques mots que le faux commissionnaire garda soigneusement dans sa poche. Le jour du mariage arriva. Djos servit de père à son ancien camarade de chantiers. En allant à l'église il lui dit :

— Pourquoi as-tu invité l'ex-élève ? On n'avait pas besoin de lui.

—Un caprice de ma sœur, répondit Picounoc. Elle y tenait, et tu sais que je ne veux pas la contrarier, la pauvre enfant.

C'était un mensonge, on le sait. Mais Picounoc voulait que l'ex-élève et Noémie

eussent une occasion de se rencontrer. Il se doutait bien que Djos en prendrait de l'ombrage et que, peu à peu, il en viendrait à ne plus aimer autant sa femme.....il en viendrait, peut-être, à la haïr. Quel succès que celui-la et comme il faut être rusé pour y atteindre!

—Mais Emmélie n'est pas ici, comment expliques-tu cela? observa Djos.

Picounoc songea une minute:

—Tiens! répondit-il, je vais tout avouer; j'ai manqué envers toi, mais sans le savoir; oui, quand j'ai découvert la ruse, il était trop tard, l'ex-élève était ici.

—Explique-toi, que veux-tu dire avec ton trop tard.

—Emmélie parlait pour une autre...... et ce n'était pas pour elle qu'elle faisait inviter l'ex-élève......

—Pour qui? parle! mais parle donc!

—Si j'avais su!.... Vois-tu, je suis un bon frère et je ne veux rien refuser à ma sœur...... pauvre Emmélie qui va me laisser bientôt!.....

Djos était sombre et ses yeux se fixaient sur le sol.

—Pour qui l'a-t-elle fait venir? parle! répéta-t-il avec terreur.

—Ce n'est que ce matin que j'ai surpris le secret; j'aurais mieux fait de ne rien révéler; mais enfin tu vas voir que je suis un ami sincère, et que je sais ce que je dis quand je dis quelque chose.

—Djos rageait comme un cheval enchainé qui ronge son frein.

Picounoc tira de la poche de sa veste un petit billet soigneusement plié et le remit à Joseph.

—Lis ceci, dit-il connais tu cette écriture ?... ce nom ?

—C'est l'écriture de ma femme .... Noémie ! voilà son nom.

Et il tremblait comme un vieillard, car il s'attendait à quelque terrible révélation. Il lut :

Ma chère Emmélie.

Votre frère se marie. La noce ne sera pas forte, mais j'espère que le bonheur des époux sera grand. Essayez la distraction une fois encore. Il faut le revoir, cela vous est si doux. Mon Dieu ! on ne voit jamais trop ceux que

l'on aime. Dites-lui qu'il vienne ; nous serons tous heureux.

Votre amie,

NOÉMIE.

Djos lut plusieurs fois.... et plus il lut, moins il comprit : son regard était troublé comme son cœur. Il ne lui vint pas à l'idée qu'il était le jouet d'un misérable. L'absence d'Emmélie lui prouvait bien, d'un autre côté, qu'elle ne connaissait rien de ce complot, et qu'une femme coquette l'avait ourdi toute seule. Il fut d'une tristesse mortelle et ne pria point dans l'église, pendant la messe. Il prenait en aversion son ancien ami, et ne pouvait détourner ses yeux de sa personne. L'ex-élève priait avec ferveur.

—C'est de l'hypocrisie, pensait Joseph. Il songe à toute autre chose qu'au bon Dieu......

Parfois il avait envie de pleurer, et d'aller, en suppliant, se jeter aux genoux de sa femme. Mais l'amour propre reprenait le dessus et la colère grondait soudain. Mon Dieu, se disait-il, est-ce donc que vous ne m'avez pas assez châtié ?...... faut-il que vous m'atteigniez dans ce que j'ai de plus cher au monde !......

L'ex-élève, ignorant tout le trouble qu'il causait, avait retrouvé sa verve d'autrefois. De retour à la maison il aborda la jeune femme, et entama avec elle la conversation. Noémie jeta d'abord un coup d'œil craintif autour d'elle et ne vit pas son mari ; cela la rassura. Elle se mit à causer, mais avec une certaine gêne. L'ex-élève était en verve et, devant sa gaité, elle dut céder. Elle oublia la jalousie de son mari et goûta sans contrainte les charmes du babil de son compagnon. Malheureusement Djos l'épiait. Les jaloux ont cent yeux et voient partout, découvrant même des choses qui n'existent point. Il se mordit les lèvres, regarda sourire Noémie, mais la regarda d'un œil sanglant. La pauvre jeune femme ne songeait pas à mal, et demeurait bien sage assurément.

Un peu plus tard, dans une autre circonstance, elle se souvint de la susceptibilité de son mari,—car il n'était pas loin d'elle—répondit avec assez de froideur à l'ex-élève qui lui adressait la parole, et s'éloigna.

—L'hypocrite ! pensa Joseph Letellier...elle sait que j'ai les yeux sur elle.

Il fut tenté de lui dire ironiquement qu'elle était d'une réserve admirable, et qu'il comprenait la sottise qu'il avait faite en la soupçonnant ; mais il eut peur de ne pouvoir assez bien dissimuler son ressentiment aux yeux des amis, et de se laisser emporter par la colère, il demeura silencieux et sortit. Noémie qui avait jusqu'alors partagé l'enjouement général, devint pensive tout à coup, car elle devina le mécontentement de Joseph. Elle fut tentée de voler sur ses pas pour le ramener à la noce, ou s'en aller avec lui, mais, elle aussi eut peur d'éveiller l'attention. Le plaisir qu'elle goûta ensuite fut mêlé d'amertumes, et elle se fit violence pour ne pas laisser voir les larmes qui se cachaient dans ses sourires. Picounoc fut joyeux. Il faisait semblant d'adorer sa nouvelle épouse, ne la laissait point, se montrait empressé auprès d'elle et la comblait d'attentions. Aglaé ne comprenait guère son bonheur, tant il était grand. Elle se croyait aimée pardessus toute chose, et ne trouvait rien au monde de comparable à Picounoc. Elle en voulait à l'ex-élève qui l'avait conseillée de renoncer à son amour, disant que Picounoc n'était ni franc, ni sincère.

Jamais jeune épousée n'a vu la vie lui apparaître plus riante et plus belle, pensait-elle, et, je n'échangerais pas ma destinée contre celle d'une reine. Le bonheur d'un roi ou d'une reine—aux yeux du vulgaire--est l'idéal du bonheur ici-bas. Erreur grossière, car le bonheur ne consiste ni dans la gloire, ni dans la puissance, ni dans la richesse, mais seulement dans la paix de la conscience et la soumission à Dieu. Entrez dans les palais, approchez des trônes, et vous verrez presque toujours des fronts soucieux, des regards inquiets, des âmes troublées, qui s'affublent d'un masque joyeux pour se montrer au monde. Ouvrez la porte de la chaumière, souvent vous serez étonnés du calme et de la paix qui rayonnent sur la figure des pauvres de la terre, qui s'empresseront de vous offrir une part de ce pain de chaque jour qu'ils ont demandé à Dieu dans leurs prières. Le soir de la [illegible]ph ne parla pas à sa femme; il [illegible] Il ne fit pas sa prière aussi longue, ni aussi bien que de coutume, car on prie mal quand on se laisse dominer par une passion. Noémie pria longtemps et fut agréable au Seigneur. Mais Dieu ne détourna point de sa

tête les épreuves terribles qu'il réserve souvent à ceux qu'il aime et prédestine à l'éternelle félicité.

L'ex-élève partit pour Deschambeault, mais voulant revoir Emmélie une fois encore, il entra chez elle, en passant. Il la trouva faible et souffrante. Picounoc et sa femme venaient d'arriver aussi. Ils s'efforçaient tous deux de l'encouger et de lui rendre l'espérance. Aglaé surtout, qui se trouvait si heureuse et aimait tant la vie, ne pouvait pas se faire à l'idée qu'une fille jeune et belle comme Emmélie pût renoncer à jouir et à vivre. Les nouveaux mariés devaient rester avec Emmélie jusqu'à sa mort ou à son rétablissement, ensuite ils iraient avec la belle mère sur la terre du village.

Emmélie sourit tristement en voyant l'ex-élève.

—C'est fini, dit-elle. Je sens que je m'en vais......Tu penseras à moi quelquefois......

—Toujours! toujours répondit avec feu, le malheureux garçon. Mais il faut espérer encore, chère amie...... reprit-il après un moment de silence.

—Je n'espère plus...... n'espérons plus. Je voudrais avoir le prêtre.

—Tu as communié ces jours derniers, dit Picounoc.

—Encore une fois avant que je meure, ajouta-t-elle......le médecin m'a avoué que je peux trépasser subitement à cause de ma maladie de cœur......

L'ex-élève courut à l'église et revint avec le prêtre. Le ministre du Seigneur portait le viatique et l'ex-élève, en avant, agitait la petite sonnette pour avertir les chrétiens que le Seigneur de miséricorde allait consoler une créature mourante. Tout le monde sortait des maisons pour s'agenouiller sur le passage du bon Dieu. Un grand nombre de personnes se rendit chez Picounoc pour faire escorte à la Sainte Eucharistie et prier pour la malade.

Près du lit d'Emmélie, sur une table garnie d'un drap blanc, était un crucifix, deux chandelles allumées et une soucoupe remplie d'eau bénite, dans laquelle trempait un petit rameau de cèdre bénit. Le prêtre entra, la foule se tint prosternée. Emmélie reçut la sainte communion avec une foi touchante et les assistants

étaient dans l'admiration. Le prêtre allait sortir quand une plainte légère s'éleva. Il se retourna et vit la malade rotomber sur son oreiller, les yeux levés vers le ciel et les mains jointes comme pour prier. Il s'approche et voit qu'elle rend l'âme. Alors il lui donne le sacrement des mourants, au milieu des pleurs de l'assistance. Il prononce les paroles sublimes qui effacent les péchés commis par nos sens corrompus. Puis élevant la voix, il dit :

—Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout puissant, qui vous a créée ; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous ; au nom du Saint-Esprit, qui vous a été donné ; au nom des Anges et des Archanges ; au nom des Trônes et des Dominations ; au nom des Principautés et des Puissances ; au nom des Chérubins et des Séraphins ; au nom des Patriarches et des Prophètes ; au nom des Saints Apôtres et Evangélistes ; au nom des Saints Martyrs et Confesseurs ; au nom des Saints Moines et Solitaires ; au nom des Saintes Vierges et de tous les saints et saintes de Dieu. Qu'aujourd'hui votre séjour soit dans la paix,

et votre demeure, dans la Sainte Sion ! Par Jésus-Christ Notre Seigneur. Ainsi soit-il !

A ces mots, un dernier souffle s'échappa des lèvres blêmes de la jeune fille ; un sourire d'une infinie douceur se répandit sur sa figure, et ses yeux d'azur demeurèrent fixes comme s'ils eussent contemplé une céleste apparition. Chacun, tour à tour, vint déposer un baiser sur le front de la morte. L'ex-élève la regarda longtemps, et des larmes roulaient sur ses joues. Il sortit et s'éloigna en silence.

Picounoc ferma sa maison et s'en alla avec sa jeune femme dameurer au village chez sa belle mère.

Alors commença pour lui une existence nouvelle. Il se vit, d'un coup, selon qu'il l'avait rêvé, à la tête d'une ferme superbe. Son ambition satisfaite, il eut vécu dans l'aisance entouré du respect et de l'amitié de ses concitoyens, s'il eut eu le courage d'imposer silence à ses appétits sensuels. Mais le succès le grisa au lieu de le rendre sage. Il se dit qu'il réussirait dans une autre affaire comme il avait réussi dans la première. Les obstacles ne l'arrêtaient point ; bien au contraire, ils aiguillon-

naient ses désirs. La religion ne pouvait mettre de frein à ses passions, car il la méprisait, et se moquait de ses préceptes, non ouvertement —il était trop habile pour agir ainsi —mais dans le fond de son cœur. Il était à lui-même son Dieu, et se dressait des autels en son âme. Il venait de sacrifier à l'avarice ; maintenant il offrait ses hommages au dieu de la volupté. Il allait à la messe chaque dimanche, et entendait aussi les vêpres, comme les autres habitants, et nul n'aurait osé dire qu'il n'était pas rempli de bons sentiments et d'une vraie piété. Cependant il n'avait qu'un but : inspirer de la confiance aux hommes en les trompant.

IV

DEUX BAISERS.

Les derniers jours de l'automne viennent de finir. Les feuilles mortes qui tapissaient les bois et roulaient au souffle de la brise, le long des chemins pleins d'ornières, sont disparues sous la première couche de neige ; sur les

coteaux, les arbres dépouillés tremblent, frileux, dans leur nudité, et paraissent comme des panaches de deuil sur des catafalques blancs.

Les jours sont courts et les nuits, bien longues, car le soleil paresseux ne sort de sa couche de nuages, à l'horizon, que vers les huit heures du matin, et disparaît, dès les quatre heures de l'après-midi, derrières les Laurentides couvertes de sapins.

Les bordées de neige se succèdent rapidement, et, bientôt, les champs ressemblent à une mer tranquille. De temps à autres on entend le tintement des sonnettes et des grelots que secouent, en trottant, les chevaux des charroyeurs ; et l'on entend aussi, dans les granges voisines, les coups rapides et cadencés des fléaux qui tombent sans cesse sur les épis étendus sur l'aire. Il y a quelque chose de gai dans ces bruits qui s'élèvent au milieu du calme de la nature ; mais il y a quelque chose d'une indéfinissable mélancolie dans ce calme universel qui vous entoure, s'il n'est troublé que par le fléau d'un batteur de grain, ou la plainte aigue d'une *lisse* d'acier sur la neige. Joseph Letellier se hâtait de charroyer son bois de chauffage avant la *hauteur des neiges*, car

il n'est pas facile d'entrer dans les bois quand la neige est bien épaisse. Un soir, à son arrivée, il trouva plusieurs voitures à sa porte, et autant de chevaux dans l'écurie. Il fut surpris, examina et reconnut les carrioles et les chevaux. Tout cela appartenait à des amis. Il détela, soigna sa bête et revint à la maison.

—Diable ! dit-il en entrant, vous me surprenez. Pourquoi ne pas m'avoir averti ? je n'aurais pas été au bois cet après-midi, et nous aurions joué aux cartes.

—Nous jouerons ce soir, dit l'un des nouveaux arrivés.

—Vous n'avez pas soupé, je suppose, et vous êtes altérés ?

—Pardon pour la première partie de votre phrase, nous avons soupé, repartit le plus pimpant et le plus jovial de la bande—un médecin, s'il vous plaît ! le nouveau médecin de la paroisse—quant à la seconde partie, nous sommes altérés, mais de mille choses que nous n'avalerons jamais.

On convint de trouver cela drôle et l'on rit.

—De quoi donc ? demanda Djos.

—De quoi ? hélas ! de bonheur, de richesses, de plaisirs, d'amour.

—Plusieurs verres de rhum donnent tout cela, dit Picounoc.

—Je me rechange, dit Joseph, et je suis à vous.

Au bout d'une demi-heure il revint fort bien mis et de belle humeur.

Alors le jeune médecin, s'approchant de lui, lui présenta un énorme paquet ; c'était un casque et des mitaines de vison.

—Voici, dit-il, un léger cadeau que vos amis vous offrent à l'occasion de votre anniversaire. Ils vous offrent, en même temps, à vous, à votre femme bien-aimée et à votre enfant, les hommages de la plus sûre amitié, et les vœux les plus ardents pour votre bonheur.

—La jolie surprise, en vérité, que vous me faites là !...... J'en suis tout attendri. Je ne sais pas faire de discours, moi, mais, au moins, je puis toujours bien vous assurer que je suis heureux de compter des amis aussi dévoués que vous. J'ai presque envie de dire que ce casque est le plus beau jour de ma vie......

Des bravos couvrirent la voix de Joseph et l'empêchèrent de continuer.

—Je ne songeais pas, reprit-il après un moment, que j'avais aujourd'hui vingt deux ans...

—J'y songeais depuis longtemps, moi, dit une voix vive et joyeuse—c'était la voix de Noémie—et, te souviens-tu de ce billet que tu vis sur la table et voulus prendre, un soir? eh bien ! c'était une lettre du docteur au sujet de cette petite fête.

—Oui, oui, je m'en souviens, répliqua machinalement Joseph.

La soirée fut des plus amusantes; le réveillon, servi à point, faisait honneur à la cuisinière—et à la basse-cour du jeune cultivateur.

Quand tout le monde fut parti, Joseph dit à sa femme :

—Montre-moi donc, maintenant, ce petit billet du docteur.

Noémie répondit avec une certaine inquiétude.

—Je ne l'ai plus, cher ami, je ne sais ce qu'il est devenu ; c'était de si peu d'importance......

—De si peu d'importance aujourd'hui, et alors c'était d'une grande importance ?

—Sans doute ; si tu l'avais vu, la surprise eut été en moins...... et c'est quelque chose qu'une agréable surprise......

—Mais, si tu voulais le cacher, comment se fait-il que tu n'en aies pris aucun soin, et que tu l'aies laissé traîner, au risque de le voir tomber sous ma main ?

Oh ! les jaloux, ils sont parfois d'une logique désespérante.

Elle avait brulé l'inoffensif billet, et n'avait osé le dire, de crainte d'éveiller les soupçons de Djos ; et, c'était justement en cachant cet insignifiant détail qu'elle lui donnait un semblant de raison. Elle avoua qu'elle l'avait jeté au feu, mais il n'en crut rien.

—Si c'était vrai, pourquoi ne l'aurais-tu pas dit de suite ? répliqua-t-il.

Noémie pria, affirma, tout fut inutile, elle ne put rendre le repos à l'âme chagrine de Joseph.

Les jours qui suivirent furent des jours de tristesse. L'ange de paix, qui s'était assis au

foyer des jeunes époux, s'efforçait pourtant d'éloigner les nuages, et de faire luire, dans les ombres naissantes, le flambeau de la charité ; mais les esprits pervers, qui remplissent l'espace et volent sans cesse autour des créatures de Dieu pour les tromper et les perdre, l'emportaient sur lui. S'ils ne pouvaient corrompre le cœur de la femme, à cause de ses vertus, ils pouvaient, au moins, le remplir d'amertume ; et leur triomphe sur le cœur de l'homme s'affermissait de jour en jour, parceque l'homme ne s'était pas encore entièrement affermi dans le bien.

Picounoc ne négligeait point ses infâmes desseins. Il étudiait et perfectionnait ses plans, le jour, en allant à l'ouvrage, la nuit, en attendant le sommeil.

A la fête de Joseph, il entendit Noémie parler du billet qu'elle avait reçu du médecin, et comprit le parti qu'il pouvait tirer de ce futile incident. Il accosta, quelque temps après, la petite Angèle Mercier qui demeurait dans le voisinage, lui parla longtemps, et lui glissa une pièce blanche dans la main.

Il attendit les premiers beaux chemins,

attela au traîneau ***bâtonné***, et se dirigea vers sa terre à bois du Portage. Sachant que Joseph avait du bois à charroyer, il lui demanda en passant—car il passait à sa porte—s'il était disposé à atteler. Joseph répondit qu'il avait commencé à *battre*, mais, qu'ayant au moins une *moulée* (mouture) de battue, il pouvait bien, en effet, profiter des beaux chemins pour aller au bois. Et tous deux ils partirent, chacun dans sa voiture. Quant ils furent dans la petite route de St. François, Picounoc dit :

—*Embarque* donc avec moi, ton cheval suit bien.

Dans nos campagnes, l'on embarque en voiture comme en bateau, et l'on abuse étrangement du mot, sinon de la chose.

—C'est bon ! dit Djos, arrête.

Les deux amis continuèrent leur route, debout dans le même traîneau, et le cheval de Djos suivit fidèlement. La conversation roula sur divers sujets : sur le rendement du grain et sur les fréquentes bordées de neige, sur les chevaux et sur les amis.

—On ne voit plus l'ex-élève, dit Picounoc, à propos des amis.

—C'est aussi bon. Penses-tu sérieusement qu'il aime ma femme ?

—Il ne me l'a jamais dit, mais..... Du reste tu as des yeux comme moi, et tu n'es pas de ces hommes à qui l'on fait avaler des couleuvres, ce me semble......

—Il vaut mieux être prudent que téméraire.

—Sans doute ; mais avec les femmes il vaut mieux être téméraire que trop prudent. On arrive plus vite et aussi sûrement : Connais-tu les femmes, toi ?

—Pas beaucoup... Je connais la mienne....

—Tu connais la tienne ?......c'est là que tu fais erreur. On connaît toujours mieux la femme de son ami, ou de son voisin, que sa propre femme.

—Va donc !

—Va donc ? Est-ce que je n'ai pas vu, avant toi, le doux penchant de la tienne pour l'ex-élève ?

—C'est vrai.

—Donc j'ai raison. Et je parie que moi qui suis loin de ta femme, je vois des choses qui te crèvent les yeux et que tu ne vois pas ?

Djos prit une expression de douloureux étonnement.

—Qu'est-ce donc encore ?

—As-tu mis la main sur un certain petit billet que ta femme avait, un soir, oublié sur la table ?......

—Un petit billet ?......Ah ! au sujet de ma fête ?

—Oui, au sujet de ta fête, répondit Picounoc, d'un ton ironique.

—Non, je ne l'ai pas vu.

—Je sais bien que tu ne l'as pas vu, et que tu ne le verras jamais, ni celui-là, ni d'autres.

—Comment ? penses-tu que.....

Il n'osa pas achever, cela lui faisait trop de mal.

—Le docteur est un joli garçon, continua Picounoc avec malice, il a de l'esprit, de l'argent, quelle femme demeurerait insensible ?

—Tu crois ?...mais non, il ne vient presque jamais à la maison.

—Elle va à l'église......le dimanche, la semaine aussi des fois...Ah ! les femmes dévotes ! les femmes dévotes !......

—Tu te moques de moi, Picounoc; je suis assez malheureux comme cela, je t'en prie, n'ajoute pas à mon désespoir.

—Comme tu voudras ..... je me tais et tu sortiras d'affaire comme tu pourras..........Mais prends garde que l'on sache tout, et que tu paraisses ne rien voir......je te plains alors...... Et tu sais le nom que l'on donne aux maris trop aveugles?......

—Picounoc, dis-tu vrai? tu es mon ami, je le sais, ne me trompe pas......

—T'ai-je jamais trompé? Tu as vu de tes yeux?...... Tiens! Djos, une femme qui cesse une fois d'aimer son mari, ne cesse plus d'aimer les autres hommes, et tous ceux qui viennent à elle sont les bien venus. Si ta femme a aimé l'ex-élève—et je ne crois pas me tromper en affirmant que c'est le cas—elle aime le docteur, et, après le docteur, un autre, et toujours ainsi.

Djos avait la tête basse, et du feu dans les yeux .....Il serrait avec rage les bâtons du traîneau, et son pied droit fouillait la neige attachée au fond.

—Je n'ai pas voulu te faire de peine, re-

partit Picounoc après quelques moments de silence.

—Il faut que cela finisse ! répondit Djos d'une voix sombre.

—Le moyen ?

—Le moyen ? Ah ! je le trouverai bien !...... Mais tu n'as pas de preuves de ce que tu avances, Picounoc.

—Pas de preuves ? demande à la petite Angèle Mercier, c'est-elle qui est la messagère de l'amour et porte les billets doux.

—La petite Angèle Mercier ?

—Oui.

—Comment as-tu découvert cela.

—Un pur hasard..... J'ai été chez le médecin, avant hier, pour ma femme, tu le sais, tu m'as vu passer. La petite était là, dans l'office.

—Est-ce qu'il y a des malades chez vous ? que je lui demande.

—Non, monsieur, répond-elle naïvement.....

—T'en viens-tu avec moi ? je suis en voiture.

—Elle n'est pas prête à partir, dit le mé-

decin, visiblement contrarié. Il faut que je lui prépare quelque chose et lui écrive une prescription. Ne l'attendez pas......

—Préparer des remèdes et coucher une longue prescription pour quelqu'un qui n'est pas malade, voilà qui est drôle, pensais-je..... et je faillis m'éclater de rire..... Le médecin ne s'aperçut pas de la bourde qu'il venait de dire.

—Es-tu descendue exprès pour chercher ces remèdes? demandai-je à l'enfant.

—Oui, monsieur, répond-elle, d'une voix mal assurée.

—Pour qui donc, s'il n'y a pas de malade chez vous?

—L'enfant baisse la tête, rougit et ne répond rien. Le médecin, furieux, m'apostrophe en ces termes:

—Monsieur, sachez que la médecine a ses secrets comme la confession......

—Pardon! docteur, pardon! je ne voulais pas être indiscret..... Je sortis, et vins attendre la petite commissionnaire chez Robineau le forgeron. Quand elle fut dépassée, je donnai du fouet, la rejoignis et la fis asseoir à mes côtés......

Elle refusa d'abord; mais j'insistai tellement qu'elle dût céder.

—Le docteur t'a dit de ne pas t'en venir avec moi, n'est-ce pas? lui demandai-je.

Elle pencha la tête en souriant.

—Je le sais bien, tu peux parler sans crainte; tiens! prends ceci pour t'acheter des bonbons.

Je lui glisse un douze sous dans la main, et vois rayonner ses yeux et sourire sa figure. Oh! la gourmandise chez les petites filles, c'est comme......la gourmandise encore chez les grandes.

—Vas-tu souvent, comme cela, chercher des prescriptions pour ta mère?

—Ce n'est pas pour maman.

—Pour qui donc?

—Ah *ben*!......

—Je le sais, va! c'est pour la femme de Djos Letellier.

—Qui est-ce qui vous l'a dit?

—C'est-elle.

—Je ne le crois pas......

—Elle trouvait que tu tardais beaucoup et m'a demandé de te ramener en voiture.

—Vous voulez me faire parler......

—Non, ma chère, mais je sais tout. Et elle t'a donné un petit papier pour le docteur ?......

—Non, monsieur, pas aujourd'hui ! répond-elle d'un air triomphant. Ce pas aujourd'hui vaut son pesant d'or......

—Pas aujourd'hui ? c'est possible ; mais elle a coutume de t'en confier ?

—Elle m'a défendu de le dire...... laissez-moi tranquille.......

—Je riais dans ma barbe. Son mari le sait-il ? continuai-je.

—Son mari ? son mari ?...... si elle est malade faut-il pas qu'elle ait le docteur ?

—Si elle est malade je la guérirai, moi ! interrompit Djos d'une voix courroucée.

—Le docteur est fin, va, reprit Picounoc, et il ne t'a pas donné un casque de vison pour rien, le jour de ta fête......il avait son intention ; c'est un diplomate, comme disent les gens instruits.

—Gare à lui ! il ne me pèserait guère au bout du bras......

Les deux amis se rendirent au bois, et re-

vinrent avec leur voyage, toujours en causant. Picounoc s'applaudissait d'avoir imaginé ce nouveau grief contre la femme de son ami.

Ce qu'il voulait, ce n'était point rendre l'ex-élève ou le docteur odieux à Joseph, mais faire comprendre que Noémie remplaçait l'amour perdu par un autre amour et cherchait désormais le bonheur et le plaisir loin de son mari. Il voulait prédisposer Joseph à croire sa femme capable des plus grandes fautes, et l'aigrir assez pour qu'il put se venger de sa honte.

L'histoire de son entretien avec la petite Mercier, n'était rien moins qu'un monsonge ; mais il avait dressé l'enfant à mentir et à raconter la même histoire à peu près si Djos l'interrogeait. Ce qui ne manqua pas d'arriver.

Noémie vit bien, à l'arrivée de son mari, que la paix du foyer allait subir un nouvel orage, et son cœur gros de tristesse s'éleva vers Dieu, pendant que ses regards, toujours chastes, se baissaient comme ceux d'une femme coupable.

—Djos embrassa son enfant, mais passa près de se femme sans la regarder, et il demeura plusieurs jours sans lui parler.

Ah ! que sont-ils devenus ces beaux jours de naguère, où, la main dans la main, le sourire sur les lèvres, ces deux jeunes époux marchaient le chemin de la vie ? L'amour débordait de leurs cœurs, les paroles affectueuses coulaient de leurs bouches, et leurs journées étaient bien remplies et agréables au Seigneur ! Chaque matin ils allaient à l'ouvrage en chantant gaîment, et, chaque soir, ils se reposaient dans les bras l'un de l'autre, après avoir remercié le ciel de ses bienfaits, et lui avoir demandé un heureux lendemain. Qui aurait pu prédire un orage aussi prompt dans cette atmosphère limpide ? Qui aurait pu deviner tant de larmes dans les paupières radieuses de la jeune épouse, tant d'angoisses dans son âme alors sereine ? Qui aurait osé croire que les folles vapeurs de la jalousie devaient sitôt s'élever sur l'esprit de l'époux heureux et l'envelopper de ténèbres ? Un homme seul pouvait prédire tout cela, car tout cela était son ouvrage, et cet homme, c'était Picounoc le maudit.

Un jour, le médecin revenant de voir un malade dans le bas de St. Eustache, entra allumer la pipe chez Joseph Letellier qu'il

n'avait pas vu depuis longtemps, et qu'il considérait toujours comme l'un de ses amis. Joseph était allé au moulin, Noémie reçut le médecin avec politesse.

—Attendez mon mari, dit-elle, il est à la veille d'arriver.

Elle ne savait pas que son mari était jaloux du docteur. Djos avait jugé à propos de guetter une bonne occasion pour lui jeter à la face tout ce qu'il savait de ses prétendus rapports avec cet homme. Le docteur s'assit et alluma sa pipe. Il remarqua la pâleur de la jeune femme et son air de tristesse.

—Vous n'êtes pas bien, Madame Letellier, je crois ; vous êtes changée.

—Pardon, docteur, je suis très-bien, répondit-elle, en affectant un sourire ou perçait la souffrance......

—Et le bébé ?

—Oh ! il se porte à merveille, voyez-le......
Le médecin s'approcha du berceau ou dormait l'enfant......

—Il est beau comme un ange..... Il vous ressemble, Madame, oui, il vous ressemble.

Et le docteur regardait Noémie qui devenait rouge, et reprenait sa beauté flétrie.

—Je puis bien l'embrasser ? continua-t-il.

—Oui, mais vous allez le réveiller.

—Quand même ; il dormira tantôt, il n'a que cela à faire.

En disant cela, il se pencha sur l'enfant et lui donna un bon gros baiser. L'enfant s'éveilla en sursaut......

—Je vous le disais, docteur, fit Noémie. Et elle s'inclina, à son tour, sur le petit qu'elle embrassa bien fort. Le docteur ne s'était pas relevé encore. Tous deux se trouvèrent, un instant, fort rapprochés, au-dessus du berceau. D'un peu loin on eut pu croire que les baisers n'étaient point pour l'enfant. On se serait trompé. La distance est souvent une source d'erreurs.

Depuis une minute un homme regardait par la fenêtre, et la fureur bouleversait sa figure. Cet homme, c'était Djos. Il avait connu le cheval du docteur, et s'était glissé, sans bruit, jusqu'à la première vitre, pour voir ce qui se passait à l'intérieur.

—Il savait que j'étais au moulin, pensa-t-il...

mais il ne m'attendait pas sitôt, le misérable!..... Quand il vit sa femme et le médecin se tenir ainsi inclinés, tête contre tête, sur le berceau, il se précipita dans la maison.

—Ah ! ah ! les amoureux ! hurla-t-il...... Je vous prends enfin !......

—Noémie n'a que le temps de relever la tête, et elle pousse un cri à la vue de la colère de son mari.

—Mon Dieu ! Djos, tu es fou !...... Ecoute ! écoute !

Djos la repousse violemment.

—Misérable ! tu me trompes !

Le docteur, stupéfait, le regarde et semble demander une explication.

—Vous, coureur de femmes, lui crie Djos, sauvez-vous ou je vous assomme. Ah ! je sais depuis longtemps vos intentions ! . je connais vos desseins...... Mais j'en étranglerai quelqu'un de ces maudits-là qui nous volent nos femmes parcequ'ils sont des messieurs..... Sortez, entendez-vous ? où je vous déchire en mille morceaux comme une guenille !

—Le docteur eut peur, et il eut raison, car

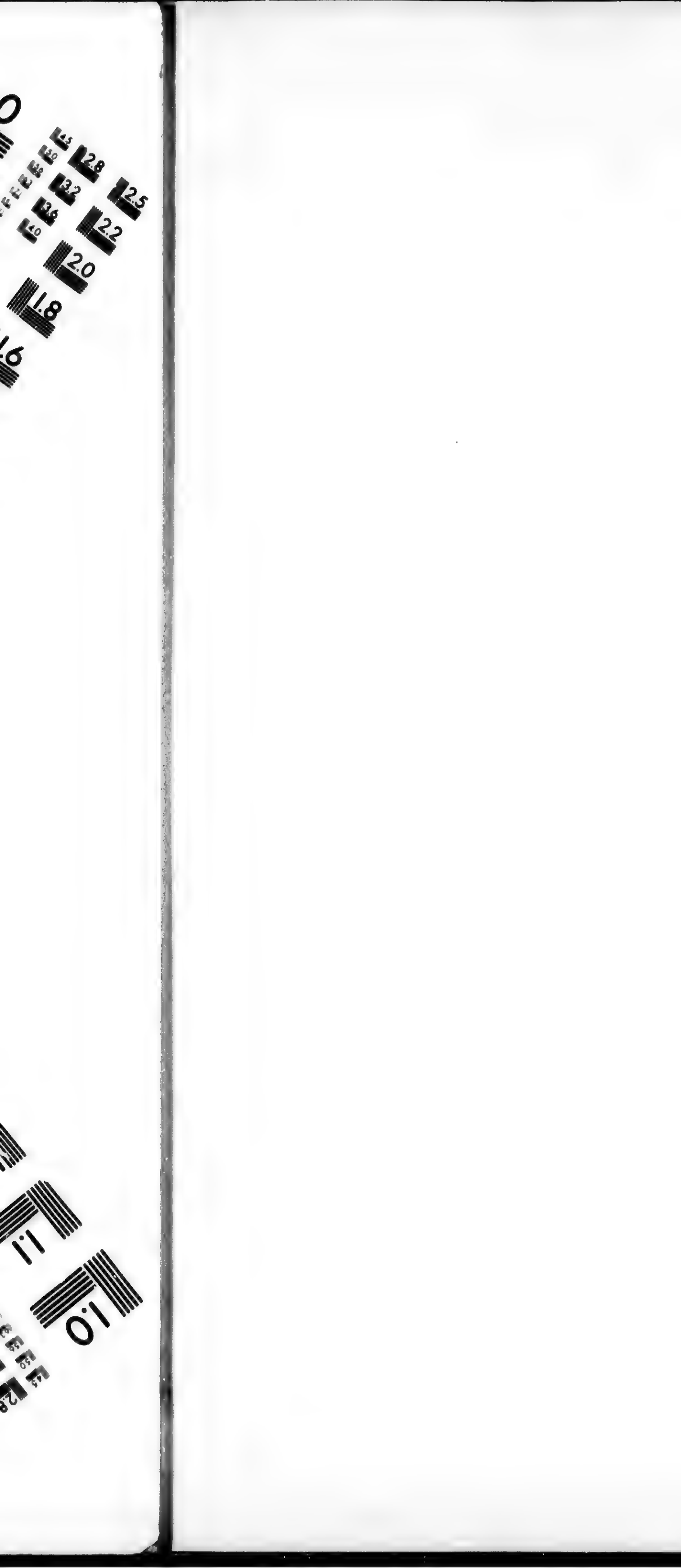
Djos, ne se possédait plus, et pouvait, d'un instant à l'autre, se porter à des violences terribles. Il sortit, se jeta dans sa cariole et fouetta son cheval......

—Il est fou, pensa-t-il......

Cet esclandre du malheureux Joseph ne resta pas caché, et bientôt l'on sut, dans la paroisse, qu'il était jaloux. Plusieurs de ses amis essayèrent de le guérir de ce mal, et de lui rendre la paix, mais leurs efforts furent à peu près inutiles ; ils ne réussirent point à le délivrer des injustes soupçons qu'il nourrissait contre sa femme. Il croyait avoir des preuves de la légèreté de cette bonne créature, mais il ne voulait pas les révéler, et il se renfermait dans un silence obstiné. Il aimait encore mieux passer à tort pour jaloux, que de subir la honte de posséder une femme infidèle. Et il pensait en savoir assez pour confondre l'innocente victime. Picounoc l'approuvait dans sa conduite, et, sans paraître le conseiller en rien, lui glissait sournoisement certains avis qui étaient toujours trop fidèlement suivis.

Cependant il lança, sur les ailes de la rumeur, une parole méchante qui fit son chemin.

Il confia discrètement à l'un de ses amis, qui jura de ne jamais en desserrer les dents, que Djos, si jaloux, était lui-même un mari assez galant, et, qu'à plusieurs reprises, il avait osé manquer de respect envers Aglaé. La nouvelle se répandit vite—bien que toujours elle fut répétée à l'oreille, à voix basse, et avec promesse qu'elle n'irait pas plus loin. Il paraît que si l'on veut qu'une chose soit vite connue, il faut l'entourer de mystères et prier ceux qui la connaissent de n'en jamais parler. Personne ne sut d'où était sortie cette intéressante nouvelle. De temps en temps la confidence recommençait revue et augmentée. On alla jusqu'à dire qu'Aglaé, la femme sage et dévouée de Picounoc, avait donné un soufflet à l'impertinent Joseph, et que celui-ci l'avait, dans sa colère, menacée d'une bonne revanche. Picounoc revoyait lui-même et amplifiait les nouvelles éditions de son mensonge.


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

V

LES PRÉSENTS ENTRETIENNENT L'AMITIÉ.

L'hiver s'enfuit, comme il s'en va toujours quand arrive le mois de mai. On dirait que la neige replie ses voiles blanches, comme le vaisseau, dans le calme, et, déjà, le long des clôtures seulement, quelques bancs légers achèvent de fondre aux feux du soleil. Les ruisseaux et les fossés coulent à pleins bords, et forment des chutes curieuses en se jetant au fleuve du haut des caps. C'est un murmure universel. La vie se réveille de toutes parts, la nature sort d'un long sommeil. Le soleil, de plus en plus matinal, apparaît au-dessus des forêts verdissantes, et, longtemps d'avance, on le divine aux reflets d'or dont il parsème l'orient. Peu à peu la terre se réchauffe, les sillons fument, et les prairies se couvrent de leurs riches tapis de verdure. Les arbres se drapent de nouveau dans un feuillage qui renaît sans cesse, et les oiseaux reprennent, sur

les rameaux qui bercent les nids, l'éternel concert qu'ils donnent à Dieu. Les fleurs s'ouvrent sur le bord du chemin et versent, au voyageur, leurs premiers parfums. Les enfants éveillés sortent des maisons, comme les petits oiseaux des nids de foin, comme les abeilles de leurs ruches, et ils remplissent l'air de leurs cris de joie. Les brillants reflets du jour illuminent les fenêtres qui s'ouvrent tout grandes pour laisser entrer l'air pur et la chaleur vivifiante. Le pauvre sourit, car il ne grelotte plus auprès d'un poêle sans feu, et la bise glacée ne l'empêchera plus d'oublier sa misère dans le sommeil. Partout s'éveille la gaîté, partout renaît l'espérance. Mais non ! il est une maison qui reste enveloppée dans une atmosphère mortelle ; une maison où le soleil entre sans éveiller l'espoir, ou l'hiver dure encore, ou la saison des frimas est sans fin, ou l'hirondelle paisible ne veut plus bâtir son nid de terre, où l'abeille ne s'arrête plus en passant, parceque la paix n'y habite point...... Une femme pâle, les yeux rouges de pleurs, les joues amaigries par le chagrin, parcourt seule, comme une ombre plaintive, les pièces de la demeure solitaire. Le maître n'y

vient plus que comme un étranger. Il entre il sort, sans sourire, sans donner un regard de pitié à la femme infortunée qui se meurt d'ennuis et de douleur. Seul, comme un dernier rayon de lumière dans le ciel orageux, un bel enfant joue assis sur le plancher couvert de *catalognes*. Oh! elle est bien triste la maison de Joseph Letellier! elle est bien triste, en ces beaux jours, quand toutes les autres maisons se remplissent de bruits, de chants et d'amour...

La jalousie est une véritable folie, et celui qui en est atteint est bien à plaindre. Il perd la lucidité d'esprit, et son jugement devient faux. Il souffre mille morts, rend les autres malheureux, mais s'inflige à lui-même le plus cruel des martyres. Celui qui souffle ce poison dans l'âme de son semblable est plus coupable que s'il versait le sang...... Picounoc voyait depuis longtemps le ravage dont il était cause; mais il ne se laissait pas attendrir par tant de souffrances; et puis, il fallait qu'il en fut ainsi pour qu'il arrivât à la possession de cette femme aimée que le malheur rendait plus admirable encore. Lorsqu'il rencontrait Joseph, et cela arrivait souvent, il ne manquait pas de lui parler de Noémie: il prenait un véritable

plaisir à tourner, comme l'on dit, le fer rouge dans la plaie. Par un mot, par un regard, par un sourire même, il rappelait à l'infortuné jaloux, son irréparable malheur; il réveillait dans son âme, avec les ennuis, des idées de vengeance. Confident du pauvre visionnaire, il savait tout ce qui se passait entre les deux époux, et il envenimait leurs querelles sous prétexte de rétablir l'accord. Un dimanche qu'ils revenaient tous deux de l'église en fumant leur pipe, Joseph dit:

—J'ai l'espoir que le bonheur va revenir dans la maison. Noémie va à confesse souvent, et, bien sûr que si elle voulait continuer ses folies, elle n'irait point.

Picounoc éclata de rire.

—Mon Dieu! que tu es simple! dit-il...... Enfin tant mieux pour toi! car si tu peux la croire une sainte et fidèle épouse, ton bonheur sera le même—qu'elle le soit ou ne le soit pas.

Djos demeura un instant pensif.

—Et tu crois qu'elle serait capable de jouer ainsi avec les sacrements?.. ...

—Je ne dis pas cela...... Mais je crois qu'elle

fait semblant d'aller à confesse et qu'elle n'y va pas...et qu'elle ne fait pas semblant de voir le docteur, en passant, mais qu'elle le voit bien..

—Ah ! ce n'est pas facile. Elle sait que je l'épie.

—De loin. Tu ne connais pas les femmes... Les femmes, c'est tout ce qu'il y a de plus fin et de plus rusé dans la création...... quand l'amour les pique, où les brûle si tu veux. Nous autres, quand nous sommes amoureux, nous faisons des sottises, des coups de tête, du bruit, et que sais-je? Les femmes, batiscan ! plus elles sont méchantes et plus elles s'efforcent de paraître bonnes. Et elles ont raison ; c'est le scandale en moins. Nous autres nous nous vantons de nos succès ; elles les nient toujours... Tu en apprendras encore, mon jeune homme.

—Je sais qu'elle va à confesse, le curé me l'a dit.........

—Et il t'a dit sa confession, je suppose ?

—Non, un curé ne peut jamais révéler la confession—

—Eh bien ! en es-tu plus avancé de savoir qu'elle se confesse—

—Il me semble que l'on se confesse afin de changer de vie, de laisser le péché et de devenir meilleur.

—Eh oui ! ...... cela n'empêche pas que les vieux soient aussi fringants que les jeunes, et le monde d'aujourd hui aussi dépravé que celui des premiers temps—du moins j'ai entendu un homme instruit faire cette remarque, et Batiscan ! je crois qu'il avait raison......

—Le docteur va se marier ; il sera plus sage et sa femme le gardera pour elle.

—C'est un joli remède que le mariage, tu peux en juger...... Tiens ! écoute, je te l'ai dit déjà, une femme qui oublie ses devoirs en faveur d'un homme, les oubliera en faveur de dix ; il n'y a qu'une condition à remplir pour cela, c'est qu'elle trouve, sur son chemin, dix hommes qui lui plaisent. Et s'il s'en trouve un, pourquoi pas dix ?

—C'est bien raisonnable tout ce que tu dis là, mais c'est bien pénible à croire......

—Pour toi, oui, mais non pour moi.

—Pourquoi donc?

—Parceque ta femme est belle, ardente,

passionnée, et que la mienne est d'une tiédeur désespérante. Ta femme ne sera pas sage avant les soixante-et-dix, la mienne......

—Elle le sera, et bientôt ! ou......

—Que feras-tu ?......

—Je la tuerai !

—C'est grave......

—J'ai le droit de le faire. Un mari peut tuer sa femme adultère.

—Au moins, faut-il qu'il choisisse bien le moment......

—Le moment ! on ne le choisit pas, il s'offre.

—Et tu la tuerais ?

—Oui, mille noms !......

—Veux-tu parier que je me fasse aimer de Noémie ?

—Toi ?

—Oui, moi.

—C'est pour le coup que sa vie serait au bout.

—Veux-tu que j'essaie, pour te prouver ce que je viens de te dire sur les caprices des femmes ?

—Essaie.

—Ecoute, tu es mon ami, je te jure que je respecterai Noémie, par égard pour toi, mais je te donnerai la preuve de son infidélité, et tu jugeras toi-même, tu verras de tes yeux......

Le lendemain, vers midi, un colporteur, portant sur son dos une cassette pleine de nouveautés, entra chez Joseph. Il déposa son fardeau sur une table, déboucla les courroies et fit un tour dans la *place*, en gesticulant et parlant avec volubilité :

—Que vous faut-il, madame et monsieur? —il s'adressait à Joseph et à Noémie—j'ai les meilleures indiennes, le coton le plus fin, à des prix excessivement bas. Vous avez besoin de mouchoirs ? J'ai des mouchoirs de soie de de toutes les couleurs : des rouges, des blancs, des bleus ! c'est doux, c'est riche, tenez ! vous allez voir. Et, ouvrant sa boîte, il en aveint des mouchoirs, des indiennes, du coton ; et, à mesure qu'il tirait à lui une pièce, il s'animait.

—Des aiguilles ! des longues, des courtes, des grosses, des petites, à votre goût !...... Du fil, des fuseaux, des pelottes de toutes les nuances, de toutes les qualités, de tous les

numéros !......: Je suis assorti, bien assorti !...... Tenez ! regardez cette batiste, c'est comme de la soie : ça reluit, c'est fort...... ne craignez pas ! touchez, touchez !...... Allons ! que vais-je vous vendre ? Il faut que vous m'encouragiez. Je commence ; je suis étranger ici, et c'est la première fois que je passe dans cette paroisse... Une belle paroisse assurément, et riche ! cela se voit......

Noémie regardait son mari et n'osait rien toucher. Elle avait besoin d'une robe pour le petit, d'un tablier pour elle-même, et de beaucoup d'autres petits objets...... Djos lui dit à la fin :

—Achète ce que tu voudras ; je n'ai pas coutume de te gêner...... Elle acheta, pour son enfant, une étoffe fort jolie...... Comme il sera mignon là-dedans ! pensait-elle. Elle acheta aussi quelques autres petites choses.

—Ce n'est pas tout, reprit le marchand, il vous faut un châle, Madame. J'en ai un bien beau, de soie avec une fleur de satin brodée dans la pointe...... et il est grand ! vous pou vez vous envelopper toute entière dedans, voyez ! je le déplie.

—Oh ! non, monsieur, ne le dépliez pas, ne vous donnez pas cette peine, c'est inutile......

Le marchand entêté déplia quand même un châle vraiment superbe. Picounoc entra sur ces entrefaites. Il se mit à rire, car ses regards aperçurent l'individu avant la marchandise. Il était un peu drôle à voir ce colporteur, car, outre sa cassette, il portait une jolie bosse sur son dos et d'énormes lunettes vertes sur son nez. Sa barbe, rouge à la racine, et noire ailleurs, laissait deviner l'usage de la teinture, et couvrait, comme d'un masque, son visage blême. Donc il était curieux à voir, et Picounoc ne se gêna pas de rire. Mais, à la vue du châle, il prit son sérieux.

—C'est un beau morceau, dit-il de sa voix nasillarde, en tâtant la soie du châle......

—Et pas cher ! reprit le bossu.

—Quel prix !

—Dix piastres......

—Dix piastres !

—C'est pour la vie, remarquez ça......

—Pour des habitants c'est trop beau, dit Joseph.

—Pour des habitants riches ? allons ! ce n'est que ce qu'il faut...... Voyons, faites un cadeau à votre petite femme...... Elle vous aimera bien pour cela...

—Si je savais !...... dit Joseph, en regardant Noémie.

—Oh ! je t'aimerai bien sans cela, va ! répondit la douce jeune femme.

—Je n'ai que celui-là, prenez-le ; vous le regretterez si vous ne l'achetez pas...... Prenez, prenez ! pour faire plaisir à votre petite femme.

Picounoc qui furetait dans la boîte aux nouveautés, pendant ce temps, découvrit un second châle, qui, à en juger par ce que l'on en voyait, devait être bien semblable au premier. Il se retourna gravement et dit :

—Voyons, Djos, fais donc ce cadeau à ta femme, vas-tu *mesquiner* quelques piastres ?

—Si elle le veut, répondit Djos, le voici. Djos crut que Picounoc voulait s'insinuer dans les bonnes grâces de Noémie et commencer son œuvre de perversion. Il voulut déjouer ses plans et le prévenir.

—Je prends le châle, reprit Djos, ma Noémie, aime-moi un peu pour cela.

—O Joseph, tu crois donc qu'il te faut acheter mon amour? S'il en est ainsi, je ne veux pas de ce présent. Une femme honnête ne se vend pas—même à son mari............

—Prends-le, et faisons la paix .....

Elle prit le châle, le déplia, l'admira, puis, souriante, l'alla serrer dans sa commode.

Picounoc pensa : La paix ne sera pas longue ; ce n'est qu'un armistice.

Le marchand, content de la vente qu'il vient de faire, recharge sa boutique sur son dos, ou plutôt sur sa bosse, passe les courroies de cuir sur ses épaules et sous ses bras, les boucle serré, salue et sort.

—Quel drôle de compère ! s'il avait la barbe rouge et le dos moins difforme, je le prendrais pour quelqu'un que j'ai bien connu, pensa Djos.

Quand le marchand fut à quelques pas de la maison, il se détourna.

—Mille noms ! dit Djos qui sort pour reconduire Picounoc, je crois que c'est lui.

Le marchand continua sa route.

Picounoc ne remarqua pas l'exclamation de

son ami; il avait quelque chose en tête. Il partit et atteignit bientôt le colporteur.

—Vous avez encore un châle semblable à celui que vous venez de vendre, lui dit-il.

—Non, monsieur, pas tout à fait pareil. La différence n'est que dans la fleur, cependant; l'une est rouge: ce sont des roses entrelacées, l'autre est bleue: une poignée de myosotis. C'est aussi beau d'une façon que de l'autre. Voulez-vous le voir? Vous demeurez près d'ici n'est-ce pas? Je vais entrer chez vous... Votre femme serait jalouse si elle n'avait pas un châle aussi beau que celui de sa voisine, et celui qui me reste est plus beau...Ce sont des fleurs bleues; c'est plus délicat que le rouge; c'est de meilleur goût.

—En avez-vous vendu d'autres dans la paroisse?

—Non, je dois avouer que ça ne se vend guère.........

—J'en voudrais un tout à fait pareil à celui de madame Letellier.

—De madame Letellier?......fit le marchand un peu surpris......

—Oui, de cette dame que vous venez de quitter......

—Je n'en ai point......impossible......pour aujourd'hui, du moins......

—Pouvez-vous m'en apporter un ?

—Certainement ; la semaine prochaine, pas plus tard......

—C'est bon ! je l'achèterai, mais à une condition.

—Laquelle ?

—A la condition que vous n'en vendiez pas d'autres semblables, dans la paroisse, avant six mois, et que vous n'en direz mot à personne, entendez-vous ?

—Conditions faciles. Je pourrai en vendre avec des fleurs bleues ?

—Bleues, jaunes, violettes, rouges, pourvu que ce ne soient pas deux roses.

—La semaine prochaine, vendredi ou samedi, vous l'aurez.

En effet, le bossu revint, et Picounoc paya de bon cœur le châle demandé. En sus, il offrit un verre au marchand qui se donna garde de le refuser. Aglaé ne vit pas alors le

joli cadeau que son mari lui destinait ; malade depuis quelques jours, elle ne laissait pas encore la chambre où elle venait de donner le jour à une belle grosse fille.

Un rayon de soleil entra dans la maison assombrie de Joseph Letellier. Je ne parle pas du soleil matériel qui entre indifféremment dans toutes les demeures, pourvu que l'on ouvre les volets ; mais de ce soleil de l'âme qui ne se lève que dans la paix et ne brille que pour la vertu.

VI

LE RENDEZ-VOUS.

Voyant sa femme toujours triste, pieuse et soumise, Joseph commença à croire qu'il l'avait soupçonnée à tort ou qu'elle revenait à lui. Noémie renaissait à l'espérance, car elle trouvait son mari moins indifférent, moins sombre. Elle surprenait parfois un sourire sur ses lèvres, un soupir dans son cœur. Picounoc observait les époux.

—Batiscan ! se dit-il, à part soi, un soir qu'il avait veillé avec eux, il est temps d'agir, si je ne veux perdre la partie.

Il se mit à visiter plus souvent ses jeunes voisins, s'efforçant de leur être agréable en toutes manières. Djos était prévenu et faisait bonne garde. Cependant il s'absentait souvent pour aller au champ, ou au moulin, ou au marché ; car les cultivateurs doivent voir à ce que leurs récoltes soient sauvées en bon ordre et bien vendues. Picounoc guettait le moment ou Noémie restait seule pour aller, sous un prétexte quelconque, la voir et lui parler. Il connaissait sa vertu et ne disait jamais rien qui put l'effaroucher. Mais il payait la petite Mercier pour raconter à Djos ses visites fréquentes. Et, comme l'on aime à dire du mal, la petite Mercier en disait pour plus que son argent. A la fin Djos en prit ombrage :

—Si tu veux que nous restions amis, dit-il à Picounoc, viens un peu moins souvent chez moi quand ma femme est seule.

—Ah ! tu as peur ! Laisse-moi faire ; je suis en train de te prouver la justesse de mon juge-

ment sur les femmes en général et la tienne en particulier.... Ta femme m'aime.

—Tu mens !

—Je te le prouverai.

Tu n'en es pas capable...... comment ?

—Comme je voudrai. Elle viendra où je l'appellerai, et à l'heure qu'il me plaira.

—Je vous tue tous les deux.

—Arrête, Djos, tu ne raisonnes pas; souviens-toi que je t'ai dit que mon amitié te protége, comme elle protége ta femme. Je n'abuserai pas de la faiblesse de Noémie, ni de sa folle passion. Je te dirai l'heure et le lieu, et tu seras là.

—Si elle me trompe, si elle s'oublie jusqu'à oser te rencontrer quelque part, je la tuerai, entends-tu ? oui ! je la tuerai là, comme une chienne, et tu seras témoin de ma vengeance.

Picounoc souriait.

—Et de ton innocence dit-il, puisqu'un mari n'est pas coupable quand il se permet de ces corrections.

—Je me fiche pas mal d'être coupable ou non.

—Quand veux-tu que cette épreuve ait lieu?

—Quand tu voudras......

—Je t'avertirai.

Djos était dans une surrexitation terrible. Il allait donc enfin avoir la preuve de l'infidélité de sa femme......Oh! quelles angoisses déchiraient son âme! Il ne dormait plus, ou s'éveillait en proie à d'affreux cauchemars; il ne mangeait plus et dépérissait comme la plante que la rosée ne rafraîchit pas, que le soleil ne réchauffe jamais. Parfois il avait envie de se sauver pour n'être pas témoin de sa honte, et, parfois, il était tenté de tuer sa femme et de se tuer lui-même ensuite. Mais le doute surgissait toujours: Si elle n'était pas coupable!....Et l'enfant, que deviendrait-il? Ce chérubin vermeil comme il sourit pendant que son père pleure et gémit! Pourquoi ce délai si long? S'il faut être plongé dans le profond de l'abîme autant vaut y tomber de suite. Rien d'insupportable comme la perspective ou l'attente d'une calamité.

Déjà plus d'un mois s'est s'écoulé depuis que Picounoc a déclaré à son ami qu'il allait le convaincre de l'infidélité de sa femme, et

chaque jour augmente la souffrance et le ressentiment du mari jaloux. Il est devenu irritable et sa maison, si remplie de joies et de charmes autrefois, est pour lui maintenant un lieu d'ennuis et de malédictions. Picounoc le sait et prolonge à dessein ce martyre. La fête de l'église arrivait. C'est la coutume, pour les gens de la paroisse, d'aller à confesse et de communier à cette grande fête. Et, par toutes les routes, les femmes pieuses, les jeunes filles, et les hommes aussi, merci à Dieu, se dirigent, dès la veille, vers l'église pour se confesser le soir, ou le matin de bonne heure. Noémie partit comme bien d'autres: mais ne pouvant laisser son enfant seul, elle demanda pour *garder* en son absence, Héloïse Hamel, la petite José-Antoine, comme on la nommait toujours. Djos la vit partir avec satisfaction. Elle étrennait son châle neuf, et elle était bien belle ainsi drapée dans cette magnifique étoffe. Les compliments ne lui furent pas ménagés, et peut-être dut-elle ajouter à sa confession quelques pensées de vanité.

La fête de l'église tombe, chez nous, le 25 de septembre. La brunante arrive de bonne

heure alors et les soirées commencent à s'allonger. Parfois il fait un temps ravissant, parfois la pluie tombe en abondance. Cette fois, on se serait cru en juillet tant le soleil était chaud.

Picounoc avait vu s'éloigner Noémie, il aborda Djos et lui dit d'un ton moqueur :

—Eh bien ! es-tu prêt à subir l'épreuve ?.....

—Tu choisis mal le moment, repartit Djos d'un air triomphant, elle est allée à l'église.

—Je le sais.

Ce je le sais, dit sèchement, fit perdre contenance à Joseph. Cependant il ajouta :

—Comment vas-tu faire alors ?

—Suis-moi.

Djos obéit machinalement. Il suivit Picounoc pendant une dizaine de minutes :

—Où me mènes-tu ? demandait-il de temps à autres.

En arrière de la maison de Picounoc, à quelques arpents, se trouvait un jardin planté d'arbres fruitiers. Les pruniers entremêlaient leurs branches serrées, les pommiers arrondissaient en dômes leurs cimes chargées de

fruits, les gadelliers formaient une haie rouge et verte le long de la clôture, et quelques grands cerisiers élevaient, au desous de tout, leurs têtes chargées de grappes de pourpre. Sous ces arbres le gazon était épais et moelleux. Il faisait bon dè s'y reposer quand le soleil brûlait les prairies. Le soir, les ombres s'entassaient vite aux pieds des troncs épars, sous les rameaux touffus. Picounoc conduisit Joseph dans cė jardin :

—Reste ici, lui dit-il, et ne bouge pas : il faut attendre un peu ; mange des pommes pour te désennuyer.

—Et toi, où vas-tu ?

—Au devant de ta femme.

—Est-ce qu'elle doit.........

—Venir ici, mon cher......

—Tu te moques de moi, je le vois bien......

—C'est elle qui se moque de toi...... et de la confession......

—Elle n'est pas allée à confesse ?

—C'est un prétexte .....comprends-tu ?...... Tu comprendras tout à l'heure, pauvre ami. Diable, dit-il, feignant la surprise, qui a mis ce

bois ici ?—il montrait un tas de rondins de bois franc, jetés près de la clôture, en dehors—on l'aura oublié.

Djos se pencha, prit un rondin et le fit tournoyer au bout de son bras.

—Cela frapperait bien, dit-il.

—Oui, mais un peu trop fort..... ça pourrait tuer, repartit Picounoc, et il sortit du jardin.

Djos était ahuri.

—C'est peut-être un tour, pensa-t-il... Il sait que je suis jaloux et s'amuse à mes dépens..... pourtant c'est un bon ami et il ne m'a jamais trompé... Ah ! la malheureuse ! si elle vient !—et il brandissait son bâton.—je me vengerai ! un mari outragé a bien le droit de se venger..

Il attendait depuis assez longtemps, et n'était pas loin de croire à une mystification, quand il entendit parler et vit deux personnes s'avancer par le sentier. Il sentit le froid courir dans ses veines et se mit à trembler. Il éprouvait l'angoisse horrible du condamné qui aperçoit l'échafaud. Peut-être même eut-il moins souffert s'il eut marché à la mort ; car il y a quelque chose de plus douloureux, de plus désespérant que la mort, c'est le

déshonneur. Il s'appuya contre la clôture, et ses yeux, regardant à travers les branches noires, se fixèrent sur les auteurs de son supplice qui s'approchaient comme deux ombres.

Picounoc avait dit à sa femme :

—Il faut jouer un tour à Djos. Tu sais comme il est jaloux et comme la jalousie le rend ridicule. J'ai un moyen de le guérir. Je lui ai dit que j'avais un rendez-vous, ce soir, avec Noémie, dans le jardin. Il m'a cru sur parole, et, bien que Noémie soit à l'église, il s'attend à la voir venir sous les pommiers, se faire conter fleurette. Il est là qui épie, avec des yeux ardents, le moment de notre arrivée. Il s'est préparé comme un curé la veille d'une grande fête, et veut lui faire un sermon comme elle n'en a jamais entendu, sur les devoirs de la femme, et les suites funestes de l'amour. Viens, et, quand il sera au plus beau de son zèle, tu te feras connaître......Ça sera drôle de voir la figure qu'il fera ; jamais jaloux n'aura été mieux pris. Et puis j'ai un cadeau à te faire......un beau châle pareil à celui de Noémie.

—Un beau châle ? Montre donc !

—Tiens ! mets-le sur tes épaules......

—Djos ne le verra pas, il fait trop noir.

—J'allumerai une allumette exprès, à un moment donné...... Tu ne me parleras pas, mais tu feras de gros soupirs.....Je t'appellerai Noémie, je t'embrasserai.....Oh ! comme il sera bien joué, le pauvre fou ! et c'est assez de cela pour le guérir.

Aglaé s'enveloppa, souriante, dans son magnifique châle et suivit son mari au jardin.

—Je t'aime ! disait Picounoc en passant sous les arbres ombreux.

La brûlante déclaration fut suivie d'un profond soupir......Les rameaux s'agitaient au passage des amoureux, et, quelques fruits mûrs, pommes et prunes, roulaient avec un bruit léger sur le gazon.

Djos avait un poids énorme sur la poitrine—c'était le poids de la douleur et de la colère—il râlait comme un moribond ; une sueur froide mouillait ses tempes.

—Asseyons-nous ici, dit Picounoc, l'herbe est touffue et molle, ô ma douce Noémie.

Djos eut envie de pousser une clameur, le

son expira dans son gosier. Il serra convulsivement le bâton qu'il tenait à la main.

—Pourquoi, ô Noémie, pourquoi m'as-tu fait si longtemps souffrir? tu sais que je t'aime depuis que je t'ai vue pour la première fois..

Un baiser sonore retentit sous les arbres chargés de fruits, et la joue de la jeune femme s'empourpra comme les prunes suspendues aux branches. Djos fit un pas. Celui-là eut été effrayé qui eut pu voir la pâleur de son visage et le feu de ses orbites. Ses mains musculeuses s'ouvraient et se fermaient comme les serres des éperviers; il se penchait sous les arbres et tâchait de voir, dans l'obscurité, ce qui se passait à quelques pas de lui.

—C'est donc vrai, pensait-il, plus de doute! elle est infidèle!...elle me trahit! elle oublie ses serments et mon amour! elle oublie notre enfant!.....elle oublie qu'elle est mère!......Ah! c'est trop souffrir, mon Dieu! c'est trop souffrir!...que ne suis-je mort avant d'avoir connu ma honte et mon infortune!......

Il fut distrait de ces pensées amères, par le bruit de plusieurs baisers; il s'avança soudain

vers le couple heureux, puis s'arrêta comme s'il eut regretté de s'être trahi......

—As-tu entendu, dit Picounoc ?

—Oui, répondit une voix de femme, quelqu'un vient, je crois, sauvons-nous !......

—Non, restons, mais ne disons rien, écoutons encore.

Ils écoutèrent longtemps, mais le silence était profond. Djos se tenait immobile à quelques pas.

—Il n'y a personne, reprit Picounoc, c'est une pomme qui est tombée de l'arbre, ne crains rien, Noémie. Enveloppe-toi dans ton châle à cause du serein. Appuie ta tête sur mon bras ma bien-aimée. Il faut que je voie tes beaux yeux noirs, ne serait-ce qu'un moment.

—Alors il frotta sur une pierre une allumette chimique. A la pâle lueur qui s'épandit sous les rameaux, Djos vit, enveloppée dans le beau châle de soie aux roses entrelacées, une femme à demi-couchée sur la pelouse, les pieds perdus sous les touffes de treffles et la tête appuyée sur le bras de Picounoc.....Au même instant Picounoc, soulevant le coin du châle qui voilait la tête de cette femme, imprima sur

des lèvres brûlantes un long baiser. Djos ne vit plus rien, car la lueur s'éteignit, et ses yeux se remplirent de larmes ardentes comme la poix. Il sent une rage immense lui monter du fond du cœur jusqu'au cerveau, bondit, jette une clameur et, de son bras terrible, abat le rondin sur la tête de la femme heureuse.

—Picounoc se dresse, feignant la surprise et la colère :

—Tu l'as tuée, malheureux, dit-il......

— Tant mieux, répondit, Joseph, grisé par la jalousie, la colère et le sang. Puis il se pencha sur le cadavre.

—Noémie, Noémie, dit-il, d'une voix saccadée, que Dieu te pardonne ce que je n'ai pu te pardonner, moi !......

Il prit la femme et la releva.

—Es-tu morte ?

Il tâta le crâne, et vit qu'il était brisé. Alors il étendit la morte sur la couche de verdure tachée de sang, et se dirigea vers la barrière du jardin. Quelque chose d'étrange se passait au fond de son âme, et sa colère, un instant apaisée, se réveillait plus terrible. Il ne tenait

plus son arme meurtrière, mais ses poings osseux étaient fermés, et il éprouvait comme un besoin de frapper encore. L'image de Picounoc passa devant ses yeux, moqueuse et provocatrice. Il frémit et leva le bras sur elle. Son ami lui apparaissait dans toute sa hideur.

—Picounoc ! crie-t-il.

—Que veux-tu? répond celui-ci qui se tient prudemment à l'écart.

—Où es-tu ? Viens ici, continue Djos d'une voix que la colère rend tremblante.

Picounoc ne répond pas.

—Je te rejoindrai, bien, va, maudit ! Pourquoi as-tu perdu ma femme ? Pourquoi m'as-tu révélé mon malheur ? J'étais heureux ! je l'aimais ! fallait me laisser ignorer ses fautes !....

Et, tout en faisant ces reproches à son ami, il le cherchait sous les arbres, marchant fièvreusement, tantôt droit, tantôt courbé, secouant et cassant, de ses mains puissantes, les branches qui lui barraient le passage. S'il l'eut attrappé, il lui eut fait payer cher sa dernière fantaisie ; mais Picounoc avait enjambé la clôture et s'enfuyait à la maison.

—Lâche! hurla Djos......tu fais bien de te cacher......mais je te rejoindrai tôt ou tard......

Il sortit et se rendit chez lui. La petite José-Antoine, qui berçait l'enfant sur ses genoux, lui dit en le voyant entrer.

—Mon Dieu! Monsieur Joseph, comme vous êtes changé! êtes-vous malade?

Djos ne répondit pas. Il s'approcha de l'enfant, le prit dans ses bras, le pressa sur son cœur et le couvrit de baisers.

—Ce cher petit, repartit Héloïse, il commence à parler un peu. Je lui ai fait dire: Papa, maman......

L'enfant sourit en regardant son père et répèta: Papa, maman.

—Des larmes remplirent les yeux de Joseph et coulèrent le long de ses joues. Il embrassa de nouveau, avec frénésie, l'ange qui souriait.

—Tiens, dit-il, en le rendant à la petite gardienne, aies-en bien soin, veille sur lui, car il n'a plus de mère!......

—Elle va revenir demain sa mère, répondit, demi-souriante, la jeune fille qui n'avait pas compris.

—Elle ne reviendra plus, je l'ai tuée, répliqua Djos d'une voix sombre......et moi !...... vous ne me reverrez jamais.

Il sortit. La petite José-Antoine, effrayée, courut chez ses parents, tenant l'enfant dans ses bras, et raconta ce qu'elle venait d'entendre.

Picounoc, tout troublé, n'aperçut pas, en entrant dans sa maison, Geneviève la folle, assise au pied du lit et la tête appuyée sur le poteau tourné qui supportait les rideaux. Il se dirigea vers la cheminée, alluma sa pipe, mit sa tête dans ses mains et parut réfléchir. Geneviève ne bougea pas.

Il sèmble au chercheur d'aventures qu'il pourra toujours expliquer raisonnablement sa présence en tel lieu et à telle heure, alors qu'il est animé du désir d'atteindre un but ; mais souvent, quand le but est atteint, et que la convoitise n'aveugle plus, il s'aperçoit qu'il n'a pas songé à tout, et que plus d'un détail peut le compromettre. Picounoc songeait qu'il n'était pas naturel de dire qu'il se trouvait, à neuf heures du soir, dans son jardin, à causer avec sa femme, comme si les ténèbres

eussent pu avoir pour eux quelques attraits ; il ne voulait pas faire croire, non plus, qu'il avait surpris sa femme dans les bras de Joseph, car cela ne forcerait pas Joseph à disparaître, et il voulait s'en débarrasser.

Voici ce qu'il pensait : ou Joseph, désespéré, se fera justice lui-même, et alors mon succès sera parfait ; ou—s'il reconnaît son erreur—je l'accuse d'avoir tué ma femme et le mène à la potence.

Tout à coup il releva la tête en souriant :

—C'est cela, dit-il, c'est cela......

Et il alla décrocher son fanal pendu à une cheville, au côté de l'armoire, l'ouvrit pour s'assurer qu'il y avait de la chandelle dedans, puis, il prit un plat de fer blanc dans le buffet et courut au jardin. Il jeta près du cadavre de sa femme le plat et le fanal. Alors, à plusieurs reprises, il appela à demi-voix, en se penchant vers la victime : Aglaé ! Aglaé !

Mais la pauvre femme était bien morte.

—Si elle n'était qu'évanouie ! pensa-t-il.

Et, se penchant de nouveau sur elle, il lui serra la gorge longtemps.

—Il ne doit pas y avoir de danger maintenant, pensa-t-il. Et il se leva, marchant comme un homme ivre sous les rameaux. Quand il fut à la barrière il s'arrêta, inclina la tête et réfléchit.

—Oui, ce sera mieux, dit-il tout haut; il faut bien faire les choses.

Et, retournant sur ses pas il revint à sa victime et la dépouilla de son châle.

—On n'est pas si bête que le monde pense, murmura-t-il encore à demi-voix; on sacrifiera tout pour tout sauver......

S'écartant un peu du sentier qui conduisait à la maison, il arriva près d'un puits encadré de bois, au dessus duquel pendait une brimbale; et, contre ce puits, il y avait des pierres plates et des cailloux sur lesquels montaient les enfants qui voulaient atteindre le crochet de la brimbale et puiser de l'eau. Il prit un de ces cailloux, l'enveloppa dans le châle et le jeta dans l'eau. L'eau, troublée un instant, rendit un son mat, fit surgir quelques bouillons à la surface, et reprit son calme profond. La folle l'avait suivi instinctivement, mais, l'entendant revenir, elle rebroussa chemin.

Cependant, quand elle comprit qu'il se dirigeait vers le puits elle s'arrêta et prêta l'oreille. Picounoc, prenant des airs épouvantés, allongeant sa figure hypocrite déjà bien longue, faisant des gestes de désespoir, courut chez les voisins, annoncer l'événement tragique qui venait d'avoir lieu. Il paraissait fou de douleur et passait d'une maison à l'autre en criant : Ma femme vient d'être tuée ! ma femme vient d'être tuée ! C'est Djos ! l'infâme ! c'est Djos, le jaloux ! ma pauvre Aglaé ! ma pauvre Aglaé !...

Les gens, tout étonnés, n'avaient pas le temps de lui faire des questions qu'il était sorti déjà. Il entra chez José Antoine. La petite gardienne avait eu le temps de raconter ce que Joseph Letellier venait de dire et de faire, et José Antoine, qui connaissait la jalousie du malheureux garçon, disait à sa femme qu'en effet la chose était bien possible. Mais quand Picounoc, à son tour, se précipita dans la maison en criant : ma femme a été tuée ! ma femme a été tuée !... C'est Djos ! c'est Djos !... José-Antoine crut que Picounoc devenait fou. Deux meurtres à la fois dans un village aussi paisible d'habitude, c'était incroyable.

—Tu te trompes, Picounoc, dit-il, c'est la femme de Djos qui est morte......

—C'est la mienne, mon Dieu! je ne le sais que trop! c'est la mienne!

—C'est la femme à Djos ..... la petite vient de le rapporter. C'est Djos lui-même qui a tout déclaré......

—C'est ma femme, vous dis-je, mon Aglaé... j'étais là, à côté d'elle dans le jardin...... Il l'a tuée d'un coup de rondin...... le misérable!..... Il l'aimait, vous le savez...... toute la paroisse le sait... .. mais elle était si bonne, si sage, si honnête! .....O mon Aglaé!.....mon Aglaé!..... Elle le recevait mal, vous le savez encore...... elle le traitait comme il méritait d'être traité, le vaurien!...... et, un jour, elle lui donna une tape en pleine face...... c'est depuis ce temps qu'il lui gardait rancune...... Et moi qui le croyais mon ami!..... moi qui l'invitais toujours à venir à la maison!..... Mon Dieu! mon Dieu! est-il possible?......

Ce fut, toute cette nuit-là, un va et vient extraordinaire dans le village. Tout le monde accourut sur le théâtre de l'événement. Aglaé fut transportée à la maison. Les femmes

et les jeunes filles pleuraient en la considérant, et chacun de ceux qui se trouvaient là faisait ses observations....

—Quelle triste mort!

—Pas une minute pour penser à son Dieu et à son âme......

—Elle était si bonne!...... Elle est au ciel, bien sûr.

—C'est un exemple, mes chères amies, c'est un exemple, ajoutait une vieille accoutumée de moraliser...... on ne sait pas qui vit, qui meurt.

—Dire qu'elle était si gaie tantôt! je l'ai vue avant le souper, je lui ai parlé, jamais elle ne fut si jasante et si éveillée; elle sentait sa mort......

—C'est sa mère qui va en avoir du chagrin... quelle nouvelle à lui apprendre! ce n'est pas moi qui voudrais la lui annoncer......

—Est-elle à l'église sa mère?

—Oui, elle est descendue à confesse avec la femme à Hilaire Charette.

—Est-ce vrai, dites donc, que la femme de Djos à été tuée elle aussi? s'écria une femme

qui faisait irruption dans la maison en deuil.

—La femme de Djos ? répétèrent avec stupéfaction toutes les autres voix......

—C'est la petite José-Antoine qui dit cela, et c'est Djos lui-même qui avoue l'avoir tuée..... c'est incroyable !...... Mon Dieu ! dans quel siècle sommes-nous ?

—Ce n'est pas possible, elle est à l'église !

Picounoc pleurait toujours pendant qu'on discourait ainsi. A cette remarque, il prit la parole :

—Non, il n'a pas tué sa femme, dit-il, mais s'il pouvait faire croire au monde que c'est elle qu'il a voulu tuer ! Il va alléguer sa jalousie pour tâcher de se faire pardonner le meurtre de ma femme, de mon Aglaé ! pauvre Aglaé !...

Et il se mit à sangloter de nouveau......

—Mon Dieu ! qu'il a du chagrin, dit une jeune fille......

—Il en a trop, cela ne durera pas, repartit une femme d'expérience...... une veuve.

—Une voiture fut dépêchée vers la mère de la défunte et la femme du meurtrier. On conçoit la peine qu'éprouve une mère en

apprenant la mort d'une fille chérie, mais on ne conçoit pas ce qui se passe dans le cœur et l'esprit d'une femme qui apprend que son mari bien-aimé est un meurtrier infâme...... Madame Larose s'évanouit—c'était le mieux et le plus court. Noémie se fit répéter deux fois l'horrible nouvelle...... Elle ne dit rien, pencha la tête, joignit les mains, et demeura longtemps ainsi. Tous les yeux étaient fixés sur elle, et elle ne voyait personne...... Elle était livide à force d'être pâle, ses paupières se fermaient et s'ouvraient souvent sans se mouiller de pleurs, et sa bouche était serrée comme par une convulsion...... Ce qu'elle souffrait nul ne le pouvait deviner.

—Venez-vous, madame? lui dit celui qui devait la reconduire chez elle.

Elle le regarda fixement et ne bougea point.

—Voulez-vous venir ? la voiture est prête, répéta-t-il.

Elle le suivit machinalement et ne dit pas une parole. Quand elle fut rendue à la porte de sa maison, quelqu'un l'aida à descendre. Il y avait beaucoup de monde venu là par

curiosité. Elle entra ; la petite José-Antoine vint à sa rencontre, tenant l'enfant dans ses bras. A la vue de son enfant qui sourit, lui tend les bras et l'appelle, elle jette un cri terrible, éclate en sanglots, saisit le petit, le presse sur sa poitrine, et le couvre de baisers et de larmes.........

—Djos ! Joseph ! dit-elle en appelant.

—Il n'est pas ici, madame, répond la petite gardienne..... il est parti......il a dit qu'il ne reviendrait jamais......jamais !......

—Ah ! mon Dieu ! s'écrie la malheureuse femme, et elle tombe sur le plancher, comme si elle eut été frappée de mort subite. L'enfant se fit mal en tombant et se mit à pleurer. On le coucha dans son petit lit, et il s'endormit bientôt en balbutiant d'une voix douce et faible : papa ! maman ! papa ! maman !

Dans la nuit la grange de Djos brûla. Ce fut en vain que l'on s'efforçât d'éteindre l'incendie, le feu sortait de partout à la fois, et il était évident qu'une main vengeresse l'avait allumé de façon qu'il ne put être éteint jusqu'à ce que tout fut consumé. Dans les cendres on trouva quelques ossements. On crut que

c'étaient les restes du malheureux Djos. Et cette croyance alla se fortifiant, car on n'entendit plus parler de lui.

Picounoc, quelques jours après, voyant entrer une vieille femme qui passait pour tirer l'horoscope et dire la vérité—chose digne de remarque—lui donna un jeu de cartes et, sous prétexte de lui demander des révélations sur le meurtrier de sa femme, lui demanda cent choses pour lui-même. Il lui demanda, d'abord, si Djos était mort véritablement ; si les ossements calcinés que l'on avait trouvés dans les cendres étaient bien ses os ; si Noémie se remarierait un jour : et la cartomancienne répondait à merveille. Il demanda si jamais quelqu'un aveindrait ce qui se trouvait au fond d'un certain puits. Il pensait au châle.

—Jamais une main de vivant ! répondit la tireuse d'horoscope.

—Quant aux mains des morts, pensa Picounoc, je ne les redoute guère......

PREMIÈRE PARTIE

LE GRAND-TRAPPEUR

I

PROPOS INTERROMPUS.

—Paul !

—Baptiste !

Ces deux noms, ces deux cris, arrachés à la surprise et au plaisir, sortaient de deux larges poitrines de chasseurs, tombaient de deux bouches épanouies dans leur franche gaîté.

—Toi dans ces parages ! reprit Baptiste ; je te croyais pris pour la vie dans les neiges de la baie d'Hudson, comme ces squelettes de baleines qui traînent depuis le commencement du monde sur les grèves de glace.

—Comme te voilà beau diseur ! Tu ne dégaînais pas de ces belles phrases au temps jadis—*in illo tempore*, répondit Paul.

—Toujours le mot latin ?

—Toujours ! mais où vas-tu ?

—Loin ! jusqu'au Mackenzie......

—Ma foi, Baptiste, je suis libre : plus d'argent, plus d'affaires, une fière carabine, bon pied, bon œil, j'ai envie de filer avec toi vers l'étoile polaire, au lieu d'aller vers la croix du sud.

—Ah ! que je serais heureux ! et les autres aussi......

—Les autres ?

—Le grand-trappeur, John et Félix Rousseau.

—Le grand-trappeur ! Je serais bien aise de faire sa connaissance ! où est-il ? où sont-ils tous ?

—Je les ai laissés au fort Carlton, sur la

Saskatchewan. Je désirais passer un jour ou deux avec mon ami le traiteur du fort Green, et j'ai pris les devants. Je les attendrai là.

—Varenne! je marche seul depuis un bon bout de temps, je ne suis pas fâché de trouver enfin un compagnon et un ami.

—Oui, un ami: car nous avons fait plus d'une chasse ensemble ces années passées. Depuis que nous nous dîmes adieu, il y a cinq ans de cela—toi pour retourner au pays, moi pour m'enfoncer plus avant dans le grand Ouest—je ne me suis guère séparé du grand-trappeur......

—Où vous êtes-vous rencontrés pour la première fois?

—Au fort de Bonne-Espérance, sur le grand fleuve McKenzie.

—Quel homme est-ce donc que ce grand-trappeur?

—Un grand, gros, souple et vif gaillard; doux comme un agneau quand il est de bonne humeur; mais, quand il se fâche, le vide se fait autour de lui; on aimerait mieux voir un ours blanc. Il est sombre et morne comme un sauvage, et ne parle guère plus que s'il

s'il était de bois. Personne ne peut dire d'où il vient, ni comment il s'appelle. On l'a baptisé du nom de grand-trappeur. Tous les blancs l'aiment et le respectent; tous les indiens le craignent.

—J'ai entendu parler de cet homme souvent, et je sais, à son sujet, une histoire assez intéressante, reprit Paul.

—Je l'ai vu à l'œuvre dernièrement encore, au lac Supérieur. Battefeu! c'est lui qui vous règle vite une affaire! Le Hibou-blanc en sait quelque chose, ajouta Baptiste.

—Le Hibou-blanc! que lui a-t-il fait! dis donc!...... *Dic mihi Dameta.*

—Raconte-moi d'abord l'histoire dont tu viens de parler.

—Volontiers, Baptiste.

Et l'ex-élève, que mes lecteurs ont sans doute reconnu, raconta ce qui suit:

—Un jongleur de la tribu des Couteaux-jaunes rencontre, un jour, la fiancée du chef des Litchanrés, Porc-Epic—il y à sept ans de cela—et veut avoir son amour. Cette femme, veuve et mère d'une fille, venait d'être convertie et baptisée, à la mission de St. Joseph.

Elle fut inébranlable et dénonça à son futur les intentions du jongleur. Celui-ci, irrité de se voir éconduit de la sorte, jura de se venger Il tint parole et sa vengeance fut terrible. Il apprit du démon l'art de se faire aimer d'un amour coupable. Sous prétexte de demander pardon à la femme chrétienne qu'il avait outragée par ses infâmes propositions, il rentre dans sa cabane, et prononçe des paroles hypocrites. Puis il fixe sur Satalia—c'est le nom de la femme—un regard long, perçant, plein de feu,...... un de ces regards qui font tressaillir ou trembler. Satalia sentit ce regard fouiller au fond de son cœur comme le tisonnier fouille les cendres pour en faire jaillir le feu. Elle n'en fut point effrayée, car une sensation nouvelle et ravissante se réveillait en même temps. Le jongleur partit. Satalia s'assit pensive la tête dans ses mains; puis elle se mit à prier, mais avec tiédeur et distraction, car l'image du jongleur passait et repassait de plus en plus séduisante devant ses yeux. Une douce chaleur monta de son cœur à son visage et ses regards prirent un éclat radieux. Elle se leva, saisit un long couteau, jeta autour d'elle un coup d'œil vague et craintif, puis elle

franchit le seuil du wigwam. Elle était perdue. Sur le seuil une jeune fille—Naskarina, son enfant bien-aimée—voulut la retenir où la suivre; elle la repoussa. Elle se dirigeait vers le wigwam du jongleur. Le chef, par hasard vint à sa rencontre:

—Où vas-tu, Satalia? demanda-t-il.

—Je vais à celui que j'aime.

—Satalia!

—Laisse-moi!

—Il t'a ensorcelée! je le vois...ah! le chien! vocifera Porc-Epic, le chef.

—Il est plus beau que toi, il m'aime! je veux être à lui......

Et elle brandit son couteau.

—Satalia! que va dire la robe noire?

—La robe noire? Elle courba la tête, et resta pensive, les yeux fixés sur le sol, mais, se relevant soudain:

—J'y vais! dit-elle.

Le chef voulut l'arrêter; elle le frappa de son couteau et s'enfuit. Le jongleur l'attendait non loin de là.

—Me voici! dit-elle en l'apercevant......ah! j'ai bien tardé à t'aimer! J'ai bien tardé à

venir ! mais je suis à toi pour toujours ! Je ne te quitterai plus !

Le jongleur la serra contre sa poitrine.

—Vois-tu ? dit-elle, j'ai planté ce couteau dans le cœur de mon fiancé qui voulait me retenir !

—Satalia ! dit le jongleur, rien ne nous séparera désormais ! rien !

—Moi, je vais vous séparer ! cria une voix formidable......

C'était le grand-trappeur ! Il connaissait le jongleur et le surveillait depuis longtemps. Le jongleur eut froid jusqu'au fond de l'âme. Il voulut frapper le trappeur de son poignard, mais il fut vite désarmé ! Le trappeur mit le poignard à sa ceinture.

—Tu ne tueras plus personne avec cette arme, dit-il.

Sur ces entrefaites, Pierre Robitaille arriva. Il était depuis des années, paraît-il, l'ami intime, le compagnon inséparable du grand-trappeur.

—Je l'ai bien connu, dit Baptiste.

Le grand-trappeur lui dit :

—Pierre, tiens la femme!

Pierre Robitaille saisit la malheureuse et la tint comme si elle eut été fourrée dans un étau.

—Bon! continua le grand-trappeur, maintenant ça va aller! Jongleur maudit, dit-il, il faut que tu délivres, à l'heure même, cette femme du sort que tu lui as jeté.

—Je ne lui ai pas jeté de sort...Elle m'aime, est-ce ma faute?

—Pas de paroles inutiles! Je t'étrangle comme un chat! Enlève le sort! entends-tu?

Le jongleur tremblait, car il savait que le grand-trappeur ne badine pas, et qu'il l'étranglerait bien en effet......

—Je ne suis pas capable, balbutia-t-il.

—Pas capable? tu n'es pas capable? Mille noms! on va voir......

Et, saisissant les deux poignets du jongleur dans sa main gauche, il les broya. Le jongleur poussa un cri féroce.

—Ferme! animal, dit le trappeur, et mets-toi à genoux.

Le jongleur obéit.

—Fais ton acte de contrition.

Le jongleur leva sur le trappeur un regard épouvanté. Pierre Robitaille riait. Les doigts de fer du grand-trappeur touchèrent la gorge du méchant qui se mit à râler et à faire de la tête un signe d'acquiescement. Les doigts s'ouvrirent un peu.

—Je vais enlever le sort..... murmura le jongleur......

Et alors il fixa sur la femme un regard chargé de mépris et de haine.

Aussitôt Satalia poussa une clameur profonde!......

—Mon Dieu! où suis-je? Qu'ai-je fait? s'écria-t-elle......

Et fondant en pleurs elle retourna dans sa cabane. Son fiancé venait d'expirer. Elle voulut se tuer elle-même, mais on réussit à l'en empêcher.

Le missionnaire lui apporta l'espérance. Elle avait la contrition déjà. Et puis, qui peut dire la somme de liberté qui reste à l'âme ainsi soumise à un maléfice? L'infortunée mourut de désespoir un an plus tard, laisant sa fille orpheline.

—C'est une histoire bien pénible, observa Baptiste.

—Ce n'est pas tout, continua l'ex-élève. Tu connais la petite île déserte et presque nue qui gît en face du fort Chippeway ?

—Oui.

—Eh bien ! sur cette île se trouve une grotte assez petite et peu connue. Un jour, pas bien longtemps après l'événement que je viens de rapporter, le grand-trappeur et Pierre Robitaille étant sur cette île, pour une raison que j'ignore, le grand-trappeur retourna au fort, laissant, pendant quelques heures, son ami seul près de la grotte. Les Couteaux-jaunes passèrent-là—un pur hasard ;—et le jongleur reconnut Pierre Robitaille et le poursuivit avec plusieurs guerriers de la tribu. A force de chercher on découvrit que l'antre était sa retraite. On le somma de sortir. Il fit feu sur ceux qui entrèrent pour le prendre. Alors le jongleur dit que ce lieu devait être le tombeau du visage pâle, et l'on amassa des branches à l'entrée de la grotte. Bientôt les balles que tiraient pour se défendre le pauvre reclus, se perdirent dans ce rempart de feuilles et de rameaux. Il comprit la mort horrible qui l'at-

tendait, que fit-il? Nul ne le saura jamais. Mais il dut prier et attendre, dans l'angoisse, la volonté de Dieu, car il était bon chrétien.

Je me suis bien vengé de celui-ci! pensait le jongleur, à l'autre maintenant! Quand le grand-trappeur revint et connut le sort de son malheureux ami, il eut un désespoir lugubre. Il se douta bien de quel côté venait la vengeance. Il déblaya la grotte et trouva le cadavre de son ami. Il fit une croix avec deux bâtons de cénellier nain, et l'appuya contre la paroi de la caverne, à l'endroit où se trouvaient les restes sacrés de celui qui avait été son ami fidèle......

Après ce récit les deux chasseurs demeurèrent quelques instants muet. L'ex-élève prit le premier la parole :

—Et tu le connais bien, toi, le grand-trappeur?

—Battefeu! si je le connais! Nous avons fait plusieurs voyages ensemble, et la plus franche amitié nous unit.

—Et tu l'as vu à l'œuvre?

—Oui! et chose singulière, c'est qu'il s'agit encore du même jongleur canaille devenu

chef de sa tribu adoptive, et d'une vierge de la tribu des Litchanrés, la fille de cette même Satalia dont tu viens de parler. Il y a un mois à peine, Couteaux-jaunes et Flancs de Chiens—ou Tranlt-san-ot-inés et Litchanrés, si l'on ne traduit pas leurs noms—se trouvaient réunis au fort William sur le lac Supérieur, pour l'échange des fourrures contre les couvertures, les armes, la poudre et le whisky. Ils ne descendaient pas souvent jusque là. Plusieurs, même, de l'une et de l'autre tribu n'avaient jamais vu ce lac grand comme une mer. La chasse avait été bonne. Ils se livrèrent aux plaisirs et aux danses. Nous étions là plusieurs chasseurs canadiens: Moi, Robert, Beaulieu, Tiston, Leclerc, Tintaine, Poussedon, Lefendu et le grand-trappeur......Nous avions le privilège de les voir s'amuser, mais il ne nous était pas permis de prendre part à la fête. Le chef des Couteaux-jaunes était vieux, laid et cruel; de plus, il était boiteux, ayant perdu un pied, disait-il, dans les glaces de la baie d'Hudson. Le chef des Litchanrés était jeune et beau. Il avait vingt-deux ans seulement et n'était sachem que depuis quelques mois. Ni l'un ni l'autre n'avaient d'épouse. Mais le

jeune chef des Litchanrés, Kisastari—c'est son nom—aimait une vierge de sa tribu, la belle Iréma ; cependant, pour plaire aux anciens, il s'était laissé fiancer à Naskarina, la fille de Satalia. Son père, un chasseur habile, n'assista pas aux fiançailles, car il n'était pas de retour encore d'un voyage lointain. Il arriva quelques jours après. Il était horriblement mutilé et mourant. Surpris par les ours affamés, il avait courageusement défendu sa vie, et, si sa carabine ne se fut pas brisée, il serait revenu sain et sauf. Sentant qu'il allait mourir, il appela Kisastari son fils et lui révéla un secret que nul autre ne connut. Il mourut et fut enterré, il y a deux mois, à la mission du lac Supérieur.......

—Ecoute ! j'entends du bruit, dit Paul.

Baptiste s'interrompit et se mit à écouter.

Paul, l'oreille collée sur le sol, cherchait à deviner s'il passait quelqu'un auprès.

—Ils sont plusieurs, murmura-t-il après un moment, et ils marchent avec précipitation et sans ordre.

Baptiste recueillit à son tour les échos du sol.

—Ils viennent de notre côté, dit-il, ce sont nos amis les Litchanrés, peut-être.

—Attendons-les ? Baptiste.

—Je le veux bien, Paul ; nons nous joindrons à eux car ils aiment les Canadiens du pays.

Et les deux voyageurs s'assirent sur l'herbe au pied d'un sapin, le dos appuyé au tronc.

On était au commencement de juin. La senteur des bois embaumait l'air, et les reflets du soleil jouaient mollement à la cime des arbres. Sous les premiers rameaux, en bas, les ombres commençaient à rouler en silence, sur les derniers, en haut, la lumière dansait.

—Continue, Baptiste, ton histoire du grand-trappeur, dit Paul, en battant le briquet pour allumer sa pipe.

—Je vais prendre une chique, d'abord.

Et il coupa, avec ses dents, le bout déjà raccourci d'une *torquette* de tabac noir.

—Je disais, reprit-il, que le jeune chef des Litchanrés aimait la belle Iréma. Les deux tribus s'étaient réunies pour les jeux, les danses et les festins. Litchanrés et Couteaux jaunes ne semblaient faire qu'une même nation tant ils se montraient d'amitié.

Les jeux durèrent bien trois heures. Ensuite le festin commença. Pendant les jeux, les illes femmes avaient surveillé la cuisson es gibiers et du caribou, dans les vastes chaudières, de sorte que l'appétit violemment surrexcité, put, sans retard, être satisfait. Le chef des Couteaux-Jaunes devait prendre la première place, comme le voulaient son âge et sa qualité. Il se leva pour aller, à la façon des visages pâles, inviter une des femmes à s'asseoir à ses côtés à la table, c'est-à-dire à terre, sur des feuilles, autour du chaudron. skarina rougit de plaisir en le voyant s'a-cer vers la belle Iréma, car elle était certaine, maintenant, de s'asseoir auprès de Kisastari. Naskarina était la rivale d'Iréma. Cette fille—je l'ai vue—a la mine un peu friponne et elle est jalouse. On disait que le Grand-Esprit ne devrait pas la donner à Kisastari, mais à un guerrier peureux, pour qu'il expiât sa honte. Car une femme jalouse c'est un rude boulet à traîner, paraît-il. Je n'en sais rien, toi non plus, puisque nous sommes encore garçons tous deux, Dieu merci ! Alors...

II

LE ROI DES OISEAUX.

Un sifflement léger se fit entendre.

—Battefeu ! Paul, qu'est-ce que cela ! dit Baptiste s'interrompant de nouveau.

—Une balle : l'écorce de l'arbre est déchirée.

—Sauvons-nous !

—Pas de ce côté ! la balle vient de là.

—C'est vrai ;...... mais nous nous éloignons de la rivière.

—Nous la retrouverons bien, Baptiste, sauvons-nos peaux d'abord nos chemises après.... *pellis ante chemisam !*

Une autre balle siffla et quelques rameaux de sapin, coupés par le projectile, tombèrent sur la tête des chasseurs.

—Ils sont bien trop bons, dit l'ex-élève, de nous couronner de feuillage—*corona pro nobis !*

Et, tout en s'assurant que leurs fusils étaient

en bon ordre et prêts à la riposte, ils s'enfuirent à travers les bois. Rendus à quelques arpents du lieu qu'ils venaient de quitter *ex abrupto* ils s'arrêtèrent. Un grand bruit de pas rapides et de branches rompues retentit tout au près.

—Les damnés ! ils courent vite, Baptiste. En avant ! détournons-les !

Et ils reprirent leur course, décrivant une courbe pour revenir derrière leurs ennemis.

....

—Guerriers ! cria une voix terrible.

A ce cri vingt-cinq chasseurs sauvages et presque autant de femmes s'arrêtèrent.

—Prêtez vos oreilles aux voix du sol, et dites-moi ce que disent ces voix.

Alors les vingt-cinq guerriers indiens se couchèrent sur la mousse et prêtèrent l'oreille aux bruits qui s'en élevaient.

—La face pâle, ô chef, se croit plus rusée que nous, dit l'un des guerrier en se relevant ; mon oreille entend le bruit de son pied qui court vers la rivière pour nous tromper ; mais l'indien est habile et ceux qu'il poursuit ne lui échappent point.

—Notre frère a dit la vérité, ajoutèrent les autres.

—Que ceux d'entre vous, reprit le chef, qui courent comme les daims sauvages, retournent vers l'endroit d'où nous venons et renferment les imprudents dans un cercle redoutable.

Presque tous s'élancèrent à ces mots. Mais ils coururent avec tant de légèreté que l'on entendit à peine bruire les feuilles des épinettes qu'ils touchèrent à leur passage. Le chef et les autres guerriers continuèrent à poursuivre les fuyards.

....

—Arrêtons! dit Paul à son compagnon.

—Crois-tu que l'on soit en sureté ici?

—Non, mais on le sera moins si l'on continue à courir de ce côté. Ils ont dû nous suivre à la piste, ou du moins au bruit de nos pas, et ils vont nous couper la retraite. Allons de ce coté maintenant, et sans faire de bruit.

Ils marchèrent ainsi, changeant de direction, l'espace d'une demi-lieu, puis ils consultèrent le sol. Alors ils se regardèrent avec une certaine inquiétude.

—Ils nous devinent, Baptiste, il sera difficile d'échapper. Si l'on marche, ils nous entendront, si l'on arrête, ils nous prendront.

—Montons dans un de ces grands pins. De là, si nous sommes attaqués, Paul, nous pourrons riposter avec avantage.

—Hormis qu'ils coupent le tronc.

—Où le brûlent.

Les pas se rapprochaient : les fuyards n'avaient pas une minute à perdre.

—Montons! dit Paul.

Ils se mirent en frais de grimper au sommet d'un pin majestueux.

L'affaire eut été facile s'ils n'avaient pas eu leurs fusils ; mais, avec ces armes, elle devenait assez critique. L'ex-élève monta d'abord, et quand il fut sur la première branche, il tira à lui les deux fusils que Baptiste avait gardés, les coucha sur des rameaux au-dessus de sa tête, puis, aida Baptiste à monter. Une fois sur les branches, la besogne devint comparativement aisée.

—Il pourrait arriver, dit Baptiste en hochant la tête, que l'on descendrait plus vite que l'on ne monte.

—Oui, Baptiste, *hoc advenire......*

Un hurlement parti d'en bas coupa en deux sa phrase latine. Les sauvages arrivaient ; la nuit aussi, par bonheur, et les ombres s'épaississaient vite sous les rameaux.

—Guerriers, dit le chef indien, vous êtes donc moins agiles et moins rusés que les blancs ? Quand les blancs nous poursuivent, ils nous trouvent toujours, et vous, vous les laissez s'échapper comme des renards mal pris dans les piéges.

—Chef courageux, dit un des guerriers, nous ne voulons pas rabaisser le courage des visages pâles, parceque tu le connais mieux que nous, toi qui as été blanc autrefois ; mais les guerriers des bois ne sont pas peureux, et ils savent encore scalper leurs ennemis.

—Un blanc ! ne put s'empêcher de murmurer Paul, du haut de sa cachette, c'est le chef des Couteaux-Jaunes.........

—Un blanc ! fit Baptiste, comme un écho.

Les guerriers indiens n'entendirent point la faible exclamation des chasseurs perchés sur les rameaux du sapin. Réunis autour de leur

chef, ils semblaient attendre ses ordres. Déjà les cimes de la forêt se noyaient dans les vagues sombres de l'air, et le vent qui venait de s'élever faisait un grand murmure parmi les rameaux.

—Les deux chasseurs se sont arrêtés non loin d'ici, dit, à voix basse, le chef à ses guerriers, car nous n'entendons plus le bruit de leurs pas ; il faut leur montrer que les enfants des bois sont aussi fins qu'eux ; restons ici plusieurs, cachés sous la forêt ; soyons muets et attentifs, pendant que les autres guerriers vont s'éloigner, en criant, comme s'ils retrouvaient leur trace.

A ces paroles succède un long cri de joie, et la troupe obéissante s'élançe dans la forêt.

—Nous sommes sauvés, Paul, dit Baptiste à voix basse.

—Peut-être, Baptiste ; mais ces sauvages sont rusés.

—Allons-nous descendre ?

—Pas maintenant ; attendons.

—Batiscan ! j'aimerais mieux un lit de plumes que ces branches noueuses.

—Tu n'as pas mauvais goût, Baptiste,...... mais le temps des lits de plume est passé !

—Si je continuais mon histoire pour tuer le temps ?

—Si tu allais m'endormir ?

—Alors, parlons de Lotbinière et du temps passé.

—Ne parlons pas du tout, c'est mieux.

—Mon histoire du grand-trappeur est intéressante, va !

—Tu l'achèveras quand nous serons descendus de ce juchoir.

—Si je ne parle point je vais m'endormir.

—Dors.

—Si je tombe ?

—On dira : *De branchâ in brancham degringolat atque facit pouf.*

—En voilà du jargon, par exemple.

—C'est une parodie de Virgile. Tu n'as jamais été au Séminaire, toi, tu ne connais pas ce personnage distingué, Virgile ?

—En fait de séminaire je n'ai connu que l'école de mon village, et, en fait de maître, je n'ai eu que ce damné de Racette.

—Racette ! Je l'ai connu, quel misérable ! c'est lui qui est la cause principale des malheurs de ce pauvre Djos.

—Je ne sais pas ce qu'il est devenu Djos ?

—Brulé dans sa grange probablement.

—Quèlle triste destinée !

—Il y a quelque chose d'étrange en sa mort, de même qu'en la fin tragique de la femme de Picounoc. J'ai toujours eu des doutes sur la culpabilité de Djos, je te l'avoue franchement.

—Moi aussi.

—Parle moins fort, Baptiste.

—Ne crains rien, les branches parlent plus fort que nous; elles nous empêchent d'être entendus. D'ailleurs les sauvages sont loin.

—Essayons de dormir. Veille sur moi, et je prendrai soin de toi ensuite.

Une demi-heure après, l'ex-élève qui venait de se nicher à la place des oiseaux, ronflait comme s'il eut été couché sur la mousse. Baptiste le tenait d'une main ferme en cas d'accident, car sur ce lit d'un nouveau genre, le dormeur ne pouvait rester longtemps dans la même position ; il fallait donner à chaque

partie du corps la chance d'être endolorie à son tour. Paul dormit trois heures consécutives, non pas sans pousser quelques plaintes dont il n'eut point connaissance. En s'éveillant il se prit à rire.

—Diable ! dit-il, est-ce que je suis changé en oiseau, *Avis sum ?*

—Nous sommes des aigles, murmura Baptiste, avec un grain de vanité.

—Si toutefois nous ne sommes pas des oies.

—Je dors à mon tour.

—Dors.

—Tiens-moi bien.

--*Noli timere*, j'ai bonne poigne.

Et Baptiste, endormi à la cime du sapin, rêva qu il était le roi des oiseaux.

Quand il s'éveilla il y avait, dans le ciel, audessus de sa tête, des clartés indécises : c'était le jour qui s'annonçait ; il y avait, sur la terre, au dessous de lui, une obscurité encore profonde : c'était la nuit qui s'attardait sous les bois. Le chef indien n'avait pas bougé depuis la veille, et ses guerriers s'étaient montrés aussi patients dans leur cachettes.

Ils se disaient en eux-mêmes : quand le jour paraîtra, les chasseurs sortiront de leur retraites, car ils nous jugeront loin d'ici.

Une ligne de feu parut à l'horizon, du côté de l'Orient, et des rayons de flamme, sortis d'un centre commun, s'élancèrent dans le ciel en se développant comme un immense éventail. La cime des bois parut tressaillir sous les caresses de la lumière, et les feuilles prirent une teinte radieuse. Quelques oiseaux chantèrent, et leurs notes joyeuses se répétèrent au loin. La brise devenait silencieuse à mesure que le soleil montait au firmament et que les oiseaux chantaient.

—Battefeu ! Je donnerais trente sous pour le moindre gibier, dit Baptiste.. j'ai faim.

—Chut ! pas un mot, attendons le jour. Si quelques uns des sauvages sont cachés dans les environs ils s'éloigneront alors, croyant que nous ne sommes pas ici.

Quelques heures s'écoulèrent et rien, excepté les cris des pique-bois (piverts) et des écureuils, ne vint troubler le calme de la solitude. Le chef des Couteaux-jaunes sortit lentement de sa cachette, sans faire bruire les

rameaux qu'il souleva. Debout, près d'un vieux tronc renversé, il prêta l'oreillè aux murmures divers de la forêt. Rien ne dissipa le calme froid de son visage tatoué ; les bruits n'avaient rien d'insolite..... Ses regards interrogèrent, aussi loin qu'ils le purent, la forêt profonde. Alors il crut que les chasseurs blancs avaient continué à fuir, et que les guerriers lancés à leur poursuite ne les avaient pas rejoints, car ces guerriers seraient revenus ou auraient dépêché un envoyé pour le prévenir. Il sentit un vif mécontentement et imita le cri de l'outarde pour réunir ses gens. C'était le signal convenu. En même temps que s'éleva le cri de l'outarde, un rire franc descendit de l'arbre où s'étaient réfugiés les deux chasseurs, et Baptiste disait à haute voix, mettant le pied à terre :

--Pas plus de sauvages que sur la main !

—Quel est ce cri ? dit Paul, tout étonné.

—Une outarde !......notre déjeuner ! répliqua Baptiste.

Le chef indien, non moins surpris, gardait maintenant le silence, et plongeait son regard perçant à travers les rameaux, vers l'endroit

d'où partaient le rire et les paroles. Il aperçut les deux chasseurs blancs qui écoutaient, immobiles et craintifs, adossés au tronc du sapin. De tous côtés on entendait les craquements des branches sèches sous les pieds, et les secousses des broussailles repliées qui se redressaient violemment après le passage des guerriers.

—Nous sommes perdus ! dit Baptiste ; si nous étions restés une minute de plus dans l'arbre !

—Vendons cher nos vies !

Une balle vint effleurer l'écorce du sapin qui protégeait les deux trappeurs canadiens.

—Les lâches ! hurla Paul Hamel.

—Sauvons-nous ! dit Baptiste, nous pouvons échapper encore.

—A droite ! reprit Paul, nous n'avons pas entendu de bruit de ce côté ; il n'y a peut-être personne.

—Es-tu blessé ?

—Non ! la balle s'est amortie sur le canon de mon fusil.

—Fuyons ! il vont nous tuer sans qu'on les voie, les damnés !

Et les deux amis s'élancèrent du côté qu'ils n'avaient pas entendu de bruit. Ils passèrent près du chef sans le voir. Celui-ci épaula son arme et fit feu. L'un des fuyards tomba : ce fut Paul Hamel ; l'autre se trouva soudain en face d'un nouvel ennemi. Il ne s'arrêta pas, mais le frappa si fort du canon de sa carabine qu'il lui perça le ventre. Le sauvage poussa un rugissement terrible ; ce fut son mot d'adieu. Mais le chasseur canadien n'eut pas le temps de retirer, des entrailles du guerrier, son arme sanglante, qu'il se vit entouré d'une bande furieuse, désarmé et garotté.

—L'autre, demanda le chef, est-il bien mort !

—Il a la face sur la terre comme un lâche qui tombe en se sauvant, dit l'un des guerriers.

—Mon pied lui a écrasé la tête en passant, dit un autre.

—Le chef a l'œil juste et le bras ferme, ajoute un troisième.

—Allons danser autour de son cadavre, reprit le chef, les mânes des Couteaux-jaunes se réjouiront.

Et, parlant ainsi, ils se dirigèrent vers le lieu où l'ex-élève était tombé,

—Le diable l'a-t-il emporté ? exclama le chef, je ne le vois plus.

—Il était ici, il y a une minute......

—Sacripant ! Je le sais bien qu'il y était...... mais il n'y est plus !......

Et les indiens se regardaient d'un air hébété. Ils se mirent l'oreille contre la terre.

—Le chien de visage pâle ! ..... il court ! il est déjà loin.

—Celui que nous tenons paiera pour les deux, reprit le chef, en avant ! Il y aura fête joyeuse et sanglante, ce soir, dans la petite anse, à l'embouchure de la rivière Claire.

III

GENEVIÈVE LA FOLLE.

[illegible]nt que dans les vastes solitudes du [illegible]st, des Couteaux-jaunes, guidés par le [illegible]ou blanc, poursuivent les trappeurs Canadiens de leur implacable jalousie, sous le ciel heureux du Ca[illegible]da, au milieu des campagnes

où la vertu s'épanouit comme les fleurs, des hommes civilisés et chrétiens poursuivent avec non moins de malice et d'acharnement, mais avec plus d'hypocrisie, la plus douce des victimes. Et cela depuis vingt ans ; car vingt ans se sont écoulés depuis le tragique événement qui rendit Picounoc veuf et Noémie inconsolable. Picounoc et le bossu s'étaient liés d'amitié. Les mêmes penchants les portaient l'un vers l'autre, et leurs intelligences perverses n'avaient pas été longues à se deviner. Le colporteur avait passé bien des fois, depuis vingt ans, avec sa cassette sur le dos, et il avait semé partout sa marchandise choisie, récoltant, en retour, les gros sous qui s'étaient changés en dollars. Et puis, il avait prêté à courte échéance et à gros intérêts, sur billets ou obligations par devant notaire, les précieux dollars; comme prêtent encore, de nos jours, certains usuriers sans cœur—bourreaux d'un nouveau genre, qui jettent sur le pavé, dans le déshonneur ou le désespoir, les pauvres qui tombent dans leurs serres ; qui croient se racheter aux yeux de la société ou de Dieu, en offrant de temps à autres, avec ostentation, et grand fracas de

réclame, aux églises ou aux communautés, une partie des deniers qu'ils ont extorqués aux malheureux! Bref, le bossu était riche, et avait ouvert un magasin à Leclerville, près du pont. Picounoc avait vieilli de vingt ans comme les autres; mais le gaillard portait bien son âge.

On le disait l'habitant le plus à l'aise de la paroisse. Il possédait deux belles terres en culture et une terre à bois, bonne maison, grange vaste, chevaux fringants, bêtes à cornes, moutons, porcs et volailles. On le jalousait. L'un disait: Rien d'étonnant qu'il ait amassé, il n'est pas, comme moi, accablé par la famille. L'autre: il est si ménager! il tondrait sur un œuf. Celui-ci: il a eu toutes les chances; jamais de pertes, jamais d'accidents, et celui-là: s'il avait une femme gaspilleuse comme la mienne, il ne serait peut-être pas mieux que moi.....

Picounoc ne s'était point remarié. Plusieurs crurent que c'était de regret. En effet, il doit être difficile d'oublier une première femme, bien que nombre de veufs s'efforcent de prouver le contraire. Quoiqu'il en soit, Picounoc était resté sage aux yeux de bien

des gens, et il vivait seul avec un engagé et Marguerite sa fille. Marguerite était passablement belle, pas sotte du tout, bonne ménagère et fille vertueuse. Lecteurs, ne soyez pas étonnés, la rose croît sur les épines.

Elle était recherchée en mariage de plusieurs garçons de bonne famille, établis sur des terres nouvelles déjà toutes défrichées, ou sur le bien paternel. Mais elle aimait plus haut. Elle était recherchée encore par un parti riche, mais un peu vieux et difforme, le bossu. Celui-ci, elle le fuyait, car elle éprouvait une antipathie singulière non seulement pour sa bosse, mais pour son caractère faux. Le bossu n'en tenait pas moins à ses idées et il ne doutait nullement du succès final ; non pas qu'il espérât jamais sembler un Adonis aux yeux de Marguerite, mais parcequ'il avait le père en sa faveur. Marguerite aimait Victor Letellier, jeune étudiant en droit, fils de Djos le défunt et de Noémie la veuve. Victor Letellier avait-il un penchant pour Marguerite? je ne le sais pas encore : lui-même le savait-il ? Car l'amour est souvent capricieux : Une femme vous aime, vous en aimez une autre, et celle-ci vous regarde avec indiffé-

rence, et brûle pour votre ami, qui se sauve de ses embrassements pour voler ailleurs. C'est le jeu : Passe à ton voisin. Je ne veux pas insinuer toutefois que l'exemple soit applicable dans le cas actuel.

Picounoc n'avait point convolé, mais la faute n'en était pas à lui, car sa passion pour Noémie s'était accrue avec les années, et, au moment où nous sommes, il se dirige encore vers la demeure de la veuve, moins soucieux que de coutume, et l'espérance au cœur.

Noémie travaille au *métier*, pendant qu'une de ses nièces qui demeure avec elle, tourne le rouet en chantant. Son front est incliné sur les brins de laine, et la navette active va et vient avec bruit entre les brins roidis de la chaîne qui se séparent pour la laisser passer, chaque fois que le pied de la travailleuse pèse sur l'une ou l'autre des *marches*. Le jour commence et Noémie se hâte, car elle veut faire ses cinq aunes d'étoffe avant la nuit.

Elle est pauvre et sa terre, si féconde autrefois, ne rend plus. Les mauvaises herbes,

moutarde et chien-dent, remplacent l'avoine et le blé ; les pacages sont nus et les animaux sont maigres. Pourtant la veuve infortunée n'a épargné ni son temps, ni ses peines. Elle a demandé les meilleurs serviteurs et n'a pas regardé au paiement. Une sorte de fatalité l'a poursuivie, et, malgré son travail et ses économies, elle est devenue d'année en année plus pauvre et plus malheureuse. Nous saurons bientôt comment cela s'est fait.

Picounoc entra. La jeune fille se leva pour lui présenter une chaise, et la navette fut déposée sur l'étoffe. Noémie accorda un sourire triste au visiteur qui s'approchait d'elle.

—Je voudrais vous dire quelques mots, Noémie, fit le veuf.

—Entrez ici, monsieur.

Tous deux passèrent dans la salle voisine, et s'assirent sur un sofa de bois peint en bleu.

—Pauvre Noémie, commença Picounoc, d'un air affligé, avez-vous des nouvelles ?

Noémie pencha la tête et pâlit.

—Le bossu entendra-t-il raison ? Il m'a assuré, déjà, qu'il éprouverait un dommage énorme s'il ne rentrait immédiatement dans

ses fonds. Le commerce a ses exigences, Madame, vous le savez, et si l'argent est nécessaire à quelqu'un, c'est bien au négociant ?

Noémie soupira profondément.

—Si vous l'aviez voulu, Madame, continua Picounoc, si vous le vouliez encore, vous seriez à l'abri de ces épreuves qui vous accablent, à l'abri surtout de la rapacité de ce vilain bossu. Un deuil de vingt années doit être assez long. Vos parents et vos amis seraient heureux de vous voir accepter enfin un protecteur et un appui ; et, si vous n'en voulez pas pour vous même, que ce soit pour votre enfant.

—Il sera reçu avocat bientôt, et pourra, je l'espère, conquérir une place au soleil, dit Noémie.

—Songez, Noémie, que c'est à moi qu'il devra la position qu'il est destiné à occuper dans le monde ; le bossu, si je ne l'avais conseillé, ne vous aurais jamais prêté un sou.

—Je le sais.

—Si j'avais eu de l'argent, je vous en aurais fourni de grand cœur et sans garantie ; je n'aurais pas eu recours à ce colporteur qui vous met dans le chemin aujourd'hui.

—S'il pouvait attendre que mon fils soit reçu avocat !

—Noémie, vous ne savez pas comme sont épineux les commencements d'une carrière. Il s'écoulera nécessairement plusieurs années avant que Victor puisse rembourser au bossu les trois cents louis que vous lui devez.

—Trois cents louis ? dites-vous.

—Eh oui ! eh ! oui ! cela monte vite, allez ! l'argent prêté à intérêt composé......

—Mon Dieu ! Jamais je ne pourrai payer cette somme-là.

—Noémie, si vous vouliez !......

—Mais, c'est impossible, je ne puis pas......

—Vous pouriez vous acquitter bien vite..... ou, plutôt, dites un mot, faites-moi une promesse, et j'acquitte tout moi-même......

La veuve, émue et troublée, ne répondit rien.

—J'assurerais à votre fils, que j'aime déjà comme s'il était mien, un avenir prospère : je le pousserais, comme on dit. J'ai les moyens de le faire. Et j'ai cru m'apercevoir qu'il ne détestait pas Marguerite ..... Que de bonheurs

à la fois!...... Ah! je sais bien que je n'en mérite pas autant!

—Vous êtes bien bon, Monsieur, mais!......

—Mais quoi? dites, achevez, ce n'est pas la première fois que vous êtes cruelle à mon égard, et ce ne sera pas la dernière non plus, sans doute......

—Ce n'est pas ma faute. Je ne puis oublier celui que j'ai tant aimé?

—Noémie, est-ce que je vous demande de l'oublier? Non, Dieu m'en est témoin. Aimez-le toujours, évoquez son souvenir sans cesse, oubliez-moi pour ne voir que son image adorée! si j'en souffre, ce sera en secret; et je ne m'en plaindrai point. Je veux vous rendre heureuse, car je vous aime.

—Vous méritez bien d'être aimé, reprit Noémie à voix basse et d'un air effrayé.

—Oh! merci! merci!...... par pitié! aimez-moi un peu!......

....

On dit que j'aime les pommes
A la douzaine!
On dit que j'aime les pommes
A la douzaine!

J'en aime ni six, ni cinq, ni quatre, ni trois, ni deux, ni une, ni point.
A la douzaine que j'aime, que j'aime !
A la douzaine que j'aimerai !

C'était Geneviève la folle qui entrait en chantant ce singulier refrain des écoliers.

—Bonjour, Geneviève, dit la fileuse.

—On dit : Bonne nuit ! c'est la nuit, ça ; la nuit pour moi, la nuit pour toi, la nuit pour Noémie, la nuit pour Picounoc, la nuit pour le bossu, la nuit pour tous les fous !

On dit que j'aime les pommes
A la douzaine !

—Comme tu es éveillée, Geneviève.

—Je suis éveillée parce que je suis triste ; je chante parce que je pleure. Chante donc aussi toi, tout le monde devrait chanter parce que tout le monde devrait pleurer. Où est Noémie ? On dit qu'elle va se marier. Il est grand temps qu'elle y pense, si elle veut publier mineure.

La jeune fileuse riait de bon cœur. Elle fit signe à la folle d'entrer dans la chambre où se trouvaient Picounoc et Noémie.

Elle y entra en effet.

—Bon jour, Monsieur et Madame, dit-elle, comment vous portez-vous ? Assez bien, Dieu merci au bon Dieu. Assoyez-vous donc. Merci, je ne veux pas être longtemps.

On dit que j'aime les pommes
A la douzaine !
On dit que j'aime les pommes
A la douzaine !

Picounoc et Noémie la regardaient en souriant, accoutumés qu'ils étaient à ces folies inoffensives.

—Vous m'inviterez aux noces, continua-t-elle. Vous jouerez du violon et je danserai toute seule avec tous les autres. Je m'en vais chez le bossu, de ce pas là ; il m'a promis une épinglette pour me mettre dans les oreilles. On est en amour tous les deux. Si je peux mettre la main dessus, je vous promets qu'il va la rouler sa bosse, une butte ! J'ai une rivale, c'est mademoiselle Picounoc, mais, les rivales, quand je me montre, ça fond comme le beurre dans la poêle !

—Pauvre Geneviève ! murmurait Noémie.

—Elle n'a plus la moindre étincelle d'intelligence, dit Picounoc.

—Je cherche Djos, ton mari, reprit la folle s'adressant à Noémie, si je le trouve je le garde, tu n'en as plus besoin, puisque tu prends ce grand maigre-échine-là. Djos! c'est ça qui était un bon patriarche. Je l'ai bien connu dans l'ancien temps. Alors on l'appelait Joseph, et il avait un beau manteau qu'il prêtait aux dames trop frileuses. Mais tiens! je m'aperçois bien que vous me dérangez, adieu! bon jour, bon soir! je m'en vais, tu t'en vas, il s'en va, nous nous en allons; vous vous en allez, ils s'en vont............ à la mort! à l'échafaud!

Et elle sortit.

—Cette folle, remarqua Picounoc, elle a parfois des paroles lugubres.

Noémie avait des larmes dans les yeux.

—Je vais aller voir le bossu, continua Picounoc, et je vous jure de faire l'impossible pour le désarmer et vous le rendre un peu plus favorable.

IV

UN DE PERDU TROIS DE TROUVÉS.

Baptiste éprouvait d'horribles tortures morales, mais son visage impassible les dissimulait bien. Il avait appris des sauvages à déguiser ses sentiments et à cacher ses émotions. On lui délia les pieds pour qu'ils put marcher, mais on lui attacha les mains derrière le dos. Il trébuchait parfois, et parfois tombait sur le terrain embarrassé. On le rouait de coups alors au grand amusement du chef. La perspective n'était pas gaie. Il regrettait de n'avoir pas été, comme son compagnon qu'il croyait mort, atteint par une balle meurtrière. Que d'ignominies et de souffrances lui eussent été épargnées! Il eut envie de réveiller la sensibilité du chef en lui parlant du pays, des parents qu'il avait dû aimer, de la religion qui avait embelli son enfance. Car, il le savait, ce chef n'était pas un véritable indien, mais bien un renégat.

—Chef, dit-il en français, car je vois bien

que tu n'es pas né dans les bois, et que tu es un enfant des peuples civilisés, au nom de la mère qui t'a donné le jour, rends-moi donc la liberté, et jamais, je le jure, je ne ferai rien contre la tribu qui t'a choisi pour son maître.

—La mère qui m'a donné le jour a bien eu tort, répondit, en français, le chef un peu surpris—et toi, tu as eu tort aussi de tomber entre mes mains.

—Pourquoi cette vengeance ? je ne t'ai jamais fait de mal.

—Si ce n'est pas toi, c'est quelqu'un des tiens.

—Comment ? mais il y a une justice.

—Une justice ! oui ! au bout de ma carabine. Ah ! je l'ai juré que je me vengerais ! et je voudrais bien que tous ceux à qui je garde rancune passassent à la portée de mon bras !..... N'importe ? en attendant, puisque ceux que je déteste ne viennent pas jusqu'ici chercher leur punition, je m'assouvis sur les imprudents qui, comme toi, tombent dans mes filets.

—De quelle place viens-tu ? chef.

—Cela ne te regarde en rien.

—Connais-tu le grand-trappeur ? demanda, à son tour, le chef.

—Cela ne te regarde en rien, dit Baptiste.

—Le faux indien se mordit les lèvres et ses yeux lancèrent un éclair de feu.

—Ce maudit-là, continua-t-il, me le paiera, si je le poigne une bonne fois !

—C'est qu'il n'est pas aisé à prendre.

—Tu le connais donc ?

—Je l'ai vu, un jour du mois de mai dernier, écraser du bout du doigt, à ses genoux, un chef traître, un ravisseur de fille, et lui faire demander pardon...et je l'ai vu lui pardonner son crime.

Le renégat rougit sous son masque de cuivre.

Les sauvages écoutaient avec une certaine inquiétude cette conversation dont ils ne comprenaient pas un mot. Ils avaient peur d'être trahis et de perdre leur victime, car ils devinaient bien que leur chef et le prisonnier étaient de la même nationalité. Les femmes surtout se montraient inquiètes : L'une d'elles que Baptiste reconnut et qui n'appartenait

pas à cette tribu hostile, s'approcha du renégat et lui parla longtemps. Le chef les rassura alors et leur dit de ne rien craindre, que le prisonnier subirait la mort, dès l'arrivée à la rivière Claire. A cette nouvelle promesse un cri de joie immense fit retentir au loin la forêt.

....

—*Well ! well !* nous autres trouverez eux bientôt, puisque ils sont asses *stioupides* pour *cry up* si fort.

—*Bene ! bene ! fusillabimus omnes !* nous les fusillerons tous s'ils continuent à se trahir.

Le premier était un trappeur anglais, le second, notre ami Paul, ou l'ex-élève. Il y en avait deux autres. Un grand et robuste gaillard à l'air triste et sévère ; un petit homme rond et joyeux alerte et plaisant.

L'ex-élève se voyant perdu, avait joué au plus fin avec le sauvage, et, au premier coup de fusil, il s'était jeté la face contre terre et les bras tendus. Bien lui en prit, car son compagnon fut vite appréhendé, comme l'on sait, et menacé d'un long martyre et d'une mort certaine. Paul se doutait bien que les Cou-

teaux jaunes courraient tous après Baptiste pour le saisir vif, et ne s'occuperaient qu'ensuite du mort. Dès qu'il les vit entourer l'infortuné trappeur, son compagnon, il se leva, saisit sa carabine et s'élança sous la forêt.

Quelques uns de mes lecteurs seraient peut-être tentés de blâmer la conduite de l'ex-élève en cette circonstance ; ils auraient aimé le voir défendre son camarade au prix de sa vie, tuer deux ou trois visages de cuivre et tomber ensuite pour ne plus se relever. L'ex-élève était brave et dévoué ; de plus il était prudent. Si sa mort eut pu servir à quelque chose, il serait fait tuer n'en doutez pas ; mais avec les indiens comme avec les blancs il faut surtout employer la ruse : c'est l'arme la plus redoutable, et le plus sûr moyen de triompher. L'ex-élève n'oublia pas son camarade.

A cette époque de l'année, de nombreux partis de chasseurs se dirigeaient vers le nord. Ils allaient passer l'hiver dans les parages du grand fleuve Mackenzie, pour chasser le rennes, l'élan, l'orignal, mais surtout le vison, la marte, et autres animaux à riches fourrures. L'ex-élève savait que la plupart des

trappeurs traversent la région où il passait lui-même, pour se rendre à la rivière Claire. Il fit, avec la lame de son couteau, de distance en distance, une croix sur l'écorce des bouleaux. Cette croix avait une signification connue des trappeurs, elle annonçait l'ennemi. Et plus elle était grande et plus l'ennemi était proche. Et dans l'écorce du même arbre un trou indiquait le côté où devait se trouver cet ennemi. Tout en traçant ses hiéroglyphes, il songeait à son malheureux compagnon et se mettait l'esprit à la torture pour imaginer un moyen de le sauver. La faim déchirait ses entrailles, car il n'avait pas mangé depuis sa rencontre avec les Couteaux-jaunes. Il tendit quelques collets, car il eut été imprudent de tirer des coups de fusils : c'eut été appeler ses ennemis. Au pied d'un chêne feuillu s'étendait une nappe de mousse et de verdure ; il se laissa choir sur cette couche séduisante, puis, un moment après, sentant qu'il avait sommeil, il se mit à genoux et fit au seigneur une fervente prière. Alors confiant dans la protection céleste, il s'endormit.

Une détonation soudaine l'éveilla après deux heures de repos. Il se leva d'un bond, et,

croyant les sauvages à sa poursuite, se mit à fuir au hasard. Il avait à peine franchi quelque cent pieds qu'il se trouva en face de trois hommes. Il ne put s'empêcher, dans sa surprise et sa joie, de lâcher un mot latin : *O quam felix !* Le plus grand des trois chasseurs, le chef, eut comme un soubresaut d'étonnement en entendant cette voix et ce latin ; un autre dit :

—*He speaks latin* comme une vache espagnole. Le troisième, plus étonné que les autres, s'écria :

—Comment ? vous me connaissez ? Mais diable ! qui êtes-vous donc. Je ne vous remets pas moi ?

—Pardon, chasseur, je ne vous connais pas du tout, mais loin du pays, au milieu des solitudes sauvages, tous les chasseurs blancs sont amis.

—Vous ne me connaissez pas, dites vous, mais vous savez mon nom, puisque vous vous êtes écrié en me voyant : Oh ! tiens ! Félix !

L'ex-élève et les chasseurs éclatèrent de rire, à la grande stupéfaction de Félix.

—C'est un mot latin que j'ai jeté au vent

reprit l'ex-élève; cela m'échappe encore parfois dans les grandes circonstances. Je ne savais pas que je prononçais votre nom. Vous vous appelez donc Félix ?

—Félix Rivard, pour vous obéir.

Vous êtes donc un savant, vous l'ami ? demanda le premier des trappeurs avec une indifférence mal dissimulée.

—J'ai été au séminaire de Québec, dans mon enfance......

—Au séminaire de Québec !......Et après ?

—Après ! dans les chantiers de la Gatineau.

Une émotion extraordinaire s'empara du chef des coureurs, une sueur froide perla sur ses tempes qu'il essuya du revers de sa main, et ses yeux se fixèrent avec une attention, extrême sur le nouveau chasseur.

—J'ai faim, dit l'ex-élève, avez-vous quelque gibier à me mettre sous la dent ?

—Une perdrix, deux perdrix même, que Félix vient de tuer.

— Heureuses perdrix ! heureux coup de fusil qui m'a éveillé et me donne trois braves compagnons pour remplacer celui que je viens de perdre

—Vous avez perdu votre camarade ? comment cela ? qui était-il ?

—Vite, allumez un petit feu pour faire rôtir mon dîner, et je vous conte, en deux mots notre histoire.

L'anglais dit : C'est moi allume *the fire and cook the* perdrix. Et il se mit à l'œuvre.

—Un parti de Couteaux-jaunes nous a poursuivis et rejoints aussi, puisque l'un de nous deux est prisonnier. Si je n'avais pas fait le mort, ça y était. Nous avons passé la nuit dans le faîte d'un arbre comme des corbeaux, et les chenapans de sauvages sont venus camper à nos pieds. Si nous étions restés dans notre cachette cinq minutes de plus, nous étions sauvés, raconte l'ex-élève.

—Et pourquoi n'y êtes-vous pas restés ?

—Nous les pensions décampés.

—Sont-ils nombreux ?

—Vingt cinq, sans les femmes.

—Nous ne sommes que quatre......

—Si nous pouvions délivrer ce pauvre Baptiste nous serions cinq.

—Baptiste ?

—Oui, le connaissez-vous ?

—C'est un brave ! Il nous a laissés au lac Supérieur, il y a un mois environ. Nous avons protégé tous deux, alors, contre l'amour d'un chef cruel, d'un renégat, d'un blanc qui s'est fait sauvage, une jeune fille Lithchanrée.

—Que dites-vous là ? Mais ce chef, c'est lui qui guide et commande la troupe à laquelle je n'ai échappé que par miracle, et qui emmène prisonnier mon cher camarade.

—Ce doit être lui en effet, le Hibou blanc, le chef des Couteaux-jaunes ! En marche alors !

—Vous êtes donc celui qu'on appelle le grand-trappeur ? demanda, avec une sorte de respect, l'ex-élève.

—*Oh yes ! that is the man*, reprit vivement l'anglais, c'est ça le grrrande chasseur, le grrrande-trappeur !......Tu vas voir !

—Il est l'effroi des sauvages, ajouta Félix.

—Il y a bien longtemps que j'entends parler de vous, reprit l'ex-élève, et je suis heureux de faire votre connaissance...... si vous voulez nous chasserons ensemble......

—Je le veux, dit le grand-trappeur. Et il tendit sa main loyale au nouveau compagnon.

—Maintenant, mes perdrix. Pour que je vous suive il me faut un peu de leste dans l'estomac, *in stomacho meo !*

Le grand-trappeur sourit et une larme apparut dans son œil mélancolique.

—Le nouveau camarade il est drôle comme un *devil*, observa en riant le trappeur anglais.

L'ex-élève eut vite fait son repas : Une gorgée d'eau maintenant, pour me rincer le palais, dit-il, et filons !

—Les Couteaux-jaunes ne sont donc pas loin ? demanda le grand-trappeur.

—A quelques heures seulement.

—Dans la direction nord, si j'en juge par la marque que vous avez faite sur les bouleaux, car je suppose qu'elle est de vous.

—En effet. Ils se dirigent sans doute vers le lac noir par où ils ont coutume de passer.

—Ils iront peut-être à l'embouchure de la rivière Claire pour faire la pêche, et se donner le luxe d'un festin, avant de s'enfoncer plus avant dans la forêt, observa Félix Rivard,

—*Oh ! yes*, dit l'anglais, car ils ont *much wisky*.

—Ils ont coutume de faire la traite à la baie d'Hudson ; j'ai entendu parler d'eux au fort d'York, dit l'ex-élève.

—Il faut marcher vite, reprit le grand-trappeur, et se rendre à la rivière Athabaska. Si nous ne les trouvons pas là, nous passerons par le fort Pierre à Calumet pour acheter de la poudre et des balles.

—Mon Dieu ! ils auront peut-être tué mon pauvre compagnon de chasse, et nous arriverons trop tard.

—Il sont trop barbares, répliqua le grand-trappeur, et se complaisent trop dans les souffrances de leurs victimes pour les immoler si tôt. Ce n'est pas durant la marche qu'ils tuent leurs prisonniers ; ils s'arrêtent, boivent, mangent et dansent, d'abord, sous les yeux du condamné, et puis, quand ils sont las des jouissances ordinaires, ils se gorgent de sang.

—*God dam !* frémit l'anglais en serrant sa carabine.

Ils marchaient depuis quelques heures à peine, quand ils entendirent la clameur joyeuse des

indiens à qui le Hibou blanc annonçait le supplice prochain de Baptiste.

V

ENTRE AMIS.

Picounoc sortit de chez Madame Letellier avec l'espérance dans l'âme : J'ai souffert vingt ans, pensait-il, mais qu'importe ? les vingt ans sont passés et la volupté que j'ai si longtemps désirée semble m'être promise. Qu'est-ce que c'est que vingt années de martyre pour une heure de pareilles jouissances ? Et cette femme, ce n'est pas pendant une heure seulement que je la possèderai, mais pendant des années, car je ne suis pas vieux encore ! je suis solide et plein de vigueur ! Oh ! la persévérance ! la persévérance ! quelle force et quelle vertu ! Je n'ai que celle-là, mais ! Si je me faisais illusion ! Illusion ! Est-ce que je me suis fait illusion quand elle m'a repoussé fièrement, durement, impitoyablement ? Est-ce que je me suis fait illusion quand elle m'a accueilli avec froideur, avec indifférence ? Illusion ? Allons

donc ! on n'est plus à l'âge des illusions. Elle s'incline vers moi, elle penche, elle penche, comme..... n'importe ? je ne suis pas un poète, moi, pour faire des comparaisons. Si Victor son garçon peut monter de Québec maintenant, il la fera bien se décider, lui ! Il m'aime, ce Victor ; il me considère comme un père !... Oh !...... je sens que je l'aimerai, cet enfant ; je le protégerai, je le pousserai dans le monde. Il faut bien, après tout, qu'on répare un peu le dommage fait au père...... On est chrétien ou on ne l'est pas. Pauvre Djos ! lui qui aimait les bons tours, je ne sais pas comment il prendrait celui-là, s'il savait le fond de l'affaire. Qu'il dorme en paix dans les cendres de sa grange, j'aurai bien soin de sa veuve.

C'est en se parlant ainsi à lui-même que Picounoc arriva chez son ami le bossu.

—Les affaires avancent-elles ? dit celui-ci.

—Pas vite. Le plus sûr moyen de vaincre sa résistance, je crois, serait de faire vendre la terre. Quand Noémie se verra dans le chemin elle se montrera plus accommodante.

—Je suis prêt, dit le bossu.

—Je l'achèterai, moi, reprit Picounoc ; tu ne me nuiras pas ?

—Non, pourvu que mes intérêts soient protégés.

—J'ai rarement vu une veuve aussi tenace.

....

Monsieur le marchand, empêchez donc ces gamins de me persécuter, pour l'amour de n'importe qui et de n'importe quoi !

— Tiens ! Geneviève ! dit le bossu, — car c'était elle, la pauvre folle, qui entrait—que te font-ils donc, ces mauvais garnements ?

—Ils m'appellent " la folle."

—Ne les écoute point, dit Picounoc, tu sais bien que tu es plus fine qu'eux.

—Oui, et plus fine que vous aussi, soit dit sans vous offenser.

—C'est bon pour toi, Picounoc, dit le bossu.

—Non, ce n'est pas bon, répliqua la folle ; j'aurais du dire : *meâ culpâ, meâ culpâ, meâ maximâ culpâ.*

En te frappant la poitrine ? dit le bossu.

—En me perçant le cœur avec un poignard.

—Penses-tu encore à Racette ? demanda Picounoc.

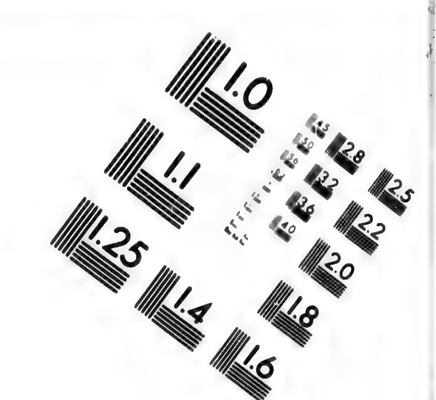
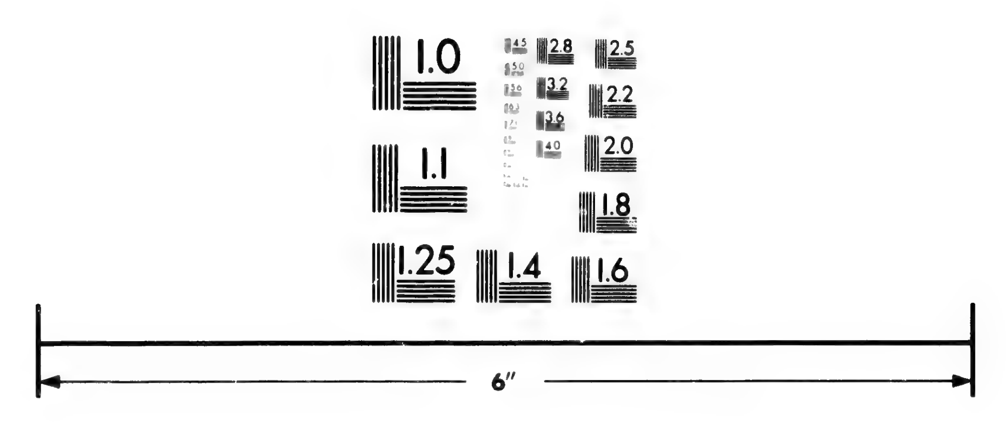
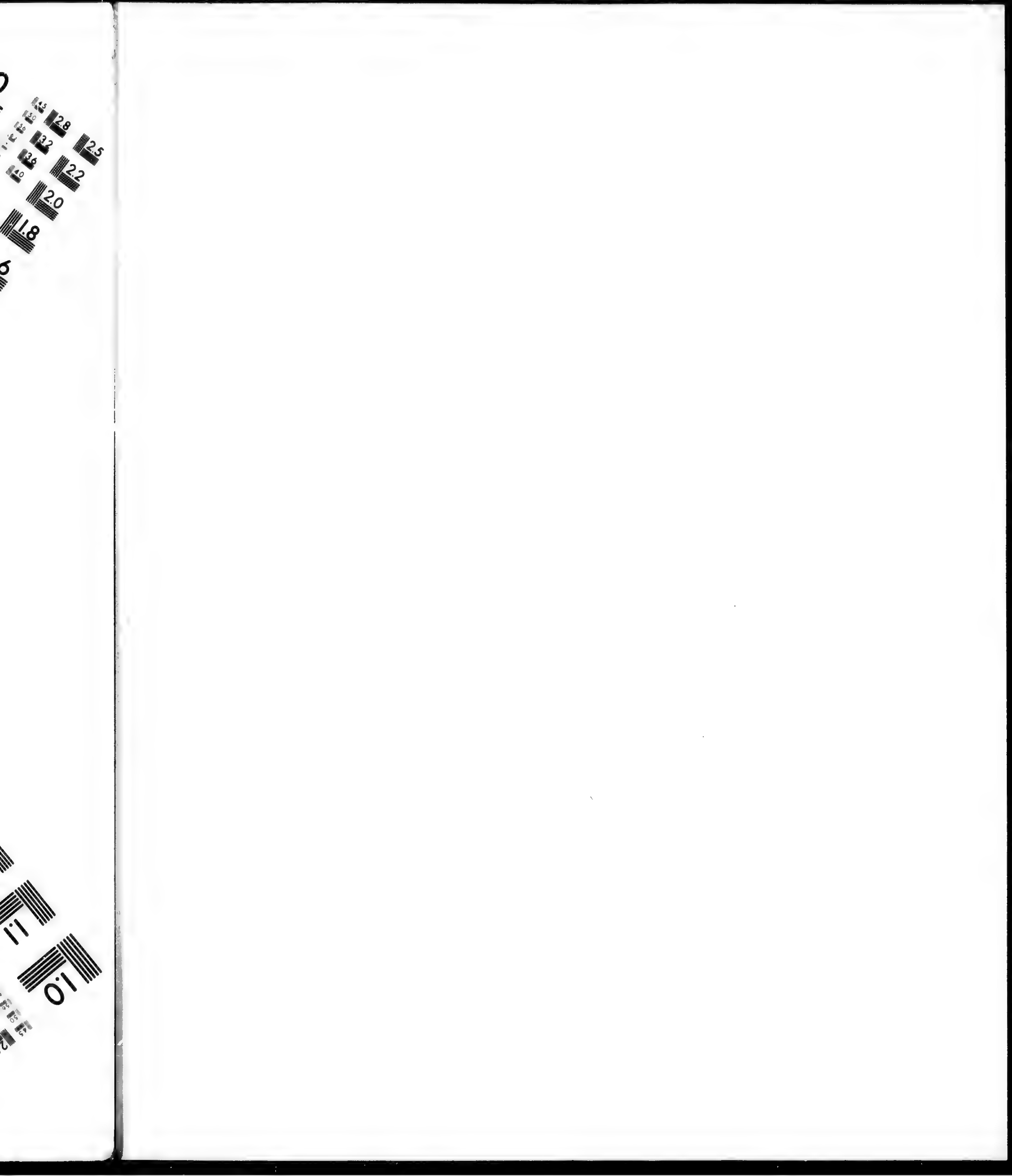


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





—Quand j'étais jeune et belle, il y a bien cent ans de cela, je l'aimais bien, comme cela, pour lui dire un mot sans faire semblant de rien et continuer ma route.

—Je croyais que vous vous étiez connus intimement, reprit le bossu.

—J'ai tant vu de monde depuis que je suis descendue des limbes que je ne puis me remettre chacun. Mais vous autres, je vous reconnais bien toujours. Vous allumiez les étoiles tous les deux pour éclairer le paradis de la bonne femme Labourique, dans la rue Champlain, et vous allumez maintenant la colère de Dieu.

—Est-elle égarée un peu ? remarqua le bossu en éclatant de rire.

—C'est presque de l'idiotisme, répondit Picounoc.

—Veux-tu me prêter cela pour jouer un peu ? dit-elle au marchand. Elle montrait des rouleaux de fil.

—Tiens ! amuse-toi, mais ne les salis point.

—Oh ! non, j'ai les mains nettes ; je me les suis lavées il n'y a pas plus de quinze jours.

Et elle se mit à faire des tourelles et des

colonnes avec des fuseaux. Et pendant qu'elle s'amusait ainsi, les deux vauriens causaient.

—Tu l'as donc toujours aimée cette femme ? demandait le bossu.

—Toujours, depuis que je la connais.

—Et tu en as épousé une autre cependant ?

—Avec raison. puisque je suis veuf.

—Farceur, tu fais du mystère.

—C'est mon fort.

—Et tu es devenu veuf si tôt !

—Elle se fait prier depuis vingt ans. Si je ne commençais le siège que d'aujourd'hui, où cela me mènerait-il ? j'aurais les cheveux blancs quand j'entrerais dans la place......

—Drôle ! va, dit le bossu, lui tapant sur l'épaule, tu es si fort que cela ?......

Picounoc se gourma : Silence, dit-il ; à la finesse du renard il faut unir la prudence du serpent.

—Mais deux d'un coup ! allons donc ! son mari et ta femme ?......

—Jamais je ne pourrai refaire la tour de Babel avec ces rouleaux, dit la folle, c'est décourageant ; comment monter au ciel ?

—Courage, dit le bossu, tu y arriveras.

—Eh bien ! c'est entendu, tu fais vendre la terre de suite, reprit Picounoc, il me tarde d'en avoir fini, s'il faut la prendre par la famine, réduisons-la !

— J'ai bien conduit la besogne, n'est-ce pas ? j'ai corrompu tous ses serviteurs.

—Tu les as tous jetés dans l'ivrognerie.

—C'est le plus sûr moyen de perdre un homme et de l'empêcher de travailler.

—Aussi, la terre est-elle dans un état pitoyable. Elle ne se vendra pas cher.

—Tant mieux pour toi ; quant à moi, je ne perdrai rien. Mais tu sais ?... l'autre affaire.....

—Marguerite ?

—Oui, il faut que les deux mariages soient célébrés à la même messe. Je deviens ton gendre respectueux et dévoué ; tu te fais mon auguste beau-père.

—Mais si Marguerite refuse ?

—Il n'y a pas de si......... ...

—Je m'en vais, dit la folle, excusez.

—Tu reviendras, Geneviève.

—Merci bien de la politesse, vous dites des

choses qu'on ne peut pas comprendre ; j'aime bien à tout comprendre, moi. Et elle sortit.

—C'est heureux qu'elle ne comprenne rien ! dirent à la fois les deux amis.

....

—Mère, je suis avocat ! je viens d'être reçu avec distinction, s'écria un beau jeune homme, en se précipitant, tout joyeux, dans les bras de la veuve Noémie......

—Victor ! exclama l'heureuse mère, en embrassant le nouveau disciple de Thémis. O mon Dieu ! je croyais ne pouvoir plus jamais éprouver les douceurs d'une joie véritable !...... Tu viens te reposer ! tu vas passer quelque temps avec moi, reprit-elle après un moment.

—Oui ! mère, je suis un peu fatigué, j'ai besoin de respirer l'air des champs et de courir libre dans nos bois et sur le bord des ruisseaux...... Mais avant tout, j'ai besoin de manger un crouton.

Noémie jeta un regard inquiet sur sa nièce.

— Tiens ! ma cousine Henriette ! dit le jeune avocat. Comme te voilà belle ! comme te

voilà grande ! Un baiser, voyons ! encore un, cela fait oublier la faim.

—Va donc emprunter un pain, Henriette, demanda la veuve avec des larmes dans la voix.

—Vous n'avez pas de pain ? dit Victor.

—Tu ne l'aimeras pas, mon enfant.

Et vous le mangez, vous ? petite mère ?

—Faut bien !

—Voyons cela ! Et il ouvre le buffet, prend la nappe, la déroule et voit tomber un morceau de ce misérable pain d'avoine amer que trop de pauvres gens sont condamnés à manger.

—Ce pain noir ! c'est tout ce que vous avez ?

—On y est accoutumé ; mais toi !......

—Mais moi ? j'en mangerai aussi.

—Va chercher du pain de blé, Henriette.

—Où vais-je aller ?...... les gens, vous le savez bien, n'aiment guère à prêter......

—Victor comprit tout : Je n'ai plus faim, dit-il...... Bientôt, je l'espère, je pourrai vous apporter de meilleur pain, ma bonne mère.

Je pourrai relever cette maison qui tombe, améliorer cette terre qui ne produit plus que du mauvais grain, car je vais travailler; je veux me faire une place au soleil !

La veuve pleurait: Cher enfant, soupira-t-elle, il sera trop tard.

—Que voulez-vous dire ? vous m'effrayez... Vous êtes malade ? les chagrins, le travail et les privations vous ont brisée ?......

—Notre terre va être vendue......tu le sais, elle a été décrétée......

—Vendue! c'est vrai! et par celui qui vous a prêté de l'argent pour me faire instruire! C'est pour moi que vous vous êtes ainsi jetée dans la misère! Oh! que Dieu me donne la force et les moyens de vous prouver ma reconnaissance! Mais, comment se fait-il que celui qui nous a rendu service pendant tant d'années, retire tout à coup ce bras qui nous soutenait ?

—Quand on doit, mon fils, il faut payer: souvent le créancier n'a pas tort.

—Le créancier, c'est toujours......

—Monsieur Chèvrefils.

—Je vais aller le voir: il faut qu'il patiente

encore un peu. Il comprendra que je suis en état de gagner quelque chose maintenant.

—Il dit qu'il a besoin d'argent pour son commerce. Au reste, notre bon ami St. Pierre est allé lui parler à ce sujet; et s'il est possible d'obtenir du délai, il en obtiendra.

—Quel brave homme que ce Saint-Pierre!

—Son dévouement ne s'est jamais démenti.

—Vient-il ici souvent?

La jolie veuve rougit. Elle voulut cacher son émotion et se détourna pour tousser.

—Assez souvent, répondit-elle.

—Sais-tu une chose, mère?

—Non...... qu'est-ce que c'est?

—Il m'a laissé comprendre, un jour, qu'il t'aimait et serait heureux de t'épouser .....

—Il t'a fait de pareilles confidences?

—Indirectement...... mais, j'ai compris...... Il ne vous en a jamais parlé?......

—Comme te voilà curieux, fit la veuve en riant.

—Ah! je devine. C'est bien, petite mère, épouse-le, c'est un bon parti...... et moi......

—Et toi?......

—Et moi j'épouserai Marguerite

VI

UN TROUBLE-FETE

Animés par le désir de sauver leur compatriote et par le besoin d'échanger quelques coups de feu avec de vieilles connaissances, les trappeurs canadiens s'élancèrent sur les traces des Couteaux-Jaunes. Ils marchaient depuis trois heures environ, quand ils entendirent des cris de joie.

—Je ne les croyais pas si proches, dit le grand-trappeur, et, s'ils n'avaient pas eu le bon esprit de crier, nous aurions eu l'imprudence d'arriver au milieu d'eux le fusil au repos ou le pistolet dans la ceinture. Marchons avec précaution, et voyons s'ils gagnent la rivière.

—*Oh yes !* Je les entends. *Do you hear ?*

—*Entendamus omnes*......répondit l'ex-élève, Le grand-trappeur éprouvait toujours une émotion soudaine quand l'ex-élève improvisait son latin. Il souriait d'une façon mélancolique. Les autres riaient de bon cœur.

—Doublons le pas, dit-il, si c'est possible, et devançons-les en gagnant directement l'embouchure de la rivière Claire.

Quelques heures plus tard, les quatre trappeurs arrivaient au bord de la rivière Athabaska, un peu en bas de l'endroit où elle reçoit, dans son onde vaseuse, les flots limpides de la rivière Claire. Ils remontèrent jusqu'à une anse qui s'enfonce de plusieurs arpents dans la forêt, et paraît enlacée par deux bras énormes, deux pointes de rochers recouverts de sapins rabougris. Au fond de l'anse, une grève de sable fin borde la rivière. C'est une retraite superbe que tous les chasseurs ne connaissent point. Les Couteaux jaunes et les Flancs de chiens, la connaissaient bien, car ils s'y étaient surpris tour à tour. Le grand-trappeur n'ignorait pas non plus, son existence. Il divisa en deux sa troupe de quatre guerriers. L'ex-élève et Félix eurent ordre d'attendre, blottis derrière un rocher, sur l'un des bras qui ceignaient la petite baie, et l'anglais et le chef passèrent de l'autre côté où le danger devait être plus grand, si les indiens arrivaient—comme cela était probable — en côtoyant la rivière. Le

grand-trappeur choisissait toujours le poste le plus périlleux. Les Couteaux-jaunes approchaient traînant leur victime. Déjà les blancs entendaient au loin le bruit de leur marche.

—Guerriers, arrêtez, ordonna le chef.

La troupe fit cercle autour du renégat.

—Votre chef est brave, et vous le savez. Il ne craint pas la mort, ni les supplices qui la précèdent ; mais il est prudent, et ne veut pas inutilement exposer ses guerriers. Les bois sont remplis d'ennemis, et les blancs que j'ai fuis parce qu'ils sont lâches et menteurs, courent en tous sens sous ces forêts immenses. Ils se cachent partout pour vous surprendre et verser votre sang ; il faut donc se montrer plus habiles qu'eux-mêmes. Nous allons faire le festin sur la grève de sable, au pied du rocher, au bord des eaux claires de la rivière. Mais nous ne descendrons pas tous ensemble. Dix d'entre vous resteront sur la côte et feront sentinelles ; ils auront leur part du banquet, et assisteront au supplice du prisonnier.

Les guerriers firent un murmure approbateur. Les dix choisis pour monter la garde sur le bord de la baie restèrent en arrière, et

les autres descendirent sur le rivage. Le grand-trappeur voyait bien, de sa cachette, la grève et les sauvages. Il les compta.

—Quinze guerriers, à part les femmes, murmura-t-il, la troupe s'est donc divisée! Qui sait leur dessein? Ils nous ont entendu peut-être, et peut-être nous devinent-ils. Nous avons voulu les surprendre, et nous sommes peut-être tombés dans leur piége.

Les sauvages se mirent à courir de ça et de là; les uns ramassèrent du bois et allumèrent un grand feu, juste au pied du rocher où se trouvait caché le grand-trappeur, les autres firent la pêche.

Baptiste le prisonnier les suivait d'un œil indifférent. On ne pouvait pas lire le désespoir sur sa franche et brune figure. De temps en temps il regardait le rocher comme s'il eut pressenti ou deviné qu'un ami se tenait là pour le protéger. Il avait toujours les mains liées derrière le dos, et deux guerriers se tenaient auprès de lui pour le surveiller.

On fit rôtir le poisson frais en le fixant au bout de broches de bois, puis le festin commença, largement arrosé d'eau de feu.

Le prisonnier ne put s'empêcher de regarder avec envie le frugal repas ; et, la senteur de la truite dorée à la braise flattait bien agréablement son odorat, mais agaçait fort son estomac depuis longtemps vide. Le chef s'en aperçut, prit un poisson brûlant et s'approcha de lui :

—Mange, mon cher ami, mange vite et beaucoup, dit-il, car c'est ton dernier repas.

Le prisonnier, essayant d'éviter les brûlants attouchements de la truite, se tournait la tête en tous sens, mais c'était inutile ; on ne le laissa en paix que lorsqu'il eut la bouche toute enflammée. Les sauvages riaient et battaient des mains. Le grand-trappeur voyait tout, et la colère s'allumait dans son âme. Un instant il prit sa carabine pour viser le renégat, mais un bruit de pas se fit entendre auprès de lui. Alors déposant son arme, il se blottit le long du rocher. C'étaient deux sauvages qui venaient regarder ce qui se passait en bas.

—Si l'on voit bien tu me le diras, Nid d'écureuil, et j'irai à mon tour, fit l'un des indiens.

—Oui, Vent qui souffle, je te le dirai.

Et Nid d'écureuil se glissa le long de la roche moussue et couverte de sapins.

—Oh ! oh ! commença-t-il.

Il n'acheva pas. Une main vigoureuse le saisit à la gorge et le coucha sur le lichen. Il se tordit comme un serpent dont on écrase la tête, et son fusil lui échappa. Ses bras se raidirent et ses poings fermés essayèrent de frapper l'ennemi qui le tenaillait ainsi, mais rien ne put faire desserrer les doigts musculeux du grand-trappeur. La pieuvre ne tient pas mieux sa victime dans ses dix bras visqueux armés de suçoirs. L'indien se déchirait les pieds sur le rocher, et ses ongles emportèrent un morceau de la veste du chasseur. Ses yeux sortirent de leurs orbites, et sa langue flotta en dehors de la bouche. Ses membres qui s'étaient d'abord roidis avec violence, s'affaissèrent peu à peu et ses doigts crispés se détendirent. Le trappeur desserra les doigts et le cadavre roula à côté de lui.

—Et d'un ! pensa-t-il......

On se mit à danser sur le sable, devant le feu. Déjà l'ivresse commençait à transformer ces sauvages, et, de singulières fureurs passaient dans leurs regards. Ils chantaient en dansant, et battaient la mesure en se frappant

dans les mains. Quand ils passaient près de Baptiste, ils lui faisaient, du poing, toutes sortes de menaces, et souvent même le frappaient dans la figure. Baptiste, soumis à son funeste sort, endurait tout avec une orgueilleuse patience. De temps en temps il faisait un effort pour rompre les liens d'écorce qui enchaînaient ses mains, et il faisait un pas en arrière, s'approchant de la flamme du foyer qu'on attisait toujours.

Vent qui souffle, trouvant que son camarade ne revenait pas vite, l'appela par deux fois : Nid d'écureuil ! Nid d'écureuil ! Personne ne répondit, et pour cause. Alors, maugréant, il s'approcha à son tour de la redoutable cachette du grand-trappeur.

—Pourquoi ta parole ne répond-elle pas à la mienne, Nid d'écureuil ? dit-il, en s'avançant : Les frères s'amusent-ils bien en bas ?.....

—Vas-y voir ! dit le trappeur qui l'empoigna à son tour et, d'un élan terrible, le poussa dans l'abîme. Le sauvage ouvrit les bras comme des ailes, tourbillonna deux ou trois fois et tomba la tête sur un cailloux.

Il y eut un moment de terreur parmi les sauvages et la danse cessa.

—Une imprudence, dit le chef: il se sera trop approché du bord......

—*O quam degringolat !* exclama, pas trop haut, l'ex-élève qui voyait tout de l'autre côté de l'anse étroite.

—*O what a nice culbute !* dit l'anglais !......

Le chef sauvage ou, plutôt, des sauvages, poussa un sifflement aigu auquel plusieurs sifflements répondirent aussitôt.

—Vous le voyez, dit-il, nos guerriers sont tranquilles......c'est un accident.

Et la danse recommença, et l'eau de feu circula de nouveau. Cependant le jour baissait et les guerriers sentaient la fatigue et le besoin de repos. Ils demandèrent le supplice du visage pâle. Le chef appela, par un signal convenu, les guerriers qui étaient restés en faction sur la côte. Ils répondirent par une clameur de joie, Le prisonnier ne put s'empêcher de frémir à la pensée des tourments qu'il allait endurer. Il recula encore d'un pas et se trouva près du feu. Alors le grand-trappeur se leva debout, et, prenant le cadavre du guerrier qu'il avait égorgé, il le lança en bas du rocher. La stupeur se peignit

sur les figures des indiens. Ils entourèrent le cadavre en poussant des cris de douleur.

—Nous sommes surpris, dit le chef...... Il y a des blancs ici ou des Flancs-de-chiens.

—Tuons le prisonnier et sauvons-nous, proposa l'un de ces traîtres.

Le prisonnier avait la figure légèrement contractée et paraissait souffrir. Il avait les bras tendus vers la flamme. Un cri descendit du haut du rocher, un cri monta de la grève. Le grand-trappeur avait été aperçu quand il s'était levé pour lancer le cadavre en bas, et les huit guerriers qui restaient encore sur la côte se précipitèrent sur lui à la fois. Le prisonnier, les mains libres, se jeta dans la rivière, à la grande stupéfaction de ses gardiens. Il avait brûlé ses liens.

Plusieurs coups de carabine firent rejaillir l'onde autour de lui, mais il ne fut pas atteint. La colère et la surprise faisaient trembler les mains de ses ennemis.

L'ex-élève et Félix poussèrent un cri de joie en voyant fuir leur ami ; mais aussitôt ils virent le danger que leur chef courait, et ils se levèrent pour voler à son secours.

Mais les guerriers montèrent la côte avant que le secours put arriver aux chasseurs qui se trouvèrent ainsi fatalement divisés. Le grand trappeur se défendait bien et il était admirablement secondé par son ami John. Tenant son fusil par le canon, il frappait en diable au risque de le casser, car il n'avait pas le temps de charger ses pistolets. Il ne restait plus que six sauvages en état de se battre, et six contre deux hommes comme le grand-trappeur et l'anglais, ce n'était qu'une bouchée.

L'ex-élève et son compagnon revinrent par derrière les guerriers, et, pour donner le change ou les diviser, ils firent feu. Une balle traversa le dos du moins vigoureux, qui se trouvait en arrière. Il tomba sur la face pour ne plus se relever. Toute la troupe allait retourner sur ses pas pour riposter, quand une clameur s'éleva : le grand-trappeur ! le grand-trappeur ! Les guerriers venaient de reconnaître celui qui était la terreur des bandes sauvages. Alors, dédaignant les autres ennemis, tous se ruèrent vers le rocher où il s'était caché.

Prenez-le vif ! ordonna le chef ! son sup-

plice nous dédommagera de la perte que nous venons de faire.

— Le grand-trappeur, acculé au rocher, voyait bien qu'il n'y avait plus de fuite, ni de salut possibles pour lui : il ne voulait que gagner du temps pour décimer quelques têtes de plus, ou permettre à ses gens de s'enfuir. Cependant la fatigue le gagnait, et son bras perdait de l'agilité. La carabine tournoyait moins vite. Rapide, l'un des guerriers s'élança à ses pieds, passant au dessous de l'arme dangereuse, et l'enlaça de ses deux bras. Le grand-trappeur le repoussa rudement et le fit rouler au loin, mais, dans cet effort, il perdit un mouvement des bras, et deux autres guerriers se jetèrent sur lui. L'un des deux s'affaissa aussitôt ; une balle, poussée avec adresse lui avait percé le crâne. Ce fut le dernier qui tomba. Epuisé, le vaillant canadien céda au nombre. Il fut écrasé. Six indiens, animés par la plus ardente colère, le garottèrent étroitement pendant que les autres tenaient en échec ses compagnons désespérés.

Les indiens comprirent que les blancs n'é-

taient pas nombreux quand ils virent les coups de fusils et de pistolets se faire si rares. Alors ils laissèrent déborder leur joie, et entonnèrent un chant de victoire.

L'ex-élève, John et Félix, pleurant la perte de leur chef valeureux descendirent la côte et se cachèrent sur le rivage en attendant le départ de leurs ennemis.

VII

ROBERT ET CHARLOT

Picounoc entra de nouveau chez la veuve Letellier en revenant de Ste. Emmélie. Il avait l'air découragé, et Noémie, en le voyant, comprit qu'elle n'avait plus rien à espérer.

Impitoyable, cet homme! dit-il avec amertume.

—Il ne veut plus attendre? demanda anxieusement Noémie.

—Il refuse toute espèce d'arrangement. J'ai voulu me porter caution et lui donner une

hypothèque sur mes terres : rien ! pas d'affaire ! O l'usurier ! si je l'eusse mieux connu !......

—Et quand va-t-il faire vendre la terre ?

—Sans délai. Elle est annoncée depuis trois mois dans la Gazette officielle.

—Victor est arrivé de Québec. Il est reçu avocat. Il pourra peut-être prévenir le malheur qui me menace ; il doit avoir de l'influence.

—Victor est ici ! ce cher enfant ! Il est reçu ! que j'en suis aise ! Mais où est-il donc ? Il me tarde de lui serrer la main......

—Il vient de sortir pour aller chez vous......

—Il est jeune encore, et son influence ne peut pas être grande, mais il a du talent et de l'honnêteté ; tôt ou tard il arrivera. En attendant, Noémie, ne vous désolez pas trop. Vous me trouverez toujours quand vous aurez besoin de moi. Vous ne voulez pas m'aimer, de bon gré—ajouta-il en souriant—vous m'aimerez de force : je vous rendrai tant de services que je gagnerai votre affection, et vous finirez par vous jeter dans mes bras, quand tout le monde vous abandonnera. N'importe, je ne vous garderai point rancune. Savez-

vous que je suis presque heureux des malheurs qui fondent sur vous? Ils me fournissent l'occasion de vous faire du bien......

—Que vous êtes bon!

—Soyez donc reconnaissante! et......

—Et quoi? reprit la veuve avec timidité..

Et prouvez-moi votre reconnaissance en accédant à mes vœux.

—J'ai peur de finir par laisser paraître trop ma faiblesse......ou ma gratitude.

—Noémie! que je serais heureux!......

—Si Dieu le veut, vous le serez!

Picounoc sortit plus rayonnant que jamais. Décidément la fortune tournait en sa faveur, et son regard perçant pouvait entrevoir les premières lueurs de la félicité, à travers les brumes de l'horizon. Il avait manœuvré habilement, et se trouvait en vue du port, après avoir franchi mille écueils, et vogué des années sur une mer sans bornes. Vingt ans il avait ourdi et déroulé des trames pour surprendre cette femme trop fidèle à son premier amour. Il n'avait trouvé qu'un chemin pour arriver à son cœur: le chemin de la reconnaissance.

Il l'avait poursuivie de ses bons conseils et de ses soins charitables, comme d'autres poursuivent de leurs injures et de leurs vengeances. Comment rester insensible devant une pareille vertu ? devant un si beau, si long dévouement ? Mais la grande habileté de Picounoc avait surtout consisté à faire faire par d'autres la plupart des bonnes œuvres qu'on lui attribuait. Et il fallait le voir rire sournoisement quand il repassait dans sa mémoire, en fumant sa pipe, au coin du foyer, la suite de ces belles actions qui ne lui avaient rien coûté et dont il demandait le prix avec instance.

La veuve Letellier n'avait jamais manqué de serviteurs, pour les travaux de sa terre, et c'était grâce à lui. Mais toujours ou presque toujours, ces ouvriers étaient devenus infidèles, et c'était encore grâce à lui. Victor, l'enfant de Noémie avait reçu une instruction classique et embrassé une profession, tout comme un fils de bourgeois ; c'était grâce à lui. Mais le prêteur qui avait fourni l'argent nécessaire allait maintenant jeter la veuve dans le chemin, en la dépouillant de sa propriété, et c'était encore grâce à lui. Et mille choses étaient arrivées, grâce à lui, qui, bonnes d'abord, s'étaient bientôt changées en adversités.

Picounoc se rendit à sa maison. Il trouva Marguerite et Victor assis dans la fenêtre ouverte, et causant fleurs et soleil. Il serra la main à son protégé et le félicita de ses succès. Victor laissa parler son cœur et fut éloquent. Il croyait devoir beaucoup à cet homme, et il était à l'âge où nulle passion ne fait taire la voix de la reconnaissance. Picounoc recueillait avec avidité les bonnes paroles du jeune homme et devinait qu'il avait un auxiliaire nouveau.

Le soleil rayonnait dans les champs ; les oiseaux gazouillaient de toutes parts ; les fleurs avaient des arômes, et les arbres, de doux ombrages. Les deux jeunes gens regardaient les prairies, aspiraient les tièdes haleines et paraissaient n'avoir qu'une pensée : aller se mêler aux plantes qui fleurissent, aux oiseaux qui gazouillent. Ils se comprirent, et, souriant, se dirigèrent vers le jardin. Les prunes commençaient à mûrir et les gadelliers s'émaillaient de grappes brillantes. Le long des allées, sur les plates-bandes, des marguerites de toutes couleurs offraient aux curieux leurs feuilles devineresses, l'immortelle élevait son front que nul souffle ne saurait flétrir, la

zinnie entr'ouvrait ses étoiles plus petites, mais plus durables que le dahlia. Sur des ronds, des losanges, des carrés, cent autres fleurs : la violette humble, la pensée qui ouvre ses feuilles comme des ailes, le royal-george aux touffes de roses, l'héliothrope aromatique, la verveine éclatante, le myosotis couleur du ciel, les géraniums et les œillets qui renaissent toujours si beaux et si parfumés, formaient des chiffres, des lettres, des figures gracieuses et charmantes à voir. La jeune fille cueillit une marguerite et se mit à l'effeuiller en disant : Il m'aime—pas du tout—un peu—beaucoup—passionnément ; il m'aime...........

—Il t'aime ! dit Victor en souriant. Tu ne devais pas en douter.

—Pourquoi n'en douterais-je pas ? il ne me l'a jamais dit !......

—Jamais ! Et toi, l'aimes-tu ?.....

Marguerite regarda le jeune homme d'une étrange façon. Il sentit comme un courant de feu passer dans ses veines.

—Il faut que j'interroge aussi la marguerite. Et il prit une fleur qu'il effeuilla à son tour, en prononçant les paroles sacramentelles :

Elle m'aime—pas du tout—un peu—beaucoup—passionnément; elle m'aime—pas du tout...

—Elle ne m'aime pas!...... Vilaine fleur! si j'avais su cela ! je t'aurais bien laissée sur ta tige. J'aurais au moins le doute encore et, quelquefois, c'est un grand bonheur que de pouvoir douter......

—Elles ne disent pas toujours la vérité ces fleurs, répliqua Marguerite, et il faut ne s'y fier qu'un peu.

—Je n'ose pas en consulter d'autres, j'ai peur de voir se confirmer le témoignage de celle-ci.

—Pourquoi aussi demander cela aux fleurs ?

—Mais c'est à la Marguerite que je le demande. Et il regarda la jeune fille avec tant de douceur, il eut tant de caresses dans la voix que Marguerite, émue, laissa tomber de ses lèvres, involontairement peut-être, le plus suave des aveux...... Je ne sais ce qui se passa alors, mais les fleurs parurent se vêtir de plus riches couleurs, et verser de plus odorants parfums, les oiseaux chantèrent plus haut, la brise murmura plus doucement, les rayons du soleil jouèrent plus gaiement sur le sable, et les peupliers sauvages eurent une

ombre plus fraîche. Et, sous l'ombrage agréable, dans cette atmosphère de lumière et de joie, loin du bruit de la foule, Victor et Marguerite qui n'avaient plus de secrets l'un pour l'autre, gazouillaient amoureusement, les regards suspendus aux regards, de l'ivresse plein le cœur, de l'amour et du sourire sur les lèvres.

Cependant Chèvrefils le bossu n'était pas, lui non plus, mécontent. Il avait servi les intérêts de Picounoc, c'est vrai, mais en cela il avait trouvé son compte. Le motif déterminant de sa conduite était le même que pour Picounoc : L'amour. Il faut avouer que c'est un motif puissant, toujours nouveau, bien qu'aussi vieux que le monde. Le bossu aimait Marguerite. Et souvent, pour avoir la fille, il faut commencer par conquérir le père..... ou la mère. Surtout quand la fille est jeune et que l'on est à la période du refroidissement ; surtout encore lorsque l'on porte sur le dos une protubérance ridicule.

Picounoc ne tenait pas à marier sa fille avec le bossu, mais il ne tenait pas non plus à laisser connaître au bossu le fond de sa pensé, et il

voulait le ménager, entretenir ses espérances jusqu'au jour de son mariage avec Noémie. Il avait pour cela quelques petites raisons. Il avait parlé devant son ami; et les amis, vous savez comme c'est dangereux ! Le bossu venait de doubler la quarantaine, et voguait à pleines voiles de l'autre côté, vers cette mer sans fin ou nous allons tous fatalement nous perdre. Une bosse à cheval sur quarante ans, ce n'est ni gai, ni consolant pour une jeune fille. Il est vrai que monsieur le marchand était riche et pouvait donner à sa femme des robes de soie ! Mais, Dieu merci ! bien peu de nos jeunes filles échangeraient l'humble robe d'indienne contre le gros-de-Naples, s'il fallait en même temps échanger leur jeune et joli cavalier contre une vieille parodie de la gente masculine.

Le bossu songeait au bonheur qui l'attendait dans les bras de Marguerite, et, tout en songeant, il mangeait prosaïquement sa soupe au bœuf, ou peut-être que c'est en mangeant qu'il songeait ainsi. Il fut tiré de sa rêverie par l'arrivée de deux étrangers; l'un, grand, sec et maigre, l'autre, gros et trapu. Deux barbes

blanches, deux chevelures grises, deux faces ridées et curieuses.

—Que voulez-vous, Messieurs? demanda le bossu, entre deux bouchées.

—Nous sommes, reprit le grand, deux voyageurs des pays hauts, et, comme vous le voyez, nous ne sommes plus des *jeunesses*.

—Non, Seigneur! dit le gros en branlant la tête.

—Nous avons bien travaillé, reprit le grand.

—Oui, Seigneur! dit le gros, toujours branlant la tête.

—Nous avons essuyé bien des épreuves, et nous voici rendus à la vieillesse sans avoir, continua le grand, la moindre peccadille à nous reprocher.

—Non, Seigneur! soupira le gros.

Et nous ne voudrions pas, pour tous les jours qui nous restent à vivre, faire le moindre tort à qui que ce soit......

—Non, Seigneur!

—Nous avions amassé quelques piastres...... assez pour mettre nos vieux jours à l'abri de la misère, et nous revenions content dans nos

familles, quand le malheur nous fit entrer, à Montréal, dans une maison d'où, hélas ! nous ne sommes sortis que la vie sauve......

—Oui, Seigneur !

—Mais, pourquoi entrez-vous dans ces maisons ? demanda le bossu un peu intrigué.

—Dans ces maisons ? dites-vous, cher monsieur. Mais c'était une honnête maison : nous n'allons jamais ailleurs......

—Non, Seigneur ! fit le gros écho.

—C'était une honnête maison, à preuve qu'il y avait une enseigne écrite en grosses lettres audessus de la porte : Eusèbe Asselin's restaurant.

—Eusèbe Asselin ! fit le bossu avec étonnement.

—Oui. Seigneur ! répéta, le gros vieillard.

—Le connaissez-vous ? demanda le grand.

—Un peu, un peu.... Je l'ai connu jadis....

—A Québec peut-être ?

—A Québec et ici ; mais cela ne fait rien : continuez votre histoire....et assoyez-vous donc.

Les deux étrangers s'assirent.

—Et que fait-il à Montréal cet Asselin ?

—Il tient un restaurant près du Canal.

—Raconte donc son histoire; moi, je n'ai pas de mémoire, et je raconte mal, dit le grand à son compagnon.

—Elle n'est pas longue, et si Monsieur veut la savoir, je la raconterai bien, reprit le gros.

—Vous me ferez plaisir, dit le bossu. Mais vous allez manger la soupe avec moi...... Paméla !

—Monsieur !

—Apportez deux assiettes.

—Paméla s'en vint de la cuisine, souriante et lissée. Les deux étrangers la regardèrent attentivement, puis se firent un signe de l'œil. Paméla qui les surprit se dit en elle-même.

—Friponne que je suis ! je fais encore frissonner les barbes blanches......

VIII

OU BAPTISTE REPREND SON RÉCIT

Les trappeurs entendirent longtemps les sauvages joyeux chanter en s'éloignant, et ces

chants de triomphe les remplissaient de douleur. Tantôt ils regrettaient de ne s'être pas fait tuer tous en défendant leur brave compagnon, et, tantôt ils se consolaient par la pensée que, peut-être, ils pourraient le délivrer.

Quand les voix aigres et insolentes des guerriers se furent éteintes dans le lointain, les trois blancs sortirent de leur cachette et remontèrent un peu le cours de la rivière, marchant sur le rivage désert. Ils espéraient être vus de Baptiste, leur camarade, s'il ne s'était pas trop enfoncé dans la forêt. Et il avait dû être curieux de connaître le résultat de la bataille. Cependant, personne n'apparaissait de l'autre côté de la rivière, et un silence profond régnait aux alentours. Alors l'un des blancs, faisant de sa main un portevoix, cria par trois fois, avec une force étonnante que multipliaient les échos de la rive et des bois : Baptiste ! Baptiste ! Baptiste !..... Et loin, bien loin, de divers côtés, on entendit répéter dans la vaste solitude : Baptiste ! Baptiste ! Baptiste ! et puis, tout fit silence. Mais, bientôt, à cet appel répondit une voix connue, et l'on vit descendre un homme sur le rivage.

C'était Baptiste. Nageur habile, il eut vite fait de s'ouvrir un chemin dans les vagues limpides de la rivière. Ruisselant d'eau, il se précipite dans les bras de ses amis. Raconter la scène qui venait d'avoir lieu fut l'affaire de quelques minutes. Quand Baptiste apprit que le grand-trappeur était tombé au pouvoir des Couteaux-jaunes, il leva les bras au ciel avec désespoir : Mon Dieu ! dit-il, est-ce possible ?...... Il faut le sauver ou mourir avec lui !

—*All right !* dit John.

—*Bene !* cria Paul Hamel, l'ex-élève.

—Oui ! oui ! ajouta Félix.

—Ta bouche saigne, Baptiste, dit Paul.

—Et tes mains aussi, ajouta, Félix......

—*It is too bad !* continua John.

—Oui, répondit Baptiste, ils m'ont brûlé les lèvres, en me forçant à manger du poisson un peu chaud, et moi je me suis brûlé les mains pour défaire mes liens......

John jeta dans le feu qui se mourait une brassée de fagots secs qui ne tardèrent pas à s'enflammer en pétillant.

—*My goodness !* disait-il, ce pauvre grand-trappeur se battre comme *une brick.* Nous

autres manger quelques *fishes* et le chercher après.

—J'ai peur qu'on ne le revoie plus, dit Paul.

—Il en a toujours bien fait dégringoler quelques-uns en bas du rocher, ajouta Baptiste, et c'est leur mort qui m'a sauvé.

—Où sont-ils? demanda John.

—Le diable les a emportés, dit Baptiste.

—Les voici sous ces branches, reprit l'ex-élève : ils attendent la résurrection générale.

—*And the* corbeaux, dit John.

—Baptiste, reprit l'ex-élève, tu avais commencé à me raconter une petite histoire du grand-trappeur, continue donc ton récit, en attendant notre souper.

—Où en étais-je rendu ?

—Au festin. Le chef des Couteaux-jaunes invite Iréma à s'asseoir à ses côtés.

—Bien ! bien ! Iréma aimait Kisastari le fils du chef de sa tribu, et Kisastari avait déjà chassé, pour elle, le renard argenté et le vison : il lui avait apporté les peaux les plus soyeuses et les plus riches. On disait dans la tribu : Kisastari et Iréma élèveront bientôt leur wigwam, malgré les vœux des anciens,

et les fiançailles de Naskarina. Naskarina sourit en voyant le vieux chef des Couteaux-jaunes entraîner sa rivale, à la table du festin. Elle sourit et s'approcha de Kisastari : Iréma que ton cœur aime trop, dit-elle, suit les pas du vieux chef étranger, moi, je ne voudrais jamais te laisser, parce que, vois-tu, je t'aime plus fortement.

Kisastari s'assit auprès d'elle sans parler, et longtemps ainsi il demeura silencieux. Le festin fut joyeux cependant, car l'eau de vie coula avec abondance. Les deux tribus se donnèrent mille marques d'amitié, et les paroles de paix ne cessèrent de tomber. Nous autres, les blancs, comme amis des indiens, nous avions la permission d'assister à la fête. Au reste, cela nous amusait, et nous savions bien comment elle finirait, cette fête.

Le calumet fut allumé et passa de bouche en bouche. Chacun tira quelques bouffées qu'il souffla en l'air avec une gravité ridicule. Puis, la danse commença. C'était le dernier amusement, ce fut aussi le plus gai et le plns dévergondé. Au son des tambours et aux cris mesurés des joueurs, tous les sauvages se

mirent à sauter et gambader en rond, gesticulant comme des damnés, riant parfois et parfois prenant des airs terribles, comme des guerriers en face des ennemis. Tantôt, le sensible chasseur ouvrait, en dansant, ses bras amoureux à sa compagne sauvage qui se sentait touchée, tantôt, le guerrier sans peur poussait le cri de guerre, et, l'œil plein de feu, menaçait de son bras vengeur, un ennemi invisible. Le vieux chef des Couteaux-jaunes voulut attirer sur son cœur la belle Iréma ; elle s'en alla se jeter dans les bras de Kisastari. Naskarina, emportée par la jalousie s'écria :

—Quelle injure, Iréma, ton imprudence fait au grand chef des Couteaux-jaunes ! Tu porteras la peine de ta faute !

Le vieux chef des Couteaux-jaunes, ne dansait plus, mais, retiré à l'écart, il fixait sur la cruelle un regard plein de vengeance. Naskarina s'approcha de lui et lui dit :

—Chef valeureux, la vengeance est douce au cœur bien fait. Veux-tu enlever Iréma, et l'emmener au loin ? je vais t'aider.

—Je le veux bien ; mais comment faire ? ses amis sont nombreux et bien armés.

—Je vais aller cacher leurs armes ;

Le vieux chef, feignant la joie, se remit à danser avec une nouvelle ardeur, et l'on crut qu'il avait oublié l'affront que venait de lui faire Iréma. En passant auprès des siens il leur disait à l'oreille : Armez-vous. Cela suffisait. Accoutumés à la surprise ou à la trahison, les indiens trouvaient moyen de sortir tour à tour pour mettre, à leur portée, leurs carabines et leurs pistolet. Cependant les chasseurs Canadiens avaient laissé la fête, et le jeune chef en était un peu froissé, car il pensait que c'était par indifférence ou ennui. Naskarina, disparue depuis assez longtemps, rentra tout-à-coup le sourire sur les lèvres, et, regardant le vieux chef, elle lui fit un signe qui échappa aux autres. Alors le Hibou blanc saisit Iréma dans ses bras et prit la fuite.

—Guerriers ! dit Kisastari. Nos frères les Couteaux-jaunes sont des lâches et des traîtres, sachons les punir !

A ces paroles, les guerriers Flancs-de-chiens s'élancent vers leurs tentes pour prendre leurs fusils et leurs poignards. La colère donne de l'agilité à leurs pieds et de la force à leurs

bras. Bientôt, une clameur douloureuse s'élève : ils ne trouvent plus leurs armes : la trahison est partout. Cependant les Couteaux-jaunes se sauvent avec leur victime ; mais à leur tour ils sont frappés d'étonnement, et poussent une sourde clameur : dix hommes armés semblent sortir soudain de terre et s'élancent sur leurs pas. Le grand-trappeur est à leur tête. Quelques uns des indiens veulent s'arrêter ; mais le vieux chef qui est plus traître que brave, se sauve toujours. Cependant le grand-trappeur le rejoint : Rends-moi cette jeune fille, lui dit-il, traître que tu es, ou je t'égorge comme un chien.

Les sauvages levèrent leurs fusils pour tirer. Nous fîmes de même, et nous n'avions pas peur. Je dis : nous, car nous y étions, n'est-ce pas, John ?

—*Oh ! yes ! my ! my !*......répondit John !

—J'aurais voulu y être ! fit l'ex-élève. Et comment avez-vous pu exécuter ce joli tour ?
—C'était simple. Je te l'ai dit, nous avions la liberté de regarder la fête, sans y toucher. Le grand-trappeur s'aperçut qu'il se tramait quelque chose ; cela se voit quand on observe ;

et tu le sais, les sauvages aiment ce genre de passe temps. Il suivit Naskarina et la vit cacher des armes derrière un rocher. Il comprit tout, nous fit un signe, nous dit un mot, et ça y était !

—Bien ! magnifique ! j'aurais voulu en être !

—La boucherie allait commencer, continue Baptiste, quand tout-à-coup des cris de fureur ou des cris de joie, je ne sais trop lesquels retentissent, et l'on voit apparaître les Litchanrés, brandissant leurs armes retrouvées. Effrayés d'avoir à lutter contre des ennemis nombreux et irrités, les ravisseurs s'enfuient en hurlant comme des loups. Cependant le grand-trappeur saisit le vieux chef à la gorge et l'écrase à ses pieds.

—Tu vas payer pour les autres, dit-il.

—Grâce ! supplie, le vieux brigand, grâce ! je suis un des vôtres ! un de vos compatriotes !

Il s'exprimait en bon français. Le grand-trappeur, étonné, lâche prise : Toi, reprit-il, un des nôtres ! toi, un compatriote ?...... Infâme ! renégat ! tu es cent fois plus coupable que les autres......

—Je le sais ! dit-il humblement, en se relevant, mais à tout péché miséricorde......

—A tout péché miséricorde ! à tout péché miséricorde !...... murmure le grand-trappeur en baissant la tête, et des larmes coulent le long de ses joues bronzées......

—Tu me pardonnes? ..... demande le chef.

—Ton nom ? répond le grand-trappeur.

—Mon nom, je ne le dis pas !...... Et, s'élançant avec la rapidité d'un chien, il rejoint ses amis qui fuient toujours. On veut lui envoyer quelques balles. Le grand-trappeur dit : Ne le tuez pas maintenant, le confesseur est trop loin.

Iréma n'avait pas de paroles assez ardentes pour exprimer sa reconnaissance. Les Litchanrés arrivèrent à la course, au moment où le vieux chef renégat rejoignait ses complices. Ils s'arrêtèrent tout surpris devant la troupe des chasseurs. Iréma tenait enlacée de ses bras nus le grand-trappeur qui l'avait sauvée. A la vue de Kisastari, elle s'éloigna de son sauveur et, les larmes aux yeux, elle dit :

—Kisastari, le grand-trappeur blanc est un ami fidèle, c'est lui qui nous rend l'un à l'autre.

—Oui, Kisastari, répondit le grand-trappeur, aidé de mes compagnons qui sont braves, je l'ai sauvée pour te la rendre.

Les sauvages poussèrent des cris de joie et revinrent dans leur campement. Naskarina, qui se louait du succès de sa ruse, et se flattait de ne plus voir jamais sa rivale, ne put s'empêcher de laisser paraître son dépit : Les Couteaux-Jaunes sont lâches, grinça-t-elle, ils ne savent pas se défendre, ni garder leur proie.

—Naskarina serait-elle traîtresse ? demande le jeune chef surpris de ce langage.

—Oui, répond la jeune fille ivre de jalousie, oui Naskarina a conseillé au chef des Couteaux-Jaunes d'enlever Iréma, et c'est elle qui a caché les armes ! parce qu'elle t'aime......

Un cri d'horreur s'éleva dans la tribu.

—Naskarina, dit le jeune chef, sors d'ici ! va-t-en rejoindre tes amis les Couteaux-jaunes !......

La jeune fille sortit et, en partant, elle s'écria :

—Kisastari, prends garde à toi, car je t'aime !...........

IX

DES NOUVELLES INTÉRESSANTES.

Pendant que les trappeurs, réunis à l'endroit que viennent de laisser les Couteaux-jaunes, écoutent le récit de Baptiste et mangent, à belles dents, la truite rôtie, la veuve Noémie songe aux paroles de Picounoc et à tout ce qui s'est passé depuis vingt ans; Victor et Marguerite jurent de s'aimer toujours, et les deux hôtes du bossu continuent à parler d'Asselin en jetant un coup d'œil à Paméla. Noémie n'a plus d'effroi à la pensée d'épouser Picounoc, et elle comprend que, tout en aimant et regrettant toujours Joseph le pèlerin, comme on l'appelait jadis, elle pourrait entourer de soins et de respect son nouveau protecteur. L'indigence où elle est tombée n'est pas étrangère à ces dispositions. Elle flotte dans l'incertitude, retenue, d'un côté, par le souvenir et l'amour, attirée, de l'autre, par la souffrance de la pauvreté et la reconnaissance. Picounoc se voyait à la veille de recueillir le fruit de son œuvre. Et, pour

mieux sceller son bonheur, il favorisait les amours de sa fille et du fils de Noémie: Nos enfants s'aiment, disait-il à la veuve, et j'en remercie Dieu. Leur amour sera le gage de notre bonheur. Cependant l'un des vieux étrangers assis à la table du bossu, disait:

—Cet Asselin n'a pas toujours demeuré à Montréal; il cultivait une ferme vers Joliette, et passait pour être à l'aise. Ce n'est pas lui qui nous a dit cela, c'est un habitué du restaurant. Pas vrai, vieux?—il s'adressait à son compère.

—C'est vrai comme . y a un plat de soupe devant moi!

—Il n'y a rien d'incroyable en cela, reprit le bossu; continuez.

—Avant de demeurer à Joliette, il avait possédé une propriété quelque part par ici. Mais, cela importe peu.

—Au contraire. dit le bossu, cela m'intéresse; continuez.

—Il avait une femme, reprit le gros, et des enfants aussi. Les enfants, il les possède encore, mais la femme, nenni! elle s'est éclipsée un jour et n'a plus reparu; elle a filé

comme une comète en compagnie d'un satellite sous la forme d'un gaillard. Pas vrai, vieux ?

—C'est vrai comme un et un font deux !

—Il paraît qu'elle ne valait pas grand'chose, cette femme là, continua-t-il, et qu'elle avait fait parler d'elle ailleurs. Mais pour revenir à nous, et à ce que nous avons vu, et à ce qui nous est arrivé, voici : Mon camarade et moi, nous n'étions pas millionnaires, mais nous avions dans nos goussets plus d'un rouleau de dix piastres quand nous entrâmes au restaurant d'Asselin. Pas vrai, vieux ?

—Vrai comme Mademoiselle est là !

Paméla qui écoutait, les poings sur les hanches, rougit comme une jeune fille et se retira dans la cuisine. L'étranger continua :

—Nous déposâmes notre argent entre les mains d'Asselin puis, légers et sans soucis, nous descendîmes prendre l'air sur le bord du canal, où nous fîmes rencontre de quelques amis. Nous leurs serrons la mains, et les invitons à souper. Ils acceptent. Tout-à-coup, pendant le souper, voilà la porte qui s'ouvre.

—Monsieur Chèvrefils, dit la vieille ser-

vante au bossu, il y a quelqu'un qui vous demande au magasin.

—Allons ! on ne peut jamais manger tranquille, murmura le bossu. Excusez-moi un instant, Messieurs, dit-il aux vieillards, je reviens de suite. Et il sortit.

—C'est toujours comme cela, maugréa la servante, tout refroidit ! on ne peut rien manger de chaud, avec ces habitants qui s'en viennent vous déranger. Ah ! c'est moi qui les enverrais paître, par exemple !

—Qu'est-ce cela fait d'être dérangé, quand ça rapporte des sous ? observa le grand vieillard. Et votre maître est riche, n'est-ce pas ?

—Pour cela, il l'est *gros*, répondit Paméla.

—Fait-il le commerce depuis longtemps ?

—Mon Dieu ! oui ; quand je l'ai connu, moi, il s'occupait d'affaires déjà, et, il y a longtemps. Il est vrai, qu'alors son commerce se réduisait à bien peu de choses...... mais il était habile comme un lutin. On voyait dès lors ce qu'il ferait un jour.

—A-t-il toujours demeuré ici ?

—Seigneur ! non ; *il a porté la cassette* longtemps.

—Ça devait être assez drôle, de voir une cassette juchée sur sa bosse, dit le gros.

—Et vous Mademoiselle, reprit l'autre, vous n'avez pas toujours habité cette paroisse ; il me semble que je vous ai vue ailleurs.

—C'est possible, Monsieur, mais je ne vous remets plus.

Le bossu entra et reprit sa place à la table.

—C'est un huissier, dit-il ; ces monstres-là, ne se font pas plus scrupule de déranger un homme qui dîne, que de saisir un débiteur qui ne paie pas. A propos, continua-t-il, vous qui parliez d'acheter une propriété, j'en fais vendre une belle, la semaine prochaine, à deux lieues et demie d'ici.

—Par le shérif ? demanda le gros.

—Oui, et je suis certain qu'elle va se donner, car l'argent est rare. Pour moi, je vais la partir à 1,200 piastres pour couvrir mes frais, et, si quelqu'un met un trente sous de plus, il l'aura. C'est une terre qui vaut bien 2,000 à 2,500 piastres. C'est la ferme d'une veuve, la veuve Djos Letellier. Vous ne connaissez pas ça, vous autres : Djos ! Djos ! le pèlerin ! le muet ! fit le bossu avec une grimace amère,

un chenapan qui a bien fait de se tuer lui-même, car le gredin !......

—Le muet ? firent les deux vieillards.

—Oui, l'avez-vous connu ?

—Diable ! Et il vous avait fait du mal ?

—Ça, c'est mon affaire Il est mort, tant mieux pour lui ! sa veuve vit encore, tant pis pour elle ! Elle ira en pèlerinage à la bonne Sainte-Anne à son tour, si elle le veut, mais Ste. Anne ne lui rendra jamais sa terre.

Les deux vieillards gardaient le silence. Le bossu reprit. C'est une belle occasion, si vous voulez en profiter.

—Je vais continuer mon histoire, dit le gros vieillard, et vous jugerez après si nous sommes en état d'acheter des terres.

—C'est bien, continuez.

—Donc, ajouta-t-il, la porte du restaurant s'ouvre tout-à-coup et une femme se précipite dans la maison :

—Eusèbe ! Eusèbe ! s'écrie-t-elle, pardon ! je suis Caroline, ta femme, Caroline, ton amie d'autrefois ! Je reconnais ma faute, je la regrette et reviens me jeter à tes genoux. Et, en disant

cela, elle pleurait; mais elle restait debout. Nos amis que nous avions à souper avec nous, avaient des larmes plein les yeux : Que c'est consolant, dit l'un d'eux de voir un pareil retour à la vertu ! Mon camarade et moi, nous nous mordions la langue pour nous faire pleurer, et nous avions envie de rire......

—C'est cela; la vérité m'oblige à dire que tu racontes avec une verve et une fidélité étonnantes, observa le grand.

—Fort bien dit le bossu.

—Asselin, reprit le conteur, regarda sa femme longtemps. Elle avait l'air bien peinée. On voyait qu'il était partagé entre l'envie de la renvoyer et le plaisir de la reprendre. A la fin, il s'écria avec une certaine émotion et en ouvrant les bras: Viens sur mon cœur! Je ne te reconnais point; mais je n'ai rien à y perdre !......

—C'est vrai comme vous êtes un honnête homme ! glissa le grand.

—Nos amis mouillaient leurs mouchoirs, non! la manche de leur vareuse, car ils n'avaient pas de mouchoirs, et, nous nous mordions toujours la langue pour ne pas rire...... La

soirée fut agréable, la nuit eut ses enchantements, mais le réveil fut terrible. Asselin ne trouva plus sa femme à ses côtés ; nos amis étaient disparus, et nos rouleaux de billets roulaient grand train avec les voleurs......

—C'est vrai, comme vous êtes un honnête homme ! reglissa le grand. Le bossu fit une grimace.

—Vraiment ? fit-il tout étonné ; ce n'était donc pas la femme d'Asselin ?

—Et oui ! et c'est parce que c'était sa femme que tout cela est arrivé, et aussi parce que nous avions trop parlé sur le bord du canal. Il n'est jamais bon de dire à ses amis les trésors que l'on possède......

—Et ils n'ont pas été arrêtés ces misérables?

—Impossible de les trouver. Vous comprenez, maintenant, qu'il ne nous est pas aisé d'acheter une propriété, nous fut elle offerte pour la moitié de sa valeur. Ce que nous voulons, c'est l'aumône d'un gîte pour cette nuit, nous sommes fatigués et il se fait tard.

Le bossu secoua la tête et ne répondit rien.

—Nous serions fâchés de vous causer le moindre embarras, reprit le grand.

—C'est bien assez que Monsieur nous ait donné le souper, continua le gros, n'abusons point de sa bonté.

—Ce n'est pas cela, reprit le bossu, plus gaiement, mais, il faut que je sorte ce soir, et il ne serait pas convenable de laisser avec ma fille deux *jeunesses* comme vous.

Les étrangers ne parurent pas offensés de cette plaisanterie ; ils partirent, après avoir payé leur souper par de nombreux remerciements, et le bossu, ayant attelé son cheval, se rendit à la concession St. Eustache, chez son ami Picounoc.

Lorsque Marguerite le vit arriver elle sortit, car elle ne voulait pas le rencontrer. Il prit à peine le temps d'attacher son cheval à la porte, et, au lieu d'entrer dans la maison, il donna après elle. Elle arrivait chez la veuve Letellier et marchait vite, espérant de pouvoir entrer avant d'être rejointe.

—Vous allez bien vite, Marguerite, on dirait que la peur vous donne des ailes, dit le bossu essoufflé, dès qu'il fut assez près de la jeune fille pour lui parler.

Marguerite, un peu confuse, se retourna vivement : Je n'ai pas peur, cependant dit-elle.

—Alors, c'est le désir de voir M. Victor ?

—C'est que je suis pressée.

—Me permettez-vous de vous attendre ?

—Vous attendrez peut-être un peu longtemp.

—Vous-êtes toujours impitoyable, Marguerite ; je vous aime pourtant beaucoup.

—Vous avez tort.

—Vous voulez dire que vous me haïssez ?

—Je ne dis pas cela. Vous savez bien que l'on n'aime pas qui l'on veut, ni quand on veut.

—Rêverie de poêtes.

—N'importe !

—Votre père désire que vous m'épousiez, Marguerite, et si vous aimez votre père, soumettez-vous à sa volonté.

—Il ne m'a jamais dicté d'ordre à ce sujet.

—Il vous en donnera.

—Je ne crois pas.

—J'en suis certain.

—Alors, tant pis pour lui et pour vous !

—Marguerite, votre père !......Je ne vous en dis pas davantage. Mais vous le verrez à vos genoux, s'il le faut, pour vous supplier de me donner votre main. Et, si vous refusez, vous l'avez dit : tant pis pour lui...... et pour vous !

—Que voulez-vous dire, Monsieur ?

—Que vous viendrez à moi quand vous m'aurez défendu d'aller à vous.

—Moi !

—Voulez-vous revenir chez-vous ?

—Non, Monsieur, pas à présent.

—C'est bien ! au revoir.

Le bossu tourna les talons ; il était furieux. Marguerite se rendit chez Noémie. Elle était comme abasourdie par la menace mystérieuse du bossu, mais peu à peu, dans la douce intimité de Victor, elle oublia le fâcheux prétendant. Ce fut le rayon du soleil après le grondement du tonnerre.

Picounoc et le bossu causèrent longtemps. Picounoc dit : Il faut que je fasse accroire à Victor qu'il aura Marguerite, sinon, il se fâche et me fait perdre le fruit de vingt ans de travail. Tu comprends ? sa mère en raffole et passe par toutes ses fantaisies. Depuis qu'il

lui a laissé entendre qu'elle ferait bien de convoler avec moi, mes affaires de cœur ont avancé de moitié. Ça va comme sur des roulettes.

—J'y consens, mais, fais attention. Si tu me trompes je te dénonce: Je révèle à Victor et à sa mère tout ce que tu as dit et fait contre eux, pour les ruiner dans leurs biens, et les plonger dans la misère.

Les deux amis se donnèrent une poignée de main.

Quand le bossu entra dans sa demeure de la rivière du Chêne, il la trouva dans un désordre complet. Il était évident qu'elle avait été mise à sac. Les tiroirs des bureaux et des commodes ouverts, les meubles renversés, le comptoir forcé, les lits éventrés, tout attestait le passage d'un voleur bien décidé à accomplir son œuvre en conscience. Le bossu poussa un juron énorme:

—Robert! Charlot! canailles!...... j'aurais dû m'en douter! Comment se fait-il que je ne vous aie pas devinés plus tôt?......

Puis, il appela Paméla, mais Paméla ne répondit point. Il la trouva liée solidement

sur un lit, un baillon entre les dents. La délivrer ne fut pas long.

—Ce sont eux, dit il, les misérables ?

—Oui, dit Paméla en poussant un profond soupir, ce sont eux !

—Robert et Charlot ?

—Charlot et Robert !

—Ils t'ont respectée au moins ?

—Ils auraient dû, dans tous les cas...

—Tu chancelles ! qu'est ce que cela veut dire ?

—Les monstres ! ils m'ont fait boire le vin comme l'iniquité......

—Comment ? ils...... et toi, tu n'as ?......

—Oui ! ils .....et moi je n'ai !......que voulez-vous ? une femme contre deux gros hommes ?

—Est-ce qu'ils t'ont fait parler ?

—Vous voyez bien qu'ils m'en ont empêché, plutôt......

—Je les rejoindrai !

X

LE LIÈVRE QUI COURT.

Les Couteaux-jaunes, s'éloignant de la rivière Athabaska, s'enfoncèrent dans la forêt. Le Hibou blanc ne regrettait ni la fuite de Baptiste son premier prisonnier, ni la mort de plusieurs guerriers de sa tribu, tant il était fier d'avoir capturé le grand-trappeur ; et, enivrée par le succès, joyeuse et insouciante, sa troupe marchait en chantant vers le lac Noir, à l'est du grand lac Athabaska. Le grand-trappeur suivait ses bourreaux avec la résignation d'une victime que tout espoir a abandonnée. Il avait, pendant de longues années, été la terreur de plus d'une tribu indienne, car il s'était fait le vengeur des persécutés ; et les Couteaux-jaunes, surtout, savaient la valeur de son bras et la finesse de son esprit. Souvent Naskarina, la traîtresse qui s'était réfugiée chez les ennemis de sa tribu, s'approchait de lui pour lui reprocher durement son intervention dans les affaires des deux tribus.

—Si tu avais permis au Hibou blanc de s'enfuir avec ma rivale, disait-elle, tu serais libre et parmi les tiens aujourd'hui. Tu seras mis à mort sur le bord du lac Noir, et, tôt ou tard, Iréma tombera entre nos mains.

Le grand-trappeur demeurait muet comme s'il n'eut pas entendu, et, sa figure bronzée ne laissait rien paraître des émotions de son âme. Il priait dans son cœur, et offrait à Dieu le sacrifice de sa vie en expiation de ses nombreuses offenses. L'homme qui a des sentiments de foi ne se trouve jamais faible en face de la mort. Le Hibou-blanc aurait bien voulu savoir qui était et d'où venait ce compatriote si fort et si redoutable ; mais, quand il osait le questionner, le grand-trappeur l'écrasait d'un regard de mépris.

Les indiens avaient marché pendant deux jours, chassant pour manger, entassant les branches de sapin pour dormir, et quatre jours encore les séparaient du lac Noir. Ils s'étaient arrêtés sur une hauteur d'où le regard embrassait une étendue immense, et, des guerriers faisaient sentinelles, car les Couteaux-jaunes avaient beaucoup d'ennemis et craignaient toujours quelque surprise. Pen-

dant que la tribu, assise sur des feuilles autour d'un grand feu, rappelle, dans un langage imagé, les chasses et les guerres du passé, ou forme, des projets pour l'avenir, une sentinelle amène vers le chef un guerrier flanc-de-chien. Un cri sourd s'élève, les sauvages saisissent leurs carabines : Je suis le « Lièvre qui court » dit le Lithchanré, et Naskarina est la fille de ma sœur. Le « Lièvre qui court » est irrité de l'insulte que les Litchanrés ont faite à Naskarina, et il se venge.

Le Hibou-blanc sourit à ces paroles, car il comprit que la vengeance de cet homme pouvait lui rendre Iréma.

—D'où viens-tu, et où sont les guerriers de ta tribu ? demanda-t-il ?

—Les hommes de ma tribu ont laissé le fort William après l'enlèvement d'Iréma, ou plutôt après son retour. Ils ont suivi la route des lacs, jusqu'à la rivière Saskatchewan, qu'ils ont côtoyée longtemps, puis enfin se sont dirigés vers les sources de la rivière Claire, et, de là, ils se dirigent vers le fort Pierre à Calumet ?

—Sont-ils plus nombreux que nous ?

—Non; puis ils ont laissé à la tête du lac Winipeg deux de nos meilleurs guerriers, Ours grognard et Castor d'argent.

—Pourquoi ?

—Pour guider les canots de la robe noire jusqu'au grand lac des Esclaves.

—La robe noire ! grommela le renégat, puisse-t-elle périr dans les rapides nombreux ! Vient-elle seule ? ajouta-t-il.

—Des femmes de la prière l'accompagnent.

—Des Sœurs de Charité !... c'est moi qui !... mais, comment te trouves-tu ici, toi ?

—Le Lièvre qui court a l'oreille fine ; il a entendu de loin les chants des Couteaux-jaunes, et il est venu, laissant les siens qui marchaient vite et se sauvaient.

Le grand-trappeur était attaché au tronc d'un arbre. Les premières paroles du Litchanré lui causèrent de l'émoi, car il crut que le Hibou blanc allait être attaqué, et qui sait ? battu peut-être. Alors, ce serait la liberté ; mais il pencha la tête sur sa poitrine quand il apprit que ses amis se sauvaient.

—Doivent-ils s'arrêter au fort Pierre à Calumet ? demanda le chef.

—Pas longtemps. Ils traverseront là la rivière et s'avanceront, en se tenant à une petite distance des bords, vers le fort Providence.

—Sont-ils loin ?

—Non, mais ils vont marcher toute la nuit.

—En avant ! hurla le Hibou-blanc. Nous les atteindrons au point du jour. Ils n'arriverons pas tous au fort Providence !

Les chasseurs canadiens s'avançaient aussi vers le nord. Ils n'étaient plus joyeux depuis la perte de leur ami le grand-trappeur, et, cependant, aucun d'eux ne connaissait bien cet homme mystérieux qui courait les bois, faisant la chasse par caprice ou plaisir, plutôt que pour gagner de l'argent. Mais, si l'on aime quelque part le mystère ou l'étrange, c'est dans ces régions lointaines et solitaires, au milieu de ces forêts vieilles comme le monde, où les hommes passent de temps en temps, sans s'arrêter, comme les oiseaux de migration. Et, ceux qui réussissent à se faire craindre ou aimer par les peuplades fanfaronnes ou défi-

antes, sont les véritables rois de ces solitudes. Le grand-trappeur était l'un de ces rois ; mais il venait de tomber. Il paraissait bien faible maintenant et servait de jouet à ses ennemis. Il passait, enchaîné, sous les grands arbres qui avaient entendu ses chants de liberté, qui avaient vu ses courses nombreuses vers la mer de glace, ou les lacs du midi.

La nuit achevait son cours et le jour allait paraître quand le Hibou blanc ordonna, pour la cinquième fois, à ses guerriers de se coucher sur le sol pour écouter les bruits lointains, et tâcher de découvrir la piste des Flancs de chiens. Le premier, le Lièvre qui court se releva joyeux.

—Je les entends ! je les entends !

—Oui, dirent les autres, ils se sauvent !

—Marchons ! cria le chef.

Et tous partirent, pleins d'ardeur et de vengeance. Le grand-trappeur, les mains derrière le dos, mais les pieds libres, courait entouré de gardiens jaloux. Une heure s'était à peine écoulée, qu'une clameur formidable s'éleva, c'était le cri des Litchanrés à la vue de leurs ennemis. A cette clameur une autre plus

puissante encore répondit ; les Couteaux-jaunes, la carabine au bras, s'élancèrent les premiers. Les Litchanrés soutinrent l'attaque avec courage. Des deux côtés les femmes s'étaient mises à l'écart pour laisser le champ libre aux combattants. Dès le commencement de la lutte, Kisastari aperçut dans les rangs ennemis le traitre « Lièvre qui court." Il comprit l'acte infâme de son ancien ami : Depuis quand, lui cria-t-il, les Litchanrés sont-ils assez traîtres pour combatre la tribu de leurs pères ?

—Depuis que Kisastari est assez insensé pour mépriser les conseils de sa tribu et rechercher l'amour d'une fille qui n'est pas digne de lui ! répliqua le « Lièvre qui court."

Au même instant les deux indiens, jetant leurs fusils, tirent des pistolets de leur ceinture et s'élancent l'un sur l'autre. Les balles sifflent et s'enfoncent dans l'écorce résineuse des sapins, les deux guerriers s'approchent toujours et le feu roule bien nourri. Le jeune chef est blessé, car le sang coule le long de son bras et jusque sur sa main ; mais il ne faiblit point et semble ne pas s'en apercevoir.

—Voyez-donc le sang d'un chien peureux ! crie le Lièvre qui court, en se moquant du jeune chef.

Les autres guerriers se battaient toujours, et déjà plusieurs jonchaient le sol.

Au cri insultant du Lièvre qui court, Kisastari dégaîne son couteau et, d'un bond, se précipite sur son adversaire. Mais son pied s'embarrasse dans une branche et il tombe. Alors, le traître lève le bras pour le frapper.

—Arrête ! s'écrie une femme, je l'aime !.....

C'était Naskarina.

—Il ne t'aime pas, lui, hurle le Lièvre court, qu'il meurt !

Disant cela, le Lièvre qui court presse la détente de son pistolet, mais Kisastari s'était levé : il fait un bond et déjoua la balle.

—Meurs donc toi-même. traître ! dit-il. Et la lame luisante de son couteau, passant comme un éclair, vint se planter, vibrante, dans le tronc d'un arbre. Le Lièvre qui court, vif et habile, avait à son tour trompé la mort. Alors Kisastari empoigne son ennemi par les flancs et une lutte ardente commençe. Malheur à

celui qui tombera ! Les deux adversaires ressemblaient à deux dogues qui se tiennent par leurs crocs aigus. Le Lièvre qui court, s'efforce d'échapper à l'étreinte et de saisir le manche de son poignard, mais le jeune chef le serre comme un étau, et le pousse peu à peu vers le sapin ou tremble encore sa fine lame. Le traître se sent faiblir, ses jambes tremblent sous lui, la sueur l'inonde, il voit un nuage passer devant ses yeux.

—Au secours ! à moi ! crie-t-il.

Au même instant il touchait le tronc du sapin. Il se sentit tout à coup libre. Kisastari l'avait laissé pour reprendre son couteau fixé dans l'arbre.

—Partie égale ! dit Kisastari, défends-toi ! je t'ouvre le ventre ! Et, disant cela, il lève son terrible couteau. Mais tout à coup il pousse une clameur : Lâches ! dit-il ! vous êtes tous des lâches !...... Et il tombe la face contre terre. Il venait d'être frappé par derrière.

—Il ne mourra pas seul, s'écrie une voix de femme.

Et le traître Lièvre qui court s'affaisse à son tour en poussant une plainte amère.

—C'est moi ! hurle une jeune fille en brandissant une lame sanglante. C'est moi qui te venge, ô mon Kisastari......

A cette voix connue le jeune chef sourit.

—Iréma ! Iréma ! s'écrie le Hibou-blanc qui vient de frapper Kisastari, tu es ma prisonnière.

—Viens donc ! Et elle brandissait son arme.

—Désarmez-la, vous autres, commande le vieux chef.

Iréma veut fuir, mais plusieurs guerriers se précipitent sur elle et lui arrachent le couteau qui a puni le traître. Les Litchanrés, voyant leur jeune chef tomber, s'enfuirent. Les Couteaux-jaunes ne les poursuivirent point. Ils étaient satisfaits de leur besogne.

Le grand-trappeur avait tout vu, et ses yeux s'étaient remplis de larmes. Ses gardiens devaient le tuer dans le cas d'une défaite, car le vieux Hibou-blanc avait juré qu'il ne le retrouverait plus dans son chemin.

Les Litchanrés comptaient deux morts, et les Couteaux-jaunes, trois. Il y avait un bon nombre de blessés. Iréma prisonnière, c'était le comble des vœux du vieux chef. Il n'avait

jamais ambitionné un plus beau triomphe. Les corps des guerriers Couteaux-jaunes furent enselevis sous des amas de branches et de feuilles, mais ceux des ennemis furent laissés en pâture aux bêtes fauves. Les Couteaux-jaunes reprirent leur marche vers le lac Noir.

XI

LA MÈRE LABOURIQUE

Robert et Charlot—car c'étaient bien nos bandits d'autrefois—disparurent comme ils étaient venus, à l'insu de tout le monde. Cela n'empêcha pas que plusieurs affirmèrent les avoir vus passer ; mais le signalement des uns ne répondait point au signalement des autres, et ne servait qu'à dépister les recherches. Le bossu, qui avait pris le goût des richesses, et même était devenu passablement avare, en courtisant la fortune, avait perdu le sommeil depuis la visite malencontreuse des deux compères. Pourtant, il ne s'était vu dépouiller

que d'une somme assez mince, et les voleurs firent comprendre, par le désordre qu'ils laissèrent derrière eux, que leur avidité n'avait pas été aussi heureuse que grande. Le bossu ne gardait chez lui que peu d'argent : il prêtait, comme je l'ai dit, à courte échéance et à gros intérêts. Quelque fois aussi il prêtait à long terme, mais il n'y perdait rien, et c'était quand un motif étranger s'ajoutait à l'avarice, son motif habituel. Ainsi, à la demande de Picounoc, dont il aimait la fille Marguerite, il avait avancé à la veuve Letellier tout l'argent nécessaire pour payer l'instruction de son enfant.

Picounoc ne ressentit pas de chagrin du petit malheur arrivé à son ami ; d'abord parcequ'il se réjouissait ordinairement des adversités des autres, et, ensuite, parceque le bossu trouverait là un prétexte de plus pour faire vendre la terre de Noémie.

Robert et Charlot étaient descendus à Québec, car on se cache plus facilement à la ville qu'à la campagne : la foule est discrète comme la solitude. Ils longent le côté nord de la rue Champlain et se dirigent vers une maison à deux étages, sale et moussue, où mes lec-

teurs sont entrés, il y a plus de vingt ans, à la suite de Djos, du charlatan, des gens de cage et des voleurs. C'est encore la même maison, mais avec vingt ans de plus sur le pignon ; elle est plus sombre encore qu'autrefois et s'identifie, en quelque sorte, avec le rocher noir qui la domine et l'écrase de ses trois cent cinquante pieds de hauteur. Les habitués d'autrefois sont disparus, sauf deux ou trois, mais ceux d'aujourd'hui ne valent pas mieux. La mère Labourique n'est plus derrière le comptoir ; elle se tient assise dans son fauteuil, auprès de la fenêtre, et s'amuse à regarder les passants. La Louise, plus jaune, si c'est possible, que dans sa jeunesse, a succédé à sa mère. Elle a trouvé un mari, l'a perdu—temporairement—et elle fait un glorieux veuvage.

Robert et Charlot entrent en riant.

—Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda la Louise.

—Batiscan ! dit Charlot, on ne fait pas de rencontre comme celle-là tous les jours.

—Non, Seigneur ! dit Robert.

—Quelle rencontre ? demande la Louise.

—On te contera cela ; rien de plus singulier. C'est un des plus beaux tours du hasard.

—Oui, Seigneur ! affirme Robert.

—Qu'est-ce que c'est donc, la Louise ? fait la vieille d'une voix saccadée.

—Un peu plus tard, mère Labourique, on vous dira tout. Pour le moment on a autre chose à faire.

—Plus tard ! plus tard ! Je ne suis pas jeune, moi, pour attendre ainsi : j'ai quatre-vingts sonnés, oui !

—Eh bien ! la mère, on arrive de Lotbinière, Robert et moi, dit Charlot, manière de se graisser la patte chez les campagnards.

—Ah ! ah ! vous venez de Lotbinière ! cela me rappelle ce pauvre Saint-Pierre......Mon Dieu ! je l'ai bien regretté, le brave homme !... Il me semble que sa mort a porté malheur à notre maison. Depuis, les affaires n'on pas bien marché......non, non !......

—Vous souvenez-vous d'un grand jeune homme à la voix nasillarde qu'on appelait Picounoc ?

—Ma foi ! non, je ne me souviens p[illegible] lui......Est-ce qu'il venait ici ?

—Et oui, mère, reprit vivement la Louise :

je me le remets bien, moi ! Le gaillard, il buvait sec......

—Eh bien ! reprit Charlot, ce fripon-là est aujourd'hui l'un des habitants les plus à l'aise de Lotbinière.

—Vous ne le direz plus ! exclama la Louise.

—Et vous l'avez dégraissé ? repartit en riant la vieille aubergiste.

—Vous ne l'avez pas tué, j'espère, demanda la Louise un peu anxieuse.

—Tué ? allons donc, on est plus humain que ça. Du reste, il ne s'agit pas de Picounoc, mais d'un farceur que vous avez bien connu.

—J'en ai tant connu de farceurs, observa la vieille.

—Vous vous souvenez de Paméla ?

—Paméla Racette ? demanda la Louise.

—Justement la sœur de notre ex-associé que le diable a emporté, je crois, vingt ans trop tôt.

—Eh bien ?

—Eh bien ! elle est au service d'un riche [illegible] de Lotbinière.

—Pas possible ?

—Pas possible si vous voulez, mais elle y

est, quand même, balayant la *place*, faisant la soupe, et brassant la paillasse comme...... une femme de qualité, tous les jours que le bon Dieu amène.

—Cette pauvre Paméla ! que j'aimerais à la voir ! dit la Louise en poussant un gros soupir. Lui avez-vous parlé de moi ?

—Ma foi ! nous n'y avons pas songé.

—Nous avions beaucoup à faire et peu de temps à notre disposition, ajouta Robert.

La vieille éclata de rire tout à coup, et, se penchant dans la fenêtre, parut s'intéresser vivement à une scène de la rue.

—Qu'y a-t-il donc de si drôle, mère ?

—C'est un bossu...... ah ! que c'est drôle !... Un Monsieur encore !...... habillé *sur le fin !* Il s'est penché pour ramasser une pierre et faire peur aux gamins, je suppose, mais je *t'en fiche !* un des gamins s'est mis à cheval sur la bosse, au grand amusement de la foule.

En entendant parler d'un bossu, les deux escrocs s'approchèrent de la fenêtre : C'est lui ! s'écrièrent-ils à la fois.

Ils se regardèrent un moment pour s'interroger.

—Ne nous montrons pas, dit Robert, il est plus fort que nous, et il a pour lui le droit.

—Bah ! s'il nous menace, nous le dénoncerons.

—C'est vrai, mais cachons-nous, c'est plus prudent.

—Et, si Paméla nous avait trompés ?

—Si quelqu'un s'informe de nous, dit Charlot aux deux femmes, dites que vous ne nous connaissez point.

—Vous vous sauvez ? demanda la vieille.

—Le bossu nous dérange un peu, la mère, n'importe, nous vous conterons notre voyage un autre jour. Et ils sortirent.

Le bossu entra. Il avait l'air d'un homme bien élevé ; mais la colère animait encore son visage, et sa parole était brève et saccadée.

—Est-ce qu'il n'y a pas de police ici, que les gens sont attaqués en plein midi par la valetaille des rues ?

—La police, Monsieur, répondit la vieille, elle se cache ou se sauve quand on l'appelle, comme le chien de M. Nivelle...... ah ! ce n'était pas comme cela de notre temps !

—Vous ne vieillissez pas, mère Labourique, vous êtes fraîche comme à cinquante ans.

—Ah ! pardon, Monsieur, je ne vaux pas grand'chose maintenant, je m'aperçois bien que je m'envais.....mes jambes sont paralysées et je passe ma vie dans ce fauteuil, c'est bien ennuyeux, allez ! et j'ai hâte d'aller dans un monde meilleur.........

—Vous l'avez bien mérité la mère.

—J'ai fait mon possîble.........

Le bossu avait envie de rire. Il demanda à la femme qui était au comptoir, si elle était bien Louise, et but un verre de gin pour se donner du ton. Louise répondit qu'elle était bien elle-même, mais que les chagrins de toutes sortes la rendaient méconnaissable.

—Je ne me rappelle pas de vous, Monsieur, ajouta-t-elle, est-ce que vous êtes venu ici, déjà ?

—Quelquefois, mais vous pouvez bien m'avoir oublié, il y a bien longtemps. J'étais tout jeune alors. C'est au bon temps de Robert, de Charlot, du docteur au sirop de la vie éternelle.

—Et du vieux chef? ajouta Louise, je me

souviens de ce temps-là et de ces gens aussi. C'est étonnant que je vous aie oublié.

—Cela ne m'étonne pas du tout moi. Plusieurs de ces pauvres diables ont mal fini. Racette et le docteur au sirop ont goûté du pénitencier.

—Pas longtemps. Ils se sont évadés en tuant leur gardien.

—Vraiment ! Et les a-t-on pincés ?

—Nous n'avons plus entendu parler d'eux. C'étaient deux fins matois, allez !

—Et Charlot ? et Robert ?

La Louise hésitait. La vieille répondit : Ah ! Seigneur ! il y a longtemps qu'ils ont déguerpi et gagné les lignes.

—Toujours prudente, la mère, dit le bossu ! Ils seront contents de vous, quand je leur dirai cela. Ils sont ici, du moins ils devaient y être, puisqu'ils m'y ont donné rendez-vous.

—Ils vous ont donné rendez-vous ici ?

—Ici même, chez la mère Labourique.

—Et pourquoi ?

—Ah ! secret d'état......Ils arrivent de Lotbinière, vous le savez peut-être, peut-être

l'ignorez-vous. Nous nous sommes rencontrés là ; leur bonne fortune l'a voulu ainsi. Je les ai reconnus les vieux de la vieille, et, je leur ai mis en main la plus jolie affaire du monde. Ils m'ont juré leurs grands dieux qu'ils seraient reconnaissants, et......

—Je comprends, dit la vieille......Je comprends ! s'ils vous ont promis quelque chose, vous l'aurez, soyez-en-sûr......

—Mais pourquoi ne sont-ils pas ici ?

—Je n'en sais rien, monsieur.

—Ils ne sont pas encore passé les lignes ? demanda-t-il d'un air moqueur.

—La mère a perdu la carte, reprit la Louise, qui voulait racheter le faux pas de la vieille, n'allez pas vous fier à ce qu'elle dit. Robert et Charlot ne sont pas venus ici depuis dix ans.

—La mère Labourique d'aujourd'hui jase aussi bien que la mère Labourique d'il y a vingt ans. Elle s'est défiée de moi d'abord, et elle a agi avec prudence, ensuite, elle s'est montrée franche et a eu raison, car je sais que Robert et Charlot sont ici à Québec et qu'ils ont l'habitude de venir dans cette maison.

Vous vous trompez, Monsieur, et vous ne les verrez jamais dans notre maison.

—Est-ce un défi ?

—C'est un défi facile à jeter, puisqu'ils nous sont tous deux devenus presque étrangers.

—Vous voulez les cacher ?

—Pourquoi ?

—Parce qu'ils sont des voleurs !

—Et nous faisons métier de cacher les voleurs, je suppose ?

—Depuis trente ans.

—Vous êtes un lâche et un menteur!...... Accuser ainsi deux femmes honnêtes comme ma mère et moi ! oh ! c'est infâme !

—Tout doux, la Louise......ta vertu n'est pas si farouche que ça !......

—Votre impertinence serait moins grande si vous vous adressiez à un homme...... misérable bossu que vous êtes !......

—J'en jure Dieu, s'écria le bossu piqué au vif, je démolirai votre sale boutique et je trouverai bien les rats qui s'y cachent !

Il sortit. Pour se consoler, en revenant, il pensait à Marguerite ; mais Marguerite pen-

sait au jeune Victor, et elle pleurait en pensant à lui. Voici pourquoi : Picounoc était revenu de l'ouvrage soucieux et morose. Il ne soupa que légèrement. Marguerite lui demanda la cause de cette tristesse et de ce manque d'appétit :

—Pauvre enfant, dit-il, c'est, vois-tu, que je voudrais te rendre heureuse, et tu ne le veux pas.........

—Comment ! petit père, il me semble que....

—Tu ne veux pas épouser M. Chèvrefils.

—Il est vieux, bossu, avare, jaloux ! .....et vous croyez qu'il me rendrait heureuse ?......

—Il t'aime et il est riche, cela suffit......

—Je ne l'aime pas, moi.

—Caprice d'enfant......

—Pourquoi insistez-vous tant aujourd'hui ? vous me disiez, dernièrement, que Victor m'aimait et que vous en étiez aise.

—J'ai compris que tu ne pouvais pas devenir la femme d'un avocat, et puis je ne veux pas me séparer de toi.

—Mais si j'épousais M. Chèvrefils ?

rais souvent, souvent........

—Vous viendrez me voir à Québec, et l'été, je passerai la vacance ici.

—Tu sais, Marguerite, qu'une fille qui se marie malgré son père est rarement heureuse.

—Je ne me marierai pas malgré vous.

—Tu épouseras donc M. Chèvrefils.

—Jamais! je resterai fille plutôt. Vous voulez m'avoir auprès de vous, vous m'aurez ainsi tant que vous voudrez.

—Marguerite, tu ne sais pas comme......

—Mon père, je ne vous comprends pas!......

—Ne me demande pas la raison de mon insistance, je t'en prie, mais, obéis, et Dieu te bénira. .....

—Je hais cet homme.. ......

—Il est puissant et peut nous faire du mal.

—Mon père, nous avons le cœur droit. Dieu est avec nous, qu'avons-nous à craindre ?

—Marguerite!......

—Mon père!

—Je t'en supplie!......

—Ma conscience s'y oppose.

—C'est un prétexte; il n'y a pas de mal en

cela...c'est un prétexte pour rester insensible aux prières d'un père qui te chérit......

—Vous savez que je vous aime, mon père, eh bien ! je resterai avec vous.

—Non !......il faut que tu te maries !

—Avec le bossu?

—Avec M. Chèvrefils!

Marguerite se voila la face de ses deux mains. Picounoc tomba à genoux devant elle.

—Marguerite, dit-il, aie pitié de moi!

Marguerite jeta ses bras autour du cou de son père et l'embrassa avec effusion, puis, fondant en larmes, elle alla s'enfermer dans sa chambre.

—Le bossu me l'avait dit, que je verrais mon père à mes genoux......Mon Dieu ! quel est ce mystère ! il me glace d'épouvante.

Picounoc s'était laissé intimider par les menaces du bossu, et redoutait son indiscrétion. Père dénaturé, il aimait mieux sacrifier sa fille que renoncer à la possession de Noémie.

XII

LE JEU DES COUTEAUX

—*My ! my ! what is it ?* s'écria John.

—*Quid est tibi, quod fugisti ?*..... ajouta l'ex-élève.

—Des cadavres ! exclama Baptiste.

—Un massacre ! répéta Félix.

John se pencha sur un des guerriers morts.

—Les Litchanrés se faire battre, dit-il.

—Je n'appelle pas ça se faire battre moi, dit l'ex-élève, ils se sont faits tuer raide.

—Les Couteaux-jaunes sont venus les surprendre ici, observa Baptiste, cela m'explique pourquoi ils ont dévié de leur route.

—C'est vrai, ajouta Félix, mais comment ont-ils pu deviner que leurs ennemis se trouvaient ici ?

—Naskarina savait peut-être le chemin que prendrait sa tribu.

Tout en causant ils examinaient les cadavres.

—Le jeune chef ! dit l'ex élève

—Le Lièvre qui court! reprit Félix.

—C'étaient deux amis, ils ont du tomber ensemble, ajouta Baptiste.

—*For sure!* dit John.

—Donnons leur une sépulture commune, que les mêmes branches de sapins les recouvrent éternellement.

—Voici un amas de rameaux et de feuilles qui n'attendent que le moment d'être utiles, étendons-les comme un suaire sur nos amis défunts; mais,auparavant, réunissons les morts.

Et les quatre chasseurs couchèrent, côte à côte, les indiens qui avaient succombé dans le combat. Lorsqu'ils rangèrent le corps de Kisastari, la plaie que le couteau du Hibou-blanc lui avait faite dans le dos s'ouvrit, le sang coula et le mort poussa une plainte sourde. Un frisson courut dans les veines des quatre blancs, et pourtant ils n'étaient pas peureux. Ils se remirent aussitôt.

—Il n'est pas mort, dit l'ex-élève, vite! de l'eau et de la gomme de sapin.

Un moment après l'eau pure rafraîchissait les lèvres altérées du blessé et le baume du

Canada commençait à cicatriser ses plaies. Les autres étaient bien morts. Ils furent ensevelis sous les rameaux. Les chasseurs, en enlevant l'amas de feuilles et de branches qu'ils venaient d'apercevoir, mirent à nu les cadavres des Couteaux-jaunes......

—Oh ! oh ! dirent-ils, il y a eu bataille en règle, et des morts de chaque côté. Nos amis se sont bien défendus, tant mieux ! les branches leur seront plus légères.

—Que les corps des Couteaux-jaunes aient le sort réservé aux cadavres des Litchanrés ! dit l'ex-élève, en enlevant la dernière branche.

—*Oh yes*, ajouta John.

—Qu'ils soient la pâture des loups et des corbeaux !

—*Oh ! yes !*

—Et disons un *pater* et un *ave* pour les âmes de nos amis, dit Baptiste, en se mettant à genoux auprès des Litchanrés.

—*Oh ! yes !* mais c'est moi pas dire, parceque c'est moi pas croire nécessaire, mais vous autres faire bien de prier.

—C'est ton affaire, John.

Et les trois chasseurs catholiques, à genoux près des cadavres des indiens, récitèrent avec dévotion un *pater* et un *ave*.

Kisastari avait repris connaissance. Ses amis résolurent de rester auprès de lui jusqu'à ce qu'il fut en état de marcher, et, quand ils le virent capable de tuer du gibier pour se nourrir, ils lui donnèrent une bonne provision de poudre et s'éloignèrent.

Les Couteaux-jaunes s'avançaient lentement et joyeusement vers le lac Noir. Le Hibou blanc poursuivait de ses assiduités la belle Iréma qui demeurait insensible et inconsalable.

—Jamais Iréma ne pourra aimer, disait-elle, celui qui a tué son fiancé.

—Si tu ne m'aimes pas de bon gré, tu m'aimeras de force.

—Iréma n'a pas peur des tourments, ni de la mort. Elle sera heureuse de souffrir et de mourir pour Kisastari son époux.

—Ne prononce jamais ce nom devant moi !

—Kisastari ! c'est le nom qne j'aime.

—Le Hibou blanc se vengera......

—Le Hibou blanc n'est pas un véritable indien, et il a peur des tortures......

Comme le grand-trappeur, Iréma avait les mains enchainées—car on la savait capable de s'enfuir seule à travers la forêt. Souvent elle regardait le visage pâle qui l'avait sauvée, et elle eut donné sa vie pour lui rendre la liberté. Quand les deux prisonniers se rencontraient, ils échangeaient de tristes et éloquents regards.

La troupe atteignit le lac Noir, et elle fit retentir de ses cris de joie les ondes solitaires et les bois mystérieux. Les danses et les chants durèrent tout un jour. Les jeunes guerriers, vers le soir, s'approchèrent du vieux chef en lui dirent:

—Tu nous as promis que les réjouissances se termineraient par la mort de notre vieil ennemi, le grand-trappeur, eh bien! nos jambes sont fatiguées de danser, nos voix sont lasses de chanter, et nous voulons nous reposer bientôt.

—Vos bras sont-ils aussi fatigués? demanda le Hibou blanc.

—Non:

—Vos couteaux sont-ils bien aiguisés ?

—Oui !

—Et bien ! attachez à un tronc d'arbre le grand chef, et lancez-lui vos couteaux dans le cœur, à vingt pas de distance...... On verra lequel de vous est le plus habile.

Une clameur joyeuse suivit les paroles du chef, et le grand-trappeur fut attaché au tronc d'un sapin. Il ne tremblait pas. Les jeunes gens se placèrent en rang à vingt pas. Les femmes regardaient avec curiosité. L'une d'elles pleurait : c'était Iréma. Le sort avait désigné l'ordre dans lequel on devait tirer. Le premier qui s'arma du couteau fut le Loup cervier. Il regarda sa lame tranchante et dit en souriant :

—Vous autres, vous ne frapperez qu'un cadavre.

Alors il visa, d'un œil perçant au cœur du grand-trappeur, leva le bras lentement et, toujours l'œil fixé sur le prisonnier, il lança l'arme sifflante.

—Nul ! c'est nul ! à recommencer, s'écria-t-il furieux, on m'a touché le bras.

Le couteau n'avait déchiré que le gilet du prisonnier.

—Arrête! s'était écrié Naskarina, j'ai une parole à confier au chef. Et, disant cela, elle avait saisi le bras de l'indien.

—Pourquoi troubles-tu la fête, Naskarina? dit le Hibou blanc avec une légère aigreur.

—Iréma pleure, vois-tu? elle est affligée de la mort du grand-trappeur, eh bien! chef, c'est à toi de profiter des dispositions où elle se trouve. N'aimes-tu pas mieux avoir l'amour de cette femme que la mort de cet homme....

—Je ne te comprends pas bien, Naskarina.

—Ecoute—elle parlait bas—dis à Iréma que tu donneras la liberté au grand-trappeur si elle veux t'aimer.

—Naskarina, tu as de l'esprit.

—Et puis, si tu veux tuer cet homme, fais le suivre ou surprendre.

—Naskarina, merci!

Il commanda aux guerriers de suspendre leur terrible jeu de couteaux. et il se dirigea vers Iréma. Le grand-trappeur ne savait que penser, mais il était loin d'espérer la délivrance. Iréma, remplie de reconnaissance envers le grand-trappeur, consentit à se sacrifier pour le sauver.

—Je serai votre femme, dit-elle, mais pas avant que la robe noire nous unisse......

—La robe noire est bien loin......

—Nous irons ensemble, et nous marcherons tout un mois s'il le faut.

—C'est bien long, Iréma.

—Je puis bien sacrifier ma vie pour sauver un homme qui m'a fait du bien, mais il ne m'est pas permis de sacrifier mon âme; et, si tu ne veux pas attendre, chef, ordonne à tes guerriers de continuer leur jeu meurtrier......tu ne m'auras jamais pour femme......

—Et si je le sauve!

—Si tu le sauves, Iréma sera ta femme, elle le jure, et elle est capable de tenir sa parole.

—Je crois à ta parole et tu es libre.

En disant ces mots il fit tomber les liens qui enchaînaient les mains de la belle indienne. Ses guerriers, surpris, se regardaient entre eux et commençaient à murmurer.

—Le Hibou blanc nous trahit, risqua l'un d'eux......

—C'est un étranger; les Couteaux-jaunes ont eu tort de se fier à lui, dit un autre.

—C'est une honte pour nous !

Le vieux chef s'avança au milieu d'eux : Depuis que je suis avec vous, dit-il, vous n'avez pas été bafoués par vos ennemis, et vous les avez souvent vaincus. Quand j'étais jongleur, je vous prédisais votre bonne fortune et vos triomphes, depuis que je suis devenu le premier de la tribu que j'avais adoptée, ai-je jamais trahi mes compagnon ou failli à ma tâche ? Vous devez donc avoir confiance en moi, et croire que tout ce que j'ordonne est pour la gloire et le bien de la tribu. Je veux une femme ; et celle que je veux, c'est Iréma, la fiancée de Kisastari que vous avez tué. Elle ne sera ma femme qu'à une condition. C'est que je rende la liberté au grand-trappeur...... Le voulez-vous ?

Un frémissement s'empara des indiens attentifs : Rendre la liberté au grand-trappeur ! s'écrièrent-ils stupéfaits.

—Si vous ne le voulez pas, je me soumettrai, car le vieux chef aime mieux sa tribu qu'il ne s'aime lui-même......

—Le Hibou blanc est avec nous depuis autant de lunes qu'il y a de branches à cet arbre,

et il nous a toujours été dévoué, qu'il fasse donc selon ses désirs ! s'écria l'un des indiens.

—Eh bien ! mes enfants, reprit le chef, d'une façon câline, et parlant bas pour n'être pas entendu des autres, consolez-vous, tout ne sera pas perdu, le grand chef ne nous échappera pas. Il sera mis en liberté, mais vous allez l'attendre sous les bois. Que dix d'entre vous s'élancent dans la forêt, du côté du soleil, je vais le renvoyer par là.

Aussitôt dix des plus agiles disparurent sans bruit.

Le grand-trappeur avait bien vu qu'il se tramait quelque nouveau complot ; mais il n'avait rien rien entendu; et toujours il supposait que l'on s'évertuait à trouver un genre de mort digne du mal qu'il avait causé. Quelques heures s'écoulèrent avant que le Hibou blanc s'approchât de lui ; heures d'angoisses et d'agonie que celui qui va mourir peut seul comprendre.

—Frère, dit le Hibou blanc.

—Moi, ton frère ! vil renégat, jamais !

Le vieux chef eut un mouvement de colère, mais la pensée d'Iréma lui rendit le calme.

—Compatriote, dit-il en français, tu me crois plus méchant que je suis, je t'offre la liberté.

—La liberté ! dis-tu, mais à quel prix ?

—Pars ! tu es libre. Et il coupa, d'un coup de couteau, les liens qui l'attachaient à l'arbre. Le grand-trappeur eut envie de se jeter sur lui et de l'étrangler. Plusieurs indiens arrivèrent armés de fusils.

—Pars, dit le vieux chef, va-t-en de ce côté—il montrait le bois—éloigne-toi vite, car nous ne voulons plus te revoir. Si tu suis les bords du lac, tu seras tué, car mes guerriers sont là qui t'attendent.

—Et de ce côté, demanda le grand-trappeur, il n'y a personne qui me guette pour me tuer ? dit-il avec ironie.

—Personne ! répondit le traître Hibou blanc.

—Mourir pour mourir, pensa le prisonnier, il vaut mieux être tué par une balle que servir de jouet et de cible aux couteaux de ces chiens.

—Donne-moi un fusil, de la poudre et du plomb ! demanda-t-il.

On lui donna ce qu'il voulait.

—Au revoir, dit-il, et il s'élança, libre comme l'oiseau, dans la forêt qu'il aimait tant.

Le Hibou-blanc sourit en le voyant partir, et s'approcha d'Iréma.

—J'ai tenu parole, tu vois comme je t'aime.

—Iréma ne t'aime point, mais elle tiendra sa parole aussi bien que toi.

Le grand-trappeur s'arrêta bientôt et se mit à genoux. Pendant longtemps il pria. De quelque côté qu'il put aller il s'attendait à être assassiné, car il connaissait la perfidie des Couteaux jaunes et de leur chef blanc, le renégat. Il marcha avec toutes les précautions possibles, et souvent il mit son oreille contre le sol pour percevoir les sons et découvrir le passage de quelque voyageur. Il se serait bien caché, mais il fallait ne pas mourir de faim, et, alors faire la chasse et probablement se trahir.

Les dix indiens s'étaient arrêtés à une courte distance, et formaient un cordon comme les tirailleurs qui se dispersent sur le champ de bataille. Ils guettaient, attentifs, épiant tous les bruits de la forêt. Tout à coup l'un d'eux entendit le bruit des rameaux qui craquaient sous des pieds pesants. Il tressaillit et s'assura que son fusil était bien chargé. Mais le bruit s'éteignit peu à peu, puis il se fit

entendre dans une autre direction :—C'est le diable que cet homme, pensait-il, il court avec la rapidité d'un cerf...... mais il ne nous trompera pas. Plusieurs des indiens entendaient le bruit et tenaient en eux-mêmes le même langage. Le premier qui avait été mis en éveil, oubliait petit à petit, en songeant à sa belle sans doute, la glorieuse mission qu'il avait à remplir, quand il fut tiré de sa rêverie par un murmure, et un violent froissement de feuilles sèches: Il est passé! le misérable, cria-t-il. Et, se levant, il fit par accident tomber la gâchette de son fusil. Le coup partit et la forêt résonna au loin. Alors un homme robuste et grand se cacha derrière une souche noire et, là, il attendit quelques instants pour voir d'où venait le danger. C'était le grand-trappeur. L'indien maladroit rechargea sa carabine et se tint debout. Le fugitif ne pouvait pas le voir. Les autres indiens crurent le grand-trappeur mort, et ils accoururent. Se voyant cerné—car des pas précipités résonnaient de toutes parts autour de lui—le grand-trappeur se leva pour fuir. L'indien qui venait de recharger sa carabine l'aperçut. Il eut un éclat de joie dans les yeux,

épaula son arme et..... tomba mort. Le grand chef fuyait, il ne le vit point tomber. Trois autres arrivèrent essoufflés, haletants, mais la figure souriante......

—Est il mort ? se demandèrent-ils ?

—*Oh ! yes !* et toi, mourir aussi, dit une voix étrange.

Et, au même instant, l'indien tomba frappé par une balle......

—*Accipe ballam meam !* cria une autre voix. Et un troisième indien tomba.

—A moi l'autre ! à moi l'autre ! dit Baptiste; mais le quatrième se sauvait ; une balle lui écorcha le bras en passant. Les autres indiens qui accouraient aussi s'arrêtèrent au bruit de la fusillade. La peur les saisit, vaillants loin du danger, toujours prêts à assassiner leur ennemi confiant, ils ne s'exposaient guère sans nécessité et isolément. Ils revinrent au lac Noir

Le blessé les suivit de près. Le vieux chef était dans une inquiétude extraordinaire. L'écho avait apporté le bruit des détonations des armes à feu, et il était facile de conclure qu'un engagement avait eu lieu entre les

indiens et quelques ennemis. Peut-être aussi que le grand chef, blessé d'abord, s'était défendu longtemps avant de tomber ; peut-être étaient-ce ces quelques chasseurs canadiens laissés à l'embouchure de la rivière Claire, il y avait quelques jours. Cette réflexion était la plus juste. Et le blessé dissipa tout doute à ce sujet, car il avait entendu l'anglais de John, et le latin de l'ex-élève, et de plus, la balle de Baptiste l'avait richement effleuré. Le Hibou blanc venait de passer de la joie à la colère et de la confiance à la peur.

—Et le grand-trappeur est-il encore vivant ? demanda-t-il au blessé.

—Le grand-trappeur doit être mort. Il n'était pas avec les autres chasseurs. Il s'est sauvé dans la direction de la rivière Athabaska et plusieurs balles l'ont suivi......

—L'ont elles atteint ?

—Oh! Oui......je le [illegible], je l'ai vu tomber... c'est alors qu'avertis par mon coup de feu, les blancs sont accourus et m'ont attaqué. C'eut été folie de lutter contre plusieurs, je suis revenu.

La vérité était légèrement altérée, mais ce

récit, fort vraisemblable, valut à l'indien perfide de chaudes marques de sympathie.

—Levons le camp, ordonna le chef, et marchons vers le grand lac des Esclaves.

XIII

POINT DE PORTE DE DERRIERE.

Quelques jours après le voyage de Robert et de Charlot à Lotbinière, et leur visite par trop intéressée au marchand bossu, un Monsieur Gagnon, barbe grise, figure insignifiante, vint s'installer avec sa femme, une vieille laide, mais alerte et pimpante, et une servante bonne enfant, dans une maison du voisinage, qu'il acheta et paya comptant-- Chose assez rare pour être signalée, d'autant plus qu'à la maison attenait une fort belle terre. Le bossu, flairant une bonne pratique, alla présenter ses hommages à la dame nouvelle, et, bientôt la plus étroite amitié lia les deux maisons. Si Madame Gagnon ne se fut pas révélée, en même temps, si dévote, on eut pu craindre le

jeu des mauvaises langues, car les visites du bossu devinrent bien fréquentes, et Madame allait acheter souvent. Elle achetait sans doute peu à la fois. Le mari passait pour un bon-homme, un de ces hommes commodes qui ferment les yeux pour ne pas voir. Mais qu'a-vait-il besoin de regarder ? Madame se faisait conduire si souvent à l'église, et puis, elle était dans la soixantaine !

Victor Letellier avait été douloureusement surpris de voir l'indigence dans la maison de sa mère. A sa dernière vacance encore, il avait trouvé la demeure modeste enveloppée dans une atmosphère de paix et de félicité. Tout lui avait souri comme autrefois : les arbres feuillus et les fleurs du jardin, le seuil antique et le foyer solitaire. Le pain n'avait pas manqué sur la table, ni la gaîté dans le cœur de sa mère. C'est peut-être que l'écolier, que l'étudiant, fatigué des murs du collège qu'il ne peut franchir impunément, altéré de soleil, d'air et de liberté, se plaît, dans son exaltation, à revêtir, comme d'un nimbe lumineux, tous les objets qu'il a regrettés longtemps, et longtemps évoqués dans ses rêves. Depuis plu-

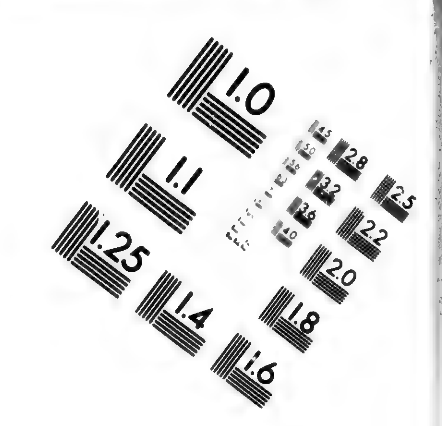
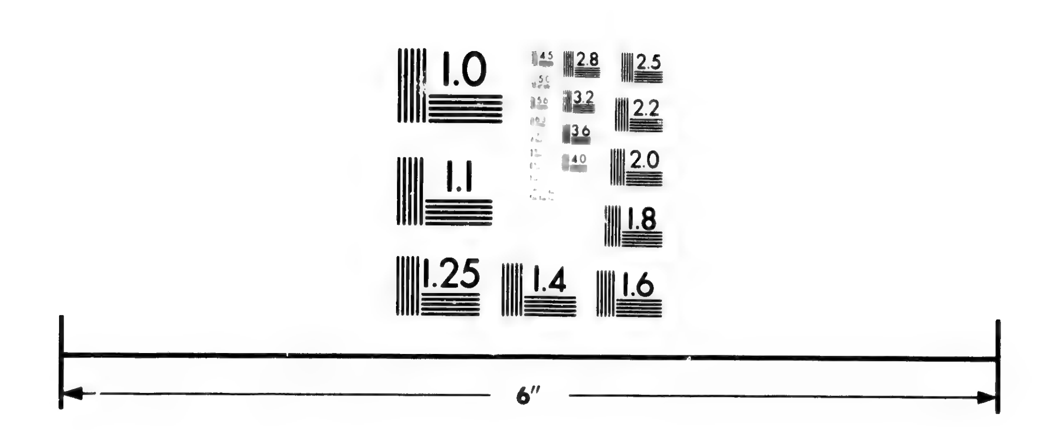
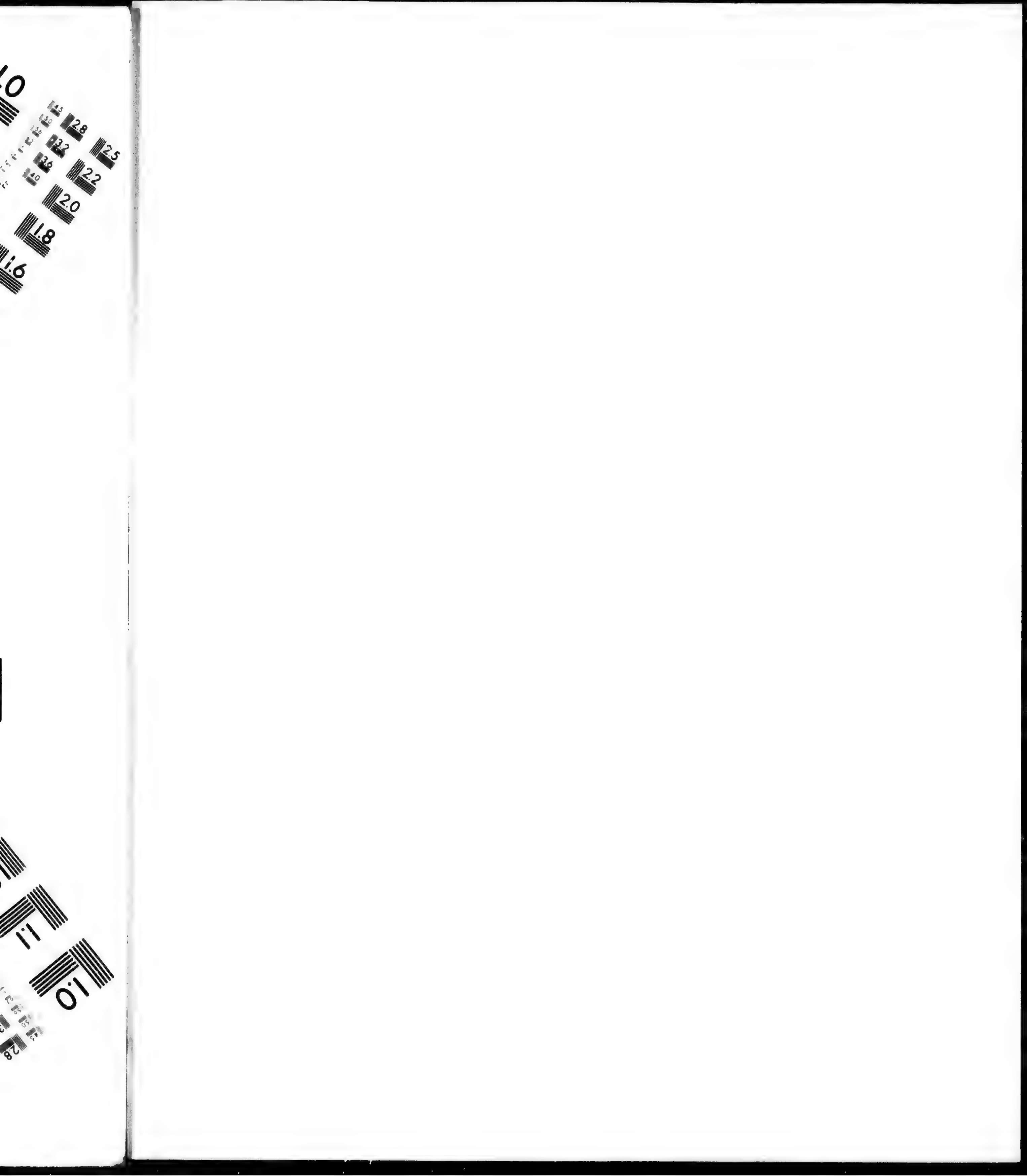


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



sieurs années, en effet, la maison de la veuve Letellier s'en allait en ruine. Un contrevent était tombé, et le gond de fer rouillé qui le soutenait depuis vingt ans n'avait pas été remplacé par un gond neuf; le pignon dépeinturé laissait voir, comme une tache honteuse, sa petite fenêtre brisée, ou les chapeaux de paille remplaçaient les vitres ; le perron devenu poussière sous la pluie et les pieds, se voyait remplacé par une bûche de merisier mal écarrie. Les bardeaux de la couverture se garnissaient d'une mousse verdâtre. Le lambris du carré, blanchi à la chaux autrefois, avait pris une teinte grise et sombre sous l'action de la pluie. La grange ne se portait pas mieux, et, sans de forts étais qui la soutenaient encore, le vent de nord-est qui souffle fort en cet endroit, l'eut couchée sur son vieux châssis en pourriture. La misère s'échappait par tous les ais, par toutes les pièces, et cependant le jeune avocat ne venait que de l'apercevoir. Il en ressentit une profonde commotion. Tout son passé de joie et de lumière se perdit dans une ombre épaisse! il regretta d'avoir été heureux pendant que sa mère souffrait.

Un instant l'amour—ce baume divin auquel nul ne résiste—l'amour calma son chagrin et lui rendit le bonheur. Mais ici encore le calme présageait la tempête, le soleil annonçait l'orage. Marguerite, qu'il avait vue si rieuse et si aimante, était devenue tout à coup chagrine et presque sauvage. Elle semblait se trouver mal à l'aise devant lui, et paraissait le fuir. Un changement aussi prompt était inexplicable et portait le trouble dans son âme. Il était venu débordant d'ivresse et d'espérance, il allait repartir désespéré. Il était venu se reposer dans la solitude des champs, se distraire dans les plaisirs du village, avant d'entrer dans l'arêne où chacun combat contre tous pour conquérir sa part des biens de la vie, et il allait, comme un coursier que l'on presse d'atteindre le but, continuer sans repos, sa marche difficile. Il lui tardait de rendre à sa bonne mère un peu de tout ce bien qu'elle lui avait fait ; et, si la fortune tardait trop à venir, il trouverait, dans la maison de Picounoc, un refuge à cette femme aimée. Et même, n'était-ce pas là la voie la plus courte pour arriver à la félicité ? Le mariage de Picounoc et de

Noémie ne serait-il pas le gage de l'union de Victor et Marguerite ?

—Oh! les jours sombres achèvent, et j'ai tort de me désespérer, se dit enfin le jeune avocat; encore quelques mois et, sans doute, l'allégresse rayonnera dans tous nos cœurs.

Avant de s'en retourner à Québec, Victor alla faire ses adieux à Marguerite. Il dissimula d'abord, sous un air d'indifférence et un ton badin, le chagrin dont il était rempli. Marguerite éprouva un long serrement de cœur en le voyant parler aussi gaîment de son départ.

—Ta pauvre mère va s'ennuyer, dit-elle......

—Je lui écrirai souvent......

—Viendras-tu cet hiver ?

—Peut-être aux jours gras, si je gagne quelques dollars pour payer ma voiture.

—Papa va toujours à la ville pendant l'hiver, il se fera certainement un plaisir de t'emmener.

—Si tu m'aimes encore, dans ce temps-là, tu le chargeras de me voir...... mais......

—Mais !......, que veux dire ce mais ?......

—L'autre jour, t'en souviens-tu ? tu m'aimais beaucoup.

—Si je m'en souviens !

—Laisse-moi finir... Aujourd'hui, tu m'aimes un peu.

—Un peu ! fit Marguerite avec reproche.

—Laisse-moi finir.

—Non, tu finis trop mal......

—Cet hiver, tu ne m'aimeras plus !......

Marguerite ne répondit pas, mais elle leva sur Victor un regard si doux, si plein de prière et d'amour, qu'il se sentit troublé jusqu'au fond du cœur.

—Marguerite, dit-il, pourquoi me regardes-tu ainsi ?

—Victor, pourquoi parles-tu comme cela ?

Et les deux jeunes gens se regardaient fixement, avec douceur, avec volupté. Peu à peu leurs yeux se remplirent de larmes, leurs mains se joignirent, un cri parti du cœur :

—Marguerite !

—Victor !

Picounoc parut. Le traître ! se montrer dans un pareil moment ! qu'il soit honni de tous les amoureux !

—Marguerite, Monsieur Chèvrefils, dit-il, en présentant le bossu. Le bossu suivait:

Picounoc ne savait pas Victor était là, dans un charmant tête-à-tête avec Marguerite. Il parut surpris, et le bossu fit une grimace éloquente. Marguerite s'avança vers lui :

—Je vous présente Monsieur Letellier.

—C'est-à-dire notre voisin, reprit Picounoc, moitié sérieux, moitié badin, le fils de la veuve Noémie que vous connaissez bien.

—Oh ! c'est ce jeune homme que nous avons protégé ? Je suis heureux de faire votre connaissance, Monsieur, dit-il au jeune avocat, en lui tendant la main.

—J'aurais voulu vous connaître plus tôt, Monsieur Chèvrefils, répondit Victor, j'aurais dû vous connaître plus tôt,......puisque de concert avec M. St. Pierre vous avez fait du bien à ma mère......et vous m'en avez fait à moi-même !......

—Bah ! ne parlez pas de cela, je vous prie, c'est si peu de chose !

—Vous avez fait beaucoup, Monsieur, mais cependant, si votre générosité n'est pas satis-

faite, il se présente une heureuse occasion de l'exercer encore.

Le bossu se sentit pris. Il babultia pourtant :

—Que faudrait-il donc faire encore ?

—Il faudrait ne pas faire vendre maintenant la terre de ma mère.

—C'est la nécessité, Monsieur. Le commerce a des exigences......ah ! vous êtes neuf, vous ne connaissez pas encore les mauvais côtés de l'existence.

—C'est vrai, mon Victor, ajouta Picounoc ; et ce serait mal juger M. Chevrefils, que de le croire dur ou insensible, parce qu'il use de moyens extrêmes pour recouvrer son argent.

—Au reste, ajouta le bossu, si vous désirez parler affaires, Monsieur Letellier, je demeure à la rivière du Chêne, près du grand pont. Nous serons seuls, et les dames, par conséquent, ne s'ennuieront pas à nous entendre.

—Je m'intéresse beaucoup à madame Letellier, dit Marguerite, et vous pouvez parler d'elle en ma présence aussi longtemps qu'il vous plaîra.

—Merci, Marguerite, dit Victor.

—Et un peu à Monsieur Letellier, n'est-ce pas? demanda le bossu en essayant de rire.

—Victor est mon ami d'enfance.

—Et je parie, Mademoiselle, que vous pourriez dire plus encore, si vous écoutiez votre cœur.

Marguerite eut envie de dire hautement: oui! mais elle songea à son père, et fit taire le cri de son âme. Victor était blessé du ton fendant qu'avait pris le marchand; il eut envie de répliquer de la même façon, mais la crainte d'être impoli ou de déplaire à Picounoc, retint sur ses lèvres toute parole offensante. Il reprit après quelques minutes, changeant de sujet:

—Vous avez été victime d'un vol? M. Chevrefils?

—Oui, Monsieur, d'un vol considérable! Et vous comprenez que cela ne règle pas mes affaires, ne paie pas mes comptes.

—Et chasse un peu la bonne humeur, ajouta Victor en riant.

—C'est vrai! c'est vrai! il faut l'avouer.

—Vous n'avez pas retrouvé les voleurs?

—Je les ai suivis à la piste.

—Et ils sont arrêtés ?

—Pas encore, mais ils le seront ; je sais où les prendre ; je connais leur cachette.

—Vraiment !

—Robert et Charlot sont les plus anciennes pratiques de la mère Labourique.

—La mère Labourique! exclama le jeune avocat, la mère Labourique, je connais ça ! J'ai voulu voir de mes yeux le sale tripot dont j'ai tant de fois entendu parler. C'est là qu'autrefois une trame infâme avait été ourdie contre mon père, jeune encore, et sans expérience. Toute une société de brigands tenait là ses quartiers généraux et décrétait ses arrêts de mort contre ceux qui lui portaient ombrage. Mais mon père, grâce à Dieu, avait fini par triompher de ces misérables. L'un d'eux, s'il vit encore, doit se souvenir d'un coup de rame qui fit sa marque, un autre perdit un pied, un autre, le plus puni de tous......

Il s'arrêta soudain, et rougit comme un homme qui vient de dire une chose insensée. Il est maladroit de parler de corde dans la maison d'un pendu. Le jeune avocat s'efforça de racheter son imprudence en disant :

—Heureusement que les fils ne tiennent pas toujours de leurs pères !

Marguerite observa le trouble de son ami, et fut frappée de la manière inattendue dont il terminait cette sortie contre les bandits du temps passé. Elle ignorait, la pauvre enfant, que le chef de ces scélérats, celui dont la mort avait été si terrible, était son aïeul, le père de son père.

—Achève donc, Victor, dit-elle ingénuement ; je n'ai jamais entendu raconter cela, moi......

Picounoc lui imposa silence d'un regard et, quand il vit qu'elle ne comprenait qu'à demi :

—Il y a des choses, dit-il, que les jeunes filles ne doivent pas entendre.

Marguerite crut qu'elle avait manqué de réserve, et se retira toute confuse. Le bossu demeurait inflexible sous son masque de barbe noire. Cependant, il brûlait de ses yeux fauves le jeune homme imprudent.

—"L'Etoile" part vers midi, dit le jeune avocat, je n'ai que le temps d'embrasser ma mère en passant et de m'embarquer : Je vous dis adieu.

—Tu descends à Québec ? Je croyais que tu passais un mois au moins avec nous, dit Picounoc étonné......

—Ma mère est pauvre et je vais travailler pour la secourir.

—Ta mère ne manquera de rien, Victor, je te le jure, reste si tu veux......Mais enfin c'est le devoir d'un bon fils de travailler pour ses parents......Dieu te bénira, mon enfant, va, tu fais bien. Et il tendit la main au jeune avocat.

—Au revoir, M. Chèvrefils, dit Victor au bossu.

Le bossu lui serra la main d'un mouvement convulsif comme pour lui rompre les os.

—Est-ce l'amitié ? demanda Victor.

—C'est pour vous remercier du souvenir que vous avez évoqué tout à l'heure.

—Le souvenir des brigands ?

—Oui, j'ai connu votre père......je l'ai aimé ......oh ! beaucoup aimé. Ce brave Djos ! c'est dommage qu'il soit mort si vite......

—Oui, Monsieur, c'est dommage, car les hommes honnêtes sont assez rares.

—Il est mort trop tôt; j'aurais bien aimé à

le revoir. C'est un tour qu'il nous a joué, le gascon ! partir si jeune et si vite !

Victor et Picounoc regardaient le bossu avec étonnement.

—Tu as connu Djos ? demanda Picounoc.

—Je l'ai connu, bien sûr, et peut-être mieux que toi-même.

—Tu ne m'as jamais dit cela.

—Il y a bien des choses que je ne t'ai jamais dites.

—Où l'as tu connu ?

—Où ? un peu partout, que diable ! Il a voyagé ce garçon, et moi, je ne suis pas resté les deux pieds dans un sabot.

—C'était un brave homme en effet, et, s'il n'eut eu ce moment de folie que vous savez, la jalousie......

—Le vertige ! le vertige de l'amour, quoi ! c'est quelque chose de dangereux......Il avait pourtant une femme honnête et dévouée !

—Une belle et adorable femme ! ajouta Picounoc avec passion.

—Que voulez-vous ? reprit le bossu, la jalousie est le plus horrible des aveuglements, et le fruit défendu sera toujours le meilleur.

Victor expiait les paroles imprudentes qu'il avait dites tout à l'heure. À son tour il souffrait, et le souvenir que l'on évoquait lui était bien amer.

—J'ai pardonné, reprit Picounoc hypocritement ; j'ai fait le bien pour le mal, Dieu le sait, cela me suffit. Ne parlons plus de cet homme, ni de ces choses.

—Parlez-en à votre aise, Messieurs, je m'en vais, dit froidement le jeune avocat.

Et il sortit. Marguerite le reconduisit jusque sur le seuil de la porte.

—Marguerite, dit-il, je n'aime pas ce bossu, une voix intérieure m'avertit de me défier de lui.

—Il passe cependant pour un honnête homme ; sauf qu'il aime trop l'argent, paraît-il.

—Les hommes qui aiment trop l'argent sont bien dangereux.

—Comment cela ?

—Parceque, pour avoir cet argent qu'ils convoitent, ils se font les instruments de toutes les passions, les complices de tous les crimes.

—Il a fait du bien à ta mère.

—Oui, mais afin de lui faire plus de mal ; c'est le raffinement de la méchanceté. Je vois clair tout à coup. Cet homme a jeté son argent sur notre terre, comme on jette un filet. Il nous tient et ne nous lâchera que pour nous chasser de notre foyer.

—Si tu savais comme je le hais cet homme, et mon père veut que......Picounoc et le bossu sortirent de la chambre voisine, ce qui empêcha Marguerite d'achever sa confidence.

Les amoureux sont perspicaces, Victor devina ce que Marguerite n'avait osé achever. Il jeta un regard inquiet sur la jeune fille.

—Je comprends tout...... dit-il...... ah ! voilà pourquoi tu me recevais si froidement tantôt...

—Victor, on nous observe..... je t'aime et je le déteste. Es-tu content ?

—Marguerite, merci ! au revoir ! à bientôt !

Picounoc trouva un prétexte pour sortir et laisser seuls Marguerite et le bossu. La jeune fille eut voulu se voir ou plutôt le voir loin. Quoi de plus insupportable en effet que les assiduités d'un homme que l'on hait ? Le bossu se faisait beau autant que possible,

prenait des airs câlins, multipliait les sourires agaçants et les regards de feu, tout cela en pure perte, Marguerite était toute ailleurs. Sa pensée voyait d'autres regards et d'autres sourires plus doux, une figure plus jeune, plus belle et plus noble.

—Vous ne m'aimez donc pas un peu, Marguerite? risqua enfin le bossu à bout de patience.

—Pas du tout, Monsieur.

—C'est franc, mais c'est dur.

—Et c'est vrai, ajouta la jeune fille.

—Vous m'aimerez plus tard, quand vous serez ma femme.

—Quand je serai votre femme?

--Oui. Il le faut, vous le savez.

—Je ne suis pas encore convaincue.....

—Cependant vous avez vu votre père à vos genoux......

Marguerite, brusquement émue par cette parole, resta silencieuse.

—Je vous l'avais dit, ajouta le bossu. Je sais ce que fais, et j'obtiens toujours ce que je veux.

—Toujours ?

—Oui, toujours, et, bien que vous ne m'aimiez pas, je vous aurai.

La froide ténacité de cet homme effrayait Marguerite.

—Qui êtes-vous donc, dit-elle, pour parler ainsi ?

—Qui je suis ? votre futur mari.

—A quand notre mariage ? demanda-t-elle ironiquement.

—A bientôt, mademoiselle.

XIV

KISASTARI

L'ex-élève et Baptiste, Félix et John s'étaient mis à la poursuite de leurs ennemis avec l'acharnement des loups qui ont trouvé la piste du troupeau. Ils savaient bien qu'ils ne pouvaient pas engager la lutte ouvertement avec eux et les battre quand ils seraient prévenus et préparés, mais ils espéraient les surprendre et peut-être, qui sait ? délivrer leur ami, le

grand-trappeur; les indiens passent si aisément et si vite de la crainte à l'insouciance, de la prudence à la témérité.

Rendus à l'endroit où Litchanrés et Couteaux-jaunes en étaient venus aux mains, ils hésitèrent un peu, ne sachant quelle direction prendre ; car un parti de sauvages s'était dirigé vers la rivière Athabaska, et l'autre, vers le nord. Cependant, ayant examiné attentivement le gazon et les branches, sur le passage des deux tribus, ils trouvèrent celui-là plus foulé et celles-ci plus rompues du côté de la rivière. Ceux qui s'étaient dirigés par là avaient dû passer rapidement, sans prendre le temps de choisir les éclaircies et les endroits les plus favorables. Ils se sauvaient donc. Et les vaincus, c'étaient les Litchanrés puisque leurs morts étaient restés en proie aux bêtes fauves. Kisastari ne put leur fournir aucun renseignement ; il ne se souvenait que d'une chose : avoir été frappé par derrière. Et il eut donné beaucoup pour rencontrer le lâche qui l'avait ainsi attaqué. Il ne voulut pas suivre les blancs ; il était encore trop faible pour marcher vite. Au reste, il voulait, en chassant,

pour se nourrir, rejoindre sa tribu. Les chasseurs canadiens étaient pressés d'atteindre les Couteaux-jaunes. Ils arrivèrent assez tôt pour sauver le grand-trappeur d'une mort certaine, mais, à leur insu, car ils ne le virent point. Ils voulaient seulement appliquer la vieille loi du talion : œil pour œil, dent pour dent. Ils savaient que les Couteaux-jaunes étaient des assassins, ils savaient que le grand-trappeur ne devait pas sortir vif de leurs mains sanglantes, et ils étaient d'humeur à venger sur tous la mort d'un seul. Pour eux, tous les Couteaux-jaunes ne valaient pas un grand-trappeur. Ils poursuivirent les fuyards et arrivèrent sur les bords du lac noir. La tribu venait de ployer ses tentes. Au loin, sur le lac, des canots s'en allaient vers le nord, et les avirons fouettaient l'onde avec rapidité.

—Les lâches ! ils se sauvent ! s'écria l'ex-élève, n'importe, nous les rejoindrons.

Le grand-trappeur n'avait pas vu ses amis. Il crut que les Couteaux-jaunes l'enveloppaient dans un cercle qui allait se rétrécissant toujours, et, pour ne pas perdre toute chance, il se précir·' au hasard, courant de toutes ses

forces, pour tromper les balles et distancer les assassins. Quand les coups de feu eurent cessé de retentir, il s'arrêta. Un sourire de satisfaction passa sur sa noble figure, et sa pensée monta vers le Seigneur. Il éprouvait un étrange contentement de se savoir libre ; il se contemplait avec une sorte de bonheur.

—Dieu m'a protégé, se disait-il, d'une façon évidente, car comment aurais-je pu éviter de pareilles embûches ? Le renégat a voulu paraître généreux aux yeux de quelqu'un ..... Ah ! je le vois ! exclama-t-il.. ... tout-à-coup : c'est Iréma qui me sauve à son tour ! comment ? je n'en sais rien, mais c'est elle ! Pauvre enfant ! que Dieu te protége, et qu'il te délivre des mains du monstre qui t'a saisie.

Il se dirigea vers la rivière Athabaska, avec l'intention d'en suivre le cours jusqu'au lac de ce nom. Il atteignit la rive droite de cette rivière, le deuxième jour au coucher du soleil. C'était un des plus beaux jours du mois de juin. Son attention fut attirée par une petite lueur lointaine qui se reflétait dans l'eau paisible : Amis ou ennemis, pensa-t-il, je vais voir qui a campé là !

Et il partit, marchant avec précaution pour ne pas donner l'éveil. Il longea la rive et, se glissant comme un serpent sous les feuillages, il arriva à quelques pas du feux. Personne ne rôdait autour de ce foyer, et la flamme allait s'éteignant insensiblement. Il pensa que les chasseurs étaient partis, ou s'étaient cachés à son approche pour le surprendre ou le reconnaître. Sachant que les seuls ennemis qu'il avait à craindre, les Couteaux-jaunes, ne pouvaient se trouver là, il s'approcha du feu hardiment et le réveilla en l'attisant avec un rondin à demi-brûlé. Il se disait qu'il valait autant passer la nuit en cet endroit qu'ailleurs, et que le feu allumé par des inconnus le réchaufferait tout aussi bien que celui qu'il allumerait lui-même. Les flammes pétillaient et jetaient une vive lueur sur le rivage. Un ruban de feu traversait la rivière, et un voile d'une horrible obscurité couvrait le bois et se déroulait dans l'air à une faible hauteur. Cependant cette obscurité n'était que relative. Le voile, sombre pour celui qui se trouvait au dessous, était lumineux pour ceux qui le voyaient de loin.

Deux canots d'écorce descendaient rapide-

ment la rivière, gagnant le lac Athabaska. Le premier portait un missionnaire catholique et trois sœurs de charité, qui s'en allaient catéchiser les pauvres infidèles, au milieu des neiges du Mackenzie ; il était conduit par deux chasseurs indiens. Le second n'était monté que par deux rameurs; il portait des provisions et du bagage.

—Ohé! ohé! dit tout à coup l'un des sauvages du premier canot, il y a des chasseurs là-bas; le feu se répand sur la rivière comme le soleil levant, et nous fait une route de lumière.

—Ce sont peut-être de pauvres amis qui n'ont pas vu la robe-noire depuis longtemps, reprit le missionnaire, arrêtons-nous en cet endroit pour y passer la nuit.

—Si nous chantions un cantique? proposa une des religieuses, ceux qui ont campé là ne prendraient point ombrage de notre arrivée et ce serait peut-être plus prudent.

Aussitôt les sœurs de charité, le prêtre et les sauvages, se mirent à chanter :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours.

Et loin, bien loin, dans la forêt solitaire, on entendit les échos fidèles repéter tour à tour.

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours.

Et les voyageurs écoutaient, plongés dans une admiration profonde, ces voix mystérieuses qui louaient Marie, dans le calme de la solitude et dans le silence de la nuit. Tout à coup une voix qui n'était pas l'écho, renvoya, puissante et sonore, du bord du rivage, aux messagers du Seigneur le couplet sacré.

—Des amis ! des chrétiens ! s'écrièrent les bonnes sœurs en se frappant dans les mains.

—Gagnons terre, dit le prêtre. Et les deux canots vinrent s'échouer sur la glaise de la rive, vis-à-vis le bûcher qui flambait. Un homme debout sur le rivage les regardait approcher.

—Le grand-trappeur ! dit l'un des indiens !

—Le grand-trappeur ! s'écrièrent les autres.

—Renard d'argent ! Ours grognard ! fit le grand-trappeur tout étonné.

—Etes-vous seul ? je ne vois que vous, demanda le missionnaire.

—Oui, mon père, du moins, je le crois......

Une voix sourde gémit tout à coup sous les rameaux épais à quelques pas en arrière.

—Tout le monde eut un mouvement de surprise, et les yeux se tournèrent vers l'endroit d'où partait cette plainte.

Le grand-trappeur s'arma d'un tison de feu pour s'éclairer et entra hardiment dans le fourré. Ce pouvait être une embûche, n'importe ! il avait des moments de folle témérité. Le prêtre et les indiens le suivirent. Il n'avait pas fait dix pas qu'il s'arrêta, poussant un cri de terreur : Kisastari ! A ce cri répondit un gémissement ; et les quatre indiens, se penchant à leur tour sur le corps de leur jeune chef, se mirent à faire de grandes lamentations.

Kisastari, se croyant tout à fait hors de danger, n'avait, pour ainsi dire, plus songé à sa blessure, et il s'était mis à chasser en se dirigeant vers la rivière. La plaie se rouvrit et nul n'était là pour la cicatriser. Une plaie dans le dos ne peut être guère soignée que par une main étrangère. Le sang se mit à couler, et, bientôt le chasseur épuisé descendit au bord de la rivière et s'efforça d'allumer un petit feu, pour réchauffer ses membres re-

froidis, et appeler, peut-être, un secours trop tardif. Le feu s'éteignait et il voulut aller ramasser de nouvelles branches sèches, quand, son pied s'embarrassant dans les chicots, il tomba sur la face et ne se releva plus.

Le missionnaire se hâta de fermer la plaie saignante, sur laquelle il appliqua un bandage de toile de lin , et fit prendre quelques gouttes d'eau de vie au malade que les indiens déposèrent sur une couche de branches près du feu. Les Sœurs de Charité veillèrent en prière toute la nuit, craignant qu'il ne mourut sans pouvoir parler et se confesser, car Kisastari était un converti. Le missionnaire lui donna l'absolution.

Le grand-trappeur était pensif ; il s'apercevait que les indiens le regardaient avec froideur et défiance et cela lui causait du chagrin. Il n'avait pu dire comment Kisastari était venu tomber ainsi, sous un coup presque mortel, près de ce feu mourant, seul, au bord de la rivière. Il avait raconté l'attaque des Litchanrés par les Couteaux-jaunes, et la captivité d'Iréma, mais il ne savait pas que le jeune chef, tombé d'abord sur le champ de bataille,

avait été trouvé et soigné par les trappeurs canadiens. Il crut et dit que Kisastari, blessé, s'était sans doute sauvé loin du champ du carnage...... Ours grognard répliqua en secouant la tête : Notre frère, le grand-trappeur, sait bien que le jeune chef ne se sauve jamais, et qu'il serait mort en se battant contre les Couteaux-jaunes ses ennemis.

—Oh ! oui, affirma Renard d'argent, notre frère sait bien cela.

—Et vous autres, vous savez bien aussi que le jeune chef à toujours été mon ami, et que je n'ai jamais frappé un ami.......

Les deux indiens secouaient la tête......

—Et puis, ajouta le grand-trappeur, ignorez-vous que le grand-trappeur ne frappe jamais par derrière, mais toujours en pleine face ?

Le missionnaire intervint : Mes enfants, dit-il, le grand-trappeur est un enfant de la prière, il aime le bon Dieu et ne lui fait pas de peine.

Les indiens, muets, penchaient la tête.

—Si le jeune chef ne revient pas à la vie, et ne parle point, ces hommes me croiront toujours

un assassin, murmura avec douleur le chasseur canadien.

Le lendemain matin les voyageurs continuèrent leur course vers le grand lac, emportant dans leurs canots Kisastari, trop faible encore pour parler, et le grand-trappeur, toujours sombre et rempli d'un triste pressentiment. Les jours s'écoulèrent et les voyageurs, après avoir bravé les périls de toutes sortes, fatigués mais non découragés, entrèrent dans le lac Athabaska long de près de cent lieues, mais assez étroit, qu'ils traversèrent à l'extrémité ouest, pour atteindre le fort Chippeway. Le blessé fut pris de la fièvre pendant la traversée, et, dans son délire, il vit passer devant ses yeux les images de ceux qu'il aimait et de ceux qu'il avait en horreur. Il appela Iréma, et le mot de traître s'échappa aussi de ses lèvres ; il prononça le nom du grand-trappeur, le nom du Lièvre qui court, et des paroles de vengeance. Ours grognard et Renard d'argent l'écoutaient avec surprise et terreur, croyant que c'était le Manitou qui le faisait ainsi parler, afin que fut connu le traître qui s'était caché pour frapper par derrière. S'ils n'eussent pas eu peur de la robe-noire et que l'occasion de

frapper le grand-trappeur se fut offerte, ils auraient souillé leurs mains du sang de ce juste, car. dans leur simplicité, ils le croyaient coupable. Ils attendirent.

La petite caravane passa quelques jours au fort Chippeway, ayant besoin de réparer ses forces avant de s'avancer plus loin dans cette région de plus en plus désolée. Juillet était arrivé et déjà le soleil, avare de ses rayons, réchauffait à peine les plantes frileuses et les mousses pauvres qui remplaçaient les sapins, les sycomores, et les frênes de la région du sud. L'hiver arrive de bonne heure sous ces latitudes éloignées et il demeure longtemps. A peine le sol dégelé donne-t-il à la petite fleur sauvage le temps d'ouvrir son calice humide ; à peine une brise tiède a-t-elle passé sur la nature souriante ; à peine une baie timide s'est-elle accrochée rouge et mûre au buisson, que déjà tout se fane, tout meurt et tombe sous le givre implacable.

—Nous partirons demain, après le service divin, dit le missionnaire à ses guides.

Et les guides avaient répondu machinalement : C'est bon.

Le lendemain, à l'heure fixée pour le départ, ni les guides, ni le grand-trappeur ne se rendirent aux canots. Le missionnaire les fit en vain chercher partout, on ne les trouva pas. Il dut prendre au fort de nouveaux hommes pour conduire son canot, et laisser aux soins du gardien, le malade dont l'état inspirait encore des craintes sérieuses.

XV

UNE VENTE PAR LE SHÉRIF.

C'était le premier dimanche de juillet que le missionnaire avait laissé le fort Chippeway, pour descendre la rivière des Esclaves avec ses nouveaux guides; ce même dimanche, si pénible pour l'homme de Dieu qui se voyait trahi par les siens, fut plus triste encore pour la veuve Noémie. La vente de sa terre fut annoncée officiellement à la porte de l'église:

Tout le monde fit cercle autour de la tribune. Défunt Pierrot Martin, l'huissier—que Dieu ait son âme en sa sainte garde!—monta sur le tréteau et lut, en se donnant de l'importance:

Fieri facias de terris.

COUR SUPÉRIEURE—DISTRICT DE QUÉBEC.

Lotbinière, à savoir : } Etienne-Charle-Pierre
No. 80 } Chèvrefils, écuyer, de Ste Emmélie de Lotbinière, marchand, demandeur, contre les terres de dame Noémie Normand, veuve de feu Joseph Letellier, de Lotbinière, défenderesse, à savoir :

1° Une terre sise et située dans le rang St. Eustache de la paroisse de Lotbinière, district de Québec, de quatre arpents de front sur trente arpents de profondeur, plus ou moins, bornée, au nord, au chemin royal du dit rang ou concession, au sud, partie à la route de St. Charles et partie aux héritiers Moraud, à l'est à Hilaire Charette, et, à l'ouest à la terre de Etienne Biron,—avec ensemble les bâtisses sus-érigées, circonstances et dépendances.

2° Une terre à bois sise et située, dans la concession du Portage, de la Paroisse de Ste Emmélie de Lotbinière, même district, de deux arpents de front sur 30 arpents de profondeur, bornée, au nord, à la terre de Stanislas Firmin, au sud, au domaine Sei-

gneurial, à l'est à Jérôme Daigle et à l'ouest à Petoche Miquelon.

Pour être vendu à la porte de l'église de St. Louis de Lotbinière, jeudi prochain à dix heures A. M.

F. X. Aiène, *Shérif.*

Les remarques allèrent leur train, et plusieurs donnèrent à la malheureuse femme le coup de pied de l'âne.

—Voilà ce que c'est ! dit Prisque Martineau, elle a voulu faire un gros monsieur de son garçon, au lieu de l'accoutumer comme les nôtres aux travaux de la terre, et son bien passe à payer des livres, des écoles, des études qui ne rendent pas le monde plus fin.

—Elle a fait pour le mieux, la pauvre femme ! elle a suivi les conseils de son excellent voisin Picounoc, ajouta François Lapointe.

—Picounoc voyait de loin, reprit Jacques Dumais, il est un peu vaniteux, sa fille est jolie ; il voulait la pousser dans la société, et, à cet effet, il lui a préparé pour mari un homme de profession.

—Qui ?

—Victor, parbleu ! le garçon de la veuve.

—C'est une idée que tu as là, Dumais.

—Pourtant, dit un autre, il paraît que M. Chèvrefils, a déclaré l'autre jour, chez Madame Fleury, qu'il était fiancé avec Marguerite Saint Pierre, et que son mariage aurait lieu avant longtemps.

—Si le bossu se met dans la tête, ou dans le cœur, d'avoir Marguerite, le diable ne saurait y mettre obstacle.

—Il a la bosse de la persévérance, cet homme-là.

—Oui, et c'est sa moindre.

Le jour de la vente arriva. Les citoyens se rendirent en grand nombre à l'église où se faisait la criée. Plusieurs avaient l'intention d'acquérir cette belle propriété, pour eux-mêmes ou pour leurs garçons en âge de s'établir. Trois habitants avaient fait le voyage de la ville pour s'assurer de la somme d'argent nécessaire dans le cas où la terre leur serait adjugée. L'un s'était adressé à Monsieur Larivière, le second à M. Venner; l'autre, plus heureux, n'avait pas trouvé de prêteur. L'encanteur lut les conditions de la vente, et chacun écouta des deux oreilles.

—Maintenant, Messieurs, une offre, s'il vous plaît, dit le crieur, une offre pour commencer, une offre pour la terre de St. Eustache. Vous la connaissez ; c'est la meilleure et la plus belle terre de la paroisse......

—La veuve avec ? demanda un farceur.

Ce fut un éclat de rire.

—La veuve est pour Picounoc, répondit un autre.

—Allons, Messieurs, allons ! reprit l'encanteur, décidez-vous ! décidez-vous ! il n'y a que le premier pas qui coûte, c'est comme la confession......

—C'est le premier péché qui coûte à dire à la confession.

—On commence par le dernier !

—Allez-vous faire silence ! on dirait des enfants, reprit l'encanteur.

—Cent louis ! cria une voix.

—Cent cinquante.

—Deux cents......

—Quand je vous le disais qu'il n'y a que le premier pas qui coûte, dit l'encanteur, ça va aller ! ça va aller ! A deux cents louis ! deux

cents louis ! rien que deux cents louis ! c'est pour rien ! ce n'est pas la moitié de la valeur ! Voyons, vous, Baptiste, vous avez envie de mettre un cinquante louis, je lis ça dans votre figure.

—C'est bon, envoyez !

—A deux cent cinquante louis, deux cent cinquante ! rien que deux cent cinquante ! ce n'est pas le quart de la valeur.

—Ce n'est pas même la valeur du quart ! riposta un habitant.

—Bonnet blanc, blanc bonnet ! allons ; mon farceur, mets un cinquante louis, toi, tu as de l'argent en veux-tu ? en voilà !

—Va pour trois cents ! répondit un gros gaillard jovial.

— Bon, voilà au moins une offre un peu acceptable, et pourtant. il n'est pas possible que l'on donne pour un si vil prix une pareille propriété.

—Elle est bien détériorée ! observa l'un.

—Il n'y a plus de clôtures ! ajouta l'autre.

—Les fossés sont remplis ! dit un troisième.

—Il faut de l'engrais partout !

—Les mauvaises herbes pullulent !

—La maison est en ruine !

—Elle va tomber sur le dos de la veuve !...

—Pendant que vous faites des farces la terre s'en va ; je vais l'adjuger ! A trois cents louis, une fois, à trois cents louis, deux fois..... à trois cents louis,...voyons ! est-ce tout ? vous allez la regretter ; dépêchez-vous !......à trois cents......

—Trois cent cinquante !

—Et cinq ! dit une voix.

—Qu'il la garde ! j'ai fini !......

—Qui est-ce qui vient de mettre ? demanda le crieur.

—Moi ! répondit une voix.

—A trois cent cinquante cinq louis, rien que trois cent cinquante cinq louis !......c'est pour rien ! ce n'est pas la moitié de la valeur...... Faut la rendre à quatre cents au moins...... Voyons ! êtes-vous bien décidés ! avez-vous tous fini ? A trois cent cinquante cinq louis, une fois ! à trois cinquante cinq louis deux fois ! à trois cent cinquante cinq louis..... eh ! eh ! attention ! personne ? fini ? toi ? vous ? Non ?......eh bien ! ça y est !......eh ! trrrois ! fois ! Adjugée à M. Saint-Pierre !

—Picounoc! c'est Picounoc qui l'a achetée! il paraît que le voilà grand propriétaire!

Comme le prix de vente rencontrait les frais et les créances du bossu, la vente fut suspendue, et la terre à bois ne fut pas mise à l'enchère.

Cette journée fut bien triste pour Noémie et pour Victor, le jeune avocat. Victor s'était donné bien du mal pour trouver de l'argent, et empêcher le bien paternel d'être vendu par le shérif, mais il se heurta contre des cœurs insensibles ou indifférents. Il eut toutefois un éclair d'espérance; l'un des notaires agents qu'il vit, lui fit croire que le prêt serait bien possible, si les renseignements qu'il donnait étaient exacts; et Victor savait qu'il n'avait pas même fait valoir toutes les raisons qu'il avait d'emprunter, ni toutes les garanties qu'il pourrait offrir. Le notaire écrivit à une personne de Lotbinière qu'il connaissait bien, pour lui demander s'il y avait quelque risque à prêter trois cents louis à la veuve Letellier. Le jeune avocat attendait la réponse avec impatience, car il connaissait cette démarche du notaire. La réponse arriva. La voici:

Ne prêtez pas plus de deux cents louis, vous

perdriez ; et, comme deux cents ne paient pas toutes les dettes, vous ne pourriez pas être substitué au demandeur et avoir la première hypothèque.

PIERRE-E. ST. PIERRE.

P. S.—Ne montrez pas cette lettre à Victor, et ne parlez pas de moi.

Victor entra plein de confiance dans l'étude du notaire.

—Eh bien ! avez-vous une réponse ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur.

—Favorable, j'espère ?

—Non, monsieur. Je le regrette beaucoup, mais il m'est impossible de vous rendre le service demandé.

—De qui tenez-vous vos renseignements, s'il vous plaît ?

—Je ne puis le dire.

—De quelqu'un qui veut acquérir pour rien la terre de ma mère, je suppose ?......

—Je n'en sais rien : mais c'est d'un homme en qui j'ai confiance moi, et vous comprenez que cela me suffit.

—Je le comprends !

Et il sortit la tête en feu. Il se dirigea du côté de Ste. Foye, passant, rêveur et désolé, sous les grands arbres qui voilent la route, devant les demeures des riches et des heureux de la ville.

Quand il apprit que Picounoc était l'acquéreur de cette ferme qu'il avait tant raison de regretter, il éprouva une consolation : Au moins cet homme nous aime, pensait-il, et il ne chassera pas ma mère, j'en suis sûr. Et une pensée toute de soleil vint a son esprit : Marguerite sa fille unique, sa fille bien aimée, Marguerite m'aime ; elle sera ma femme un jour......à elle tous les biens de son père !...... à moi par conséquent !...... Et ce rêve légèrement ambitieux égayait son âme.

Il rencontra, deux jours après, le notaire qui avait failli lui prêter de l'argent.

—Eh bien ! dit le notaire, savez vous à qui a été adjugée la terre de votre mère ?

—Oui, Monsieur, répondit le jeune avocat d'un ton tout-à-fait ragaillardi, à M. P. St. Pierre, un vieil.........

Le notaire fit un pas en arrière.........

—A M. Pierre-Enoch Saint Pierre ? Vous badinez ? et à quel prix ?

—Trois cent cinquante cinq louis !

—Trois cent cinquante cinq louis !......et à M. Saint Pierre ?

—Mais oui ! et pourquoi pas ? cela vous surprend ? M. Saint Pierre est très à l'aise.

—Je n'en doute pas, mais.........

—Mais ?

—Je ne dis rien ! j'aime mieux ne pas parler.........salut, monsieur Victor : Qui peut connaître les hommes ? murmura-t-il en s'éloignant......

Victor entendit cette remarque et en fut frappé. Cela le conduisit à réfléchir sur la surprise qu'avait manifestée le notaire au nom de St. Pierre, et de là il se reporta à Lotbinière, et il évoqua ses souvenirs encore tout nouveaux. Il revit Picounoc plus sombre et moins empressé auprès de lui que de coutume ; il se rappela les paroles mystérieuses de Marguerite, les visites du bossu, les entretiens intimes de cet homme détestable avec le père de Marguerite, et une immense angoisse serra son cœur : Je suis perdu, pensa-t-il !......

nous sommes perdus! Cet homme si bon s'est tourné contre nous!...... c'est lui, je le parierais, qui a dit au notaire de ne pas me prêter d'argent.. ......Ah! veut-il donc se dédommager du bien qu'il nous a fait, par un redoublement de malice ?......Et, plein de ces pensées douloureuses, il retourna sur ses pas et rejoignit le notaire.

—Je puis bien vous reprocher maintenant, monsieur le notaire, dit-il en l'abordant, d'avoir mis trop de confiance en votre ami...... Vous voyez qu'il était intéressé à me nuire....

—Comment! qui vous a dit ?......

—Je sais tout : et si je n'avais rien su, votre étonnement de tout à l'heure m'aurait éclairé complétement........

—On ne connaît pas le monde!...... J'étais loin de penser cela de mon ami Pierre-Enoch ... ..enfin, le mot est lâché, tant pis pour lui! s'il a agi indignement, je ne veux être ni son complice, ni le cacher...... Le jeune Victor était horriblement tourmenté. Comment cet homme dont le dévoûment et l'amitié semblaient inépuisables, se montrait-il tout-à-coup sans pitié ? Comment la protection qu'il avait

depuis tant d'années accordée à la femme pauvre et souffrante se pouvait-elle changer en une lâche persécution? Rien ne désole notre âme comme l'éloignement des amis aux jours du malheur. Victor comprit que sa mère avait besoin de consolations dans les circonstances douloureuses où elle se trouvait. Et qui, après Dieu, peut apporter mieux que l'enfant soumis, à la veuve affligée, le baume sacré de la consolation? Il attendit avec impatience le départ du bateau. Or les bateaux qui voyagent entre Québec et les paroisses d'en haut, ne viennent que deux fois par semaine, le lundi et le vendredi. Ils laissent la ville avec la marée montante, le mardi et le samedi. Et c'est un spectacle curieux que de voir comme des ruches serrées, ces vaisseaux, accostés les uns contre les autres, pleins de monde, pleins de produits de toutes sortes. C'est un va et vient singulier et qui réjouit les yeux; c'est un bourdonnement incessant, ce sont des cris, des rires, des adieux, des saluts qui s'échangent longtemps, et que viennent interrompre de temps en temps les sifflets à vapeur stridents, rauques ou sonores, des divers bâtiments sur le point de partir.

Victor monta à Lotbinière le samedi qui suivit la vente.

Noémie avait espéré jusqu'à la dernière heure que le bossu se laisserait attendrir et lui ferait grâce de quelques mois encore : elle avait espéré aussi que Victor trouverait de l'argent pour payer avant la vente. Quand elle apprit qu'elle n'avait plus de demeure et qu'il lui faudrait bientôt sortir de cette maison où elle avait si longtemps vécu ; où elle avait d'abord éprouvé des joies si vives et si pures et, ensuite, des douleurs si grandes, elle se prit à pleurer. Elle entra dans sa chambre à coucher et, tombant à genoux devant le crucifix suspendu à la muraille : Jésus ! Jésus ! s'écria-t-elle, en sanglotant, vous voulez que je boive, à votre exemple, le calice jusqu'à la lie, que votre sainte volonté soit faite ! mais soutenez-moi, car mon courage m'abandonne, et je me sens défaillir !........

Puis elle demeura longtemps silencieuse, et, de temps en temps, on l'entendait prononcer, au milieu de profonds soupirs, les noms sacrés de Jésus et de Marie, et, dans la chambre voisine, Agnès, sa nièce, pleurait aussi en tournant son rouet.

XVI

LA CAVERNE.

Le Hibou-blanc et les guerriers se dirigèrent d'abord sur le fort Reliance, qui se trouve au nord du grand lac des Esclaves, et tout à fait à l'extrémité est. De là ils se rendraient au fort Providence, en longeant la rive nord du grand lac. C'est au fort Providence que le vieux chef devait épouser Iréma. Ensuite, remontant la rivière des Couteaux-jaunes, ils iraient, en attendant la saison de la chasse, dresser leurs tentes sur les vastes terrains occupés jadis par leurs aïeux. Iréma, esclave de la parole donnée, suivait la tribu ennemie. Libre, elle eut pu, la nuit, quand l'ombre épaisse enveloppait le camp, s'élancer dans la forêt et tromper le vieux chef renégat. Mais, dans sa naiveté, elle craignait la vengeance du Grand-Esprit, qui veut que l'on soit fidèle à ses promesses. Chrétienne, elle priait, se soumettait, mais n'espérait plus. Le Hibou-blanc ne la perdait guère de vue, se louait de

sa bonne fortune et songeait au jour prochain de son hymen.

Les trappeurs canadiens prirent une autre route. Ils se rendirent au fort du Fond-du-lac, où ils achetèrent un canot d'écorce, et, chantant « Vive la Canadienne, » ils fouettèrent les flots de leurs avirons légers. Le canot glissa comme une feuille légère sur la surface unie du grand lac. Il se dirigeait vers le fort Chippeway sur la rivière des Esclaves.

En face du fort se trouve cette petite île dont l'ex-élève a parlé à ses compagnons : rocher nu et triste où le vaillant ami du grand-trappeur, Pierre Robitaille, se réfugia pour échapper à la fureur des Couteaux-jaunes, et où il trouva une si lamentable mort. Le grand-trappeur ne passait jamais au fort Chippeway, sans se rendre à cette île déserte, pour y prier, dans la petite grotte où reposaient les cendres de son ami. Pendant que le missionnaire et les bonnes religieuses donnaient d'utiles et pieuses instructions aux indiens qui habitaient le voisinage du fort, le grand-trappeur monta dans un canot d'écorce et rama vers la grotte solitaire qui se trouve à l'ouest de l'île. Il tira

son canot sur la grève ; détacha de son cou la corne de poudre qui pouvait l'embarrasser et la déposa dans la pince. Il se mit sur les genoux et les mains, et se glissa dans l'antre sombre. Après avoir marché ainsi l'espace d'une demi-minute, il se leva debout, car la voûte de l'antre s'arrondissait tout-à-coup à une hauteur de dix pieds au moins. Quelques stalactites pendaient comme des cristaux, et, vers le milieu, formant comme une colonne, un stallagmite à demi-rompu, montait comme pour soutenir l'édifice naturel. Sur la pierre, au fond, était appuyée une croix de bois. Le grand-trappeur vint s'agenouiller au pied de cette croix. Une lueur indécise flottait sur les sombres parois de la grotte. Le chasseur chrétien fit une longue prière, et ses yeux fermés ne virent plus que les choses du souvenir. Quand il voulut, une dernière fois, regarder et embrasser l'humble croix qu'il avait lui-même placée sur les cendres de son ami, depuis tant d'années, il eut un mouvement de surprise, comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut. La pâle clarté avait disparu; seulement, un reflet arrivait encore sur la croix, comme une lame mystérieuse qui aurait

traversé les ténèbres. Il s'avança vers l'ouverture, debout, puis en rampant. Son étonnement augmentait à mesure qu'il approchait : Suis-je donc aveugle, pensait-il ? Il n'était pas aveugle, mais une pierre énorme fermait l'entrée de la grotte.

Les indiens Ours grognard et Renard d'argent avaient, depuis quelques jours, dissimulé leur ressentiment, mais non pas renoncé à leur idée de vengeance. L'indien ne raisonne guère d'ordinaire, et se laisse volontiers tromper par les apparences. Peu inclin à la charité chrétienne, il aime mieux punir un innocent que de laisser échapper un coupable. Ils avaient donc épié le grand trappeur, et s'étaient rendus dans l'île peu de temps après lui. Traversant le rocher à pied, au lieu de le détourner en canot, ils étaient arrivés assez tôt pour voir le chasseur blanc s'introduire dans la grotte. Alors ils roulèrent, en le soulevant avec un levier, le caillou qui formait une porte inébranlable. Après avoir accompli cet acte cruel, ils se dirigèrent vers la rivière de la paix, car ils n'osèrent plus retourner au fort et paraître devant la robe noire.

Les Litchanrés, privés de leur jeune et vail-

lant chef, atteignirent bientôt la rivière Athabaska qu'ils traversèrent, afin d'être plus en sûreté, et s'avancèrent vers la rivière de la Paix, chassant et pêchant sans crainte. Ils s'étaient campés depuis quelques jours dans cette presqu'île carrée que forme la rivière en courant droit au nord, puis à l'ouest, puis au sud, et ils allaient se mettre en marche, quand ils entendirent les détonations d'armes à feu. Ils crurent à une surprise et, réunis en peloton, ils se préparèrent à la défense. Le silence s'étendit de nouveau sous les bois. Un éclat de rire apporté par l'écho rendit l'assurance aux indiens effrayés: Ce sont des chasseurs, dirent-ils. Et, pour les inviter à s'approcher, ils se mirent à chanter un cantique pieux que la robe noire leur avait enseigné. Deux chasseurs accoururent aussitôt. C'étaient Ours grognard et Renard d'argent. Le surprise fut grande de part et d'autre.

—Où est donc la robe noire et les femmes de la dévotion ? demandèrent les Litchanrés aux guides traîtres.

—Nous étions fatigués et nous voulions rejoindre nos frères, répondirent ces derniers,

c'est pourquoi la robe noire a engagé d'autres guides à Chippeway.

Ils ne parlèrent point de Kisastari, car ils eussent été amenés à faire l'aveu de leur cruelle action, et ils aimaient mieux voir le grand-trappeur périr d'une mort injuste, que de s'exposer à son ressentiment. Cependant l'une des femmes de la tribu s'avançant auprès d'eux leur dit : Vous ne voyez pas le jeune chef, et vous ne demandez pas où il est.

Les traîtres se trouvaient mal à l'aise. Ours grognard répondit : Kisastari est brave et il se moque des ennemis, Kisastari est bon tireur et il s'attarde à la chasse, sans doute.

Un cri de douleur monta du sein de la forêt.

—Kisastari ne chasse plus, répliqua le plus vieux des guerriers : Kisastari est brave, mais il ne peut voir le lâche qui vient traîtreusement frapper par derrière. Kisastari est mort !

Une nouvelle clameur s'éleva. Les guides infidèles commençaient à comprendre la folie de leurs soupçons. Ils furent tout à fait désolés quand ils entendirent le récit de l'attaque des Couteaux-jaunes et du combat sans merci qui avait eu lieu. Une même pensée leur vint à

l'esprit: Retourner à la grotte pour délivrer, s'il en était temps encore, leur innocente victime. La tribu se mit en marche. Les deux complices partirent aussi, mais peu à peu ils se laissèrent devancer, puis, changeant de route, ils revinrent vers le lac. Ils avaient laissé Chippeway depuis deux jours et s'étaient amusés à chasser; ils pouvaient donc, en une journée de marche, retourner à l'île déserte.

Le grand-trappeur devina de suite la vengeance lâche des guides. S'il en fut douloureusement affecté, il n'en fut pas surpris. Il essaya de soulever la pierre, mais elle resta inébranlable. Il ne pouvait se dresser, et la position génante dans laquelle il se tenait l'empêchait de déployer toutes ses forces: Les misérables ont bien pris leurs précautions, pensait-il. Il voulut la pousser de ses pieds en appuyant ses bras musculeux sur les angles des parois Elle obéit un peu et il eut un éclair d'espérance, un tressaillement de joie. Un nouvel effort demeura stérile. La pierre s'était rassise plus solidement. Il savait bien qu'il était seul sur ce rocher et que ses cris seraient inutiles; cependant il appela. Sa voix sonore et tremblante résonna dans l'antre fermé, et

retomba sur lui-même. Au dehors nul ne l'entendit. Une espèce de fureur s'empara peu à peu de ses esprits, et il sentit ses muscles se roidir sous la peau cuivrée de ses bras et de ses jambes. Une sueur froide vint mouiller ses tempes, et il se rua avec plus d'acharnement sur la pierre implacable. Le sang jaillit de ses doigts déchirés, mais la porte maudite ne céda point. Alors, sombre, découragé, il regagna le fond de l'antre. Le rayon pâle qui venait du dehors éclairait toujours la pauvre croix. Il se mit à genoux et, de ses bras palpitants, il entoura le signe du salut. Sa pensée évoqua le souvenir de son ami ; des larmes amères coulèrent sur ses joues : O mon ami, je vais reposer avec toi, s'écria-t-il, et nos cendres vont se confondre dans la mort. Il pria longtemps : il voulait mourir en priant. Il regrettait bien d'avoir laissé dans le canot sa corne de poudre...... La poudre a tant de force...... Il passa tout un jour dans ces transes mortelles, puis il s'endormit. Le sommeil au pied de la croix est paisible : le grand-trappeur eut quelques heures d'un repos fortifiant. Son esprit s'échappa du sombre tombeau qui emprisonnait son corps, et,

rapide comme la lumière, il s'envola de régions en régions jusqu'aux rives enchantées du Saint-Laurent. Ah! les malheureux peuvent bien désirer la mort! Morts ils ne traînent plus leur corps souffrant, et leur esprit libre monte sans cesse vers l'éternelle félicité. Au malheureux le sommeil est doux, mais terrible est le réveil! Le grand-trappeur s'éveilla. Le pâle reflet toujours fixe, toujours immobile, qui venait du dehors, éclaira soudain son esprit, comme il éclairait la croix. Une stupeur profonde succéda aux délices du rêve, et la réalité implacable se dressa comme un spectre devant sa pensée. Il eut voulu se persuader que le réveil n'était qu'un cauchemar, mais le souvenir de la veille revint avec toutes ses horreurs. Il se mit à genoux pour demander au Seigneur la résignation et le courage, s'il fallait mourir dans ce sépulcre horrible. Il fit de nouveaux efforts pour remuer la lourde pierre; mais sa vigueur ne put triompher, et, comme l'aigle fatigué qui replie ses ailes et s'arrête sur le rocher abrupt, il revint, en se traînant, au fond de la sombre alcôve: Si Kisastari avait pu parler! pensait-il. Il pensait encore: Ces indiens sont bien

insensés qui me soupçonnent d'une action cruelle et lâche, moi qui fus toujours leur ami et leur défenseur ! La faim déchira ses entrailles et il devina les terribles souffrances qui l'attendaient. Déjà ses yeux étaient hagards, ses orbites, creuses et bistrées. Les muscles de ses membres ressemblaient à un réseau de cordes fines sous un tissu transparent. Il se leva. Il chancelait. Cela lui fit peur : Mon Dieu, dit-il, encore un jour et je ne me tiendrai plus debout. J'étais fort pourtant ! et je résistais à la fatigue !...... Il n'avait ni mangé ni bu depuis plus de deux jours. Il portait sur lui des allumettes chimiques ; il fit du feu, sans savoir pourquoi, et se mit à regarder son étrange demeure. A la clarté des allumettes, les stalactites jetèrent mille étincelles. On eut dit des clochetons de diamant renversés : Mon sépulcre est beau, murmura-t-il......... Tout-à-coup il crut entendre le bruit des avirons dans l'eau. Une angoisse serra son cœur : il avait peur de la déception. Il prêta l'oreille.

—*Tiremus canotum nostrum in grevam !* dit une voix.

—Ce qui veut dire : Débarquons ! ajouta une autre voix.

—*Oh ! yes*, sautons sur *le* terre, reprit un troisième.

—Allons ! mes amis, dit un quatrième, mais hâtons-nous si nous voulons arriver au fort Providence avant les Couteaux-jaunes.

—Un *pater* et un *ave* devant la croix de ce pauvre Robitaille, et nous filons, *filamus.*

—Moi attendre vous autres dans le grève, *near about*, dépêchez-vous !

—Viens donc dans la caverne !

—*Veni in cavernam !*

—*All right ! I will go too.*

—Il y a un canot sur le rivage !

—Quelque chasseur indien—peut-être.

—Ou quelque personne du fort.

—*No matter !*—laissons-le.

C'étaient nos quatre chasseurs canadiens. On les a reconnus à leur langage. Ils s'étaient un peu écartés de leur route pour aller prier, dans la grotte, sur les cendres de l'infortuné compagnon du grand-trappeur. Le culte du souvenir est sacré pour ces voyageurs intelligents et honnêtes qui sillonnent les régions du nord et de l'ouest. Le grand-trappeur

ressentit une émotion indicible en entendant les voix de ses amis. Il riait, pleurait, se frappait dans les mains et embrassait la croix. Les chasseurs arrivèrent devant la grotte.

—Elle est fermée ! dit Félix.

—*O quam pierra !* cria l'ex-élève.

—*What a big stone !* ajouta John.

—On peut la reculer, affirma Baptiste.

Et tous quatre se penchèrent sur l'énorme caillou.

—Pourquoi entrer, se traîner sur le ventre, et se déchirer sur les pointes des roches ? remarqua Félix, on peut tout aussi bien se mettre à genoux ici pour prier.

—*By Jesus !* dit John, vous allez vous crève après cette caillou.

—*Oremus !* prions ici ! mes vieux, Dieu est partout......

—Prions ici ! Et les trois canadiens-français se mirent à genoux.

Le grand-trappeur, sûr d'être sauvé, n'avait rien dit d'abord. Il attendait l'entrée de ses compagnons dans la caverne pour révéler sa présence. Quand il les vit renoncer

à enlever la pierre qui obstruait l'ouverture de la grotte, il s'élança vers l'entrée, mais son pied chancelant se heurta à un stalagmite, et il tomba sur le sol durci. Son front toucha une angle du roc et se déchira. Il s'évanouit.

Les chasseurs parlaient entre eux, ils n'entendirent rien. Après qu'ils eurent accompli leur acte de gratitude et de piété, ils remirent leur canot à l'eau et voguèrent bientôt dans la rivière des Esclaves.

Quand le grand chasseur revint à lui, il poussa une clameur profonde ; c'était le dernier cri d'une âme qui s'abime. Le silence répondit à cette clameur sinistre. Le malheureux trappeur eut un mouvement de désespoir, et, d'une main défaillante, il prit sa carabine : Dieu me pardonnera ! il est bon, pensa-t-il. Mais aussitôt, se traînant au pied de la croix : Non ! dit-il, je mourrai ici, comme Dieu le voudra et à l'heure qu'il a marquée.

Les Litchanrés s'aperçurent que les guides de la robe noire ne marchaient plus avec eux. Ils en furent étonnés, car ils ne pouvaient deviner quelle raison ces hommes pouvaient avoir de fuir la tribu. Cependant les deux

guides revenaient à marche forcée vers la petite île où se mourait le grand-trappeur. Ils regrettaient amèrement leur crime, et tremblaient de ne pouvoir le racheter. Ils arrivèrent le soir du troisième jour après leur départ. Les canadiens avaient passé le matin. Ils reconnurent les vestiges de leurs pieds, et en éprouvèrent de la joie, car ils se dirent : Les frères sont venus le sauver. Ils coururent à la grotte. Elle était ouverte : Le Grand-Esprit est juste, s'écrièrent-ils, le Grand-Esprit est miséricordieux, il nous pardonnera. Alors ils reprirent leur course vers le nord, et, le quatrième jour, ils rejoignirent la tribu, et racontèrent ce qu'ils avaient fait, sachant bien que tôt ou tard leur action serait connue.

En tombant devant la croix, le grand-trappeur remarqua dans le rocher, une fente large qu'il n'avait jamais aperçue auparavant. Ses regards s'étaient habitués à l'obscurité. Dans cette fente reluisait presque un objet d'une blancheur mâte. Il tendit la main pour atteindre cet objet. O joie ! c'était une corne de poudre, remplie encore, celle de l'infortuné Robitaille. Le grand-trappeur la reconnut bien : Merci, mon Dieu ! dit-il. Il la boucha

comme il faut, puis, de la pointe de son couteau, lui fit une petite incision où il introduisit, en guise de mèche, une mince lisière de linge, et il se rendit à l'ouverture de la grotte. Alors, avec le canon de sa carabine, il creusa un trou sous la pierre et y enfonça la corne chargée de poudre. Il frotta d'une main tremblante, sur le caillou même, une allumette qui s'emflamma promptement et, le cœur serré par l'émotion, il mit le feu à la mèche de linge. Retiré au fond de la caverne, il attendit à genoux, les yeux levés sur la croix, l'épreuve redoutable. Une détonation sourde fit trembler la grotte, une bouffée de lumière fit étinceler les ornements de la voûte, puis une douce clarté se répandit sur les parois sombres. La porte était ouverte.

Le grand-trappeur sortit de la caverne, comme un ressuscité, de son tombeau.

XVII

IL NE FAUT PAS JUGER D'APRÈS LES APPARENCES

— Bonjour, Noémie, donnes-tu l'hospitalité à la pauvre folle, ce soir? dit Geneviève en entrant chez la veuve Letellier.

— Entrez, Geneviève, entrez. Tant que Noémie aura un morceau de pain, elle le partagera volontiers avec les malheureux; tant qu'elle aura un toit où s'abriter, elle ne laissera personne à la belle étoile. Mais bientôt il me faudra chercher, à mon tour, un gîte quelque part, car je n'ai plus de terre, plus de maison, plus rien!

—C'est Picounoc qui est ton seigneur et maître; on m'a conté cela. Il est riche, Picounoc, et, s'il veut faire des œuvres de charité, il a beau. Il devrait te rendre tes biens.

Noémie regarda la folle avec étonnement, car elle trouvait son langage bien sensé.

—Il s'est déjà montré fort généreux à mon

égard, Geneviève, et, peut-être que sa bienveillance n'est pas encore fatiguée.

—S'il était hypocrite ?

—Pourquoi parlez-vous ainsi, Geneviève.

—Parce que je t'aime.

—Et lui, pensez-vous qu'il m'aime aussi ? demanda la veuve en souriant.

—Lui ? ah ! s'il ne t'avait pas aimée, tu ne serais pas dans la peine et la misère comme tu l'es aujourd'hui !

Cette réponse de la folle fit une impression pénible sur l'esprit de Noémie. Elle ne répondit rien. Agnès qui était sortie pour traire la vache entra avec sa chaudière.

—Le lait est une bonne boisson, dit la folle, et ceux qui en boivent beaucoup sont d'un tempéramment doux et calme.

—D'où venez-vous, Geneviève, il y a plusieurs jours que l'on ne vous a vue ? demanda Agnès.

—Je voyage autour de la terre en attendant que j'entre dedans.

—Quelle singulière pensée ! On dirait Ge-

neviève, que vous revenez à votre bon temps, observa Noémie.

—Vous voulez dire au temps où je n'étais pas folle ? Défiez-vous de ceux qui sont trop fins.

La porte de la maison s'ouvrit tout-à-coup et un jeune homme entra. C'était Victor. Il courut à sa mère, l'embrassa avec effusion : C'est donc fini ! balbutia-t-il. Noémie, les yeux pleins de larmes, resta silencieuse.

—Ce n'est pas fini, interrompit la folle, ça commence.

—Tiens, Geneviève ! bonjour, dit le jeune avocat. Et toi Agnès tu es bien ?

—Aussi bien que possible.

—As-tu vu M. Saint-Pierre, mère ? demanda Victor d'une voix fort mal assurée.

—Oui, il m'a dit de ne pas perdre courage, et de ne le point mal juger, s'il avait acheté la terre.

—Le misérable ! murmura Victor.

—Noémie, la folle et Agnès auraient vu la foudre tomber au milieu d'elles qu'elles n'eussent pas été plus surprises.

—Victor ! exclama la veuve.

—Oui, le misérable !.....et je vais, dans l'instant, lui dire à sa face qu'il est un misérable...

—Mais pourquoi, mon enfant, parles-tu ainsi ? Tu ne sais donc pas tout ce qu'il a fait pour nous depuis vingt ans ? Parce qu'un jour il cessera de nous donner, nous lui jetterons l'outrage à la figure ? Est-ce là de la reconnaissance ?

—Vous ne savez pas ce qu'il a fait......

—Et quand même il aurait acheté notre terre ! Elle était à l'enchère, n'avait-il pas le droit de l'acquérir ? Ne vaut-il pas mieux que ce soit lui qui l'ait achetée......

—On parle de la bête, on en voit la tête, s'écria la folle......

Tous les yeux se tournèrent vers la porte. Picounoc entra. Il salua les femmes et s'avança pour donner la main à Victor.

—Jamais ! dit avec feu le jeune avocat.

Picounoc pâlit légèrement : Pourquoi me refuses-tu la main, dit-il ? il me semble que...

—Il me semble que vous devez vous l'imaginer pourquoi...... reprit vivement Victor.

—Mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Noémie inquiète.

—Si cet homme l'eut voulu, ma mère, la maison où nous ne sommes plus que des étrangers serait encore à nous.........

Une poignante émotion serrait le cœur de Noémie. Picounoc regardait Victor avec une assurance étonnante.

—C'est toi qui m'accuses de la sorte ? dit-il..

—Oui, je vous accuse et je vous convaincrai !

—Voilà comme l'on juge mal, quand on ne juge que d'après les apparences. Ah ! vous tous qui m'entendez, souvenez-vous de cette parole : les apparences sont souvent trompeuses, et il ne faut jamais se hâter de condamner son semblable.

—Et votre lettre au notaire Baudin ? reprit le jeune avocat.

—Eh bien ! ma lettre ?

—N'est-elle pas une preuve de votre mauvaise foi ?

—Je ne crois pas, monsieur Victor.

—L'entendez-vous ? il ne croit pas que cette lettre le condamne ?

—De quelle lettre veux-tu donc parler, Victor ? demanda la veuve avec émotion.

—Mère, écoutez-moi ! j'avais trouvé de l'argent pour payer M. Chèvrefils et empêcher la vente de nos biens. Le notaire qui me fournissait cet argent est un ami de M. Saint Pierre. Or, aujourd'hui que tout le monde est malhonnête, paraît-il, on prend mille précautions pour placer ses deniers. Le notaire écrivit à notre bon ami que voici, pour lui demander s'il y avait quelque danger à nous faire ce prêt, et notre bon ami lui a répondu de ne rien prêter.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Noémie, serait-il donc possible ?...... Vous ! vous Pierre-Enoch, vous avez fait cela ?

La folle regardait tout le monde avec des yeux étranges, et elle riait d'un rire qui faisait mal.

—Voilà l'amitié de cet homme ! reprit le jeune avocat, d'un ton de mépris.

—Ah ! j'étais pourtant bien assez malheureuse ! soupira Noémie, et ses beaux grands yeux, chargés de reproches, s'arrêtèrent sur l'homme hypocrite.

—C'est vrai, reprit Picounoc avec lenteur,

c'est vrai que j'ai fait cela : mais je n'avais pas de mauvaise intention.

—Vous vouliez acquérir une terre à bon marché, répliqua Victor.

—Et qu'importe le bon marché, puisque la propriété a toujours sa valeur, et que ce n'est pas pour moi ?

—C'est pour le bossu, je suppose? Vous vous êtes entendus pour nous ruiner?......

—Victor, tes paroles me feraient bien du mal, si je ne comprenais pas, qu'en effet, les apparences sont contre moi; mais je te les pardonne parce que je t'aime, et parce que j'aime ta mère......

Noémie rougit et se retira en arrière : C'est fini entre nous, murmura-t-elle......

La folle battit des mains.

—Noémie, dit Picounoc, détestez-moi, si vous le voulez; oubliez tout ce que j'ai fait pour vous ; refusez-moi votre main que je sollicite depuis si longtemps; mais vous ne m'empêcherez pas de vous aimer et de vous faire du bien. Tenez, prenez ceci—il lui remit un papier soigneusement plié—c'est l'explication

de ma conduite et ma justification, je l'espère.

Le jeune avocat reconnut un acte notarié. Il prit le papier des mains de sa mère, et le parcourut en un clin d'œil. A mesure qu'il lisait, sa figure reflétait toutes les impressions de son âme. Il pâlit, il rougit, il eut des sourires et il finit par pleurer.

—Pardon! monsieur Saint Pierre, pardon! s'écria-til.

Noémie, de plus en plus stupéfaite, se laissa choir sur une chaise. Ses jambes tremblaient et son cœur battait à rompre sa poitrine. Agnès avait des larmes dans les paupières, sans savoir pourquoi. La folle, les poings serrés, murmuraient des mots inintelligibles.

—Je te pardonne, mon Victor, dit Picounoc, réellement ému. Je te le disais il y a une minute: les apparences sont trompeuses. Que cette leçon te serve pour l'avenir! il est possible que dans la carrière où tu es entré, cette vérité soit souvent bonne à méditer.

Victor tenait serrées dans ses loyales mains les mains coupables de l'habitant.

—Mère, dit-il, nous sommes riches! cette

maison est encore à nous. Voici l'acte de donation.

—Oui, Noémie, reprit Picounoc, je vous rends votre propriété. Je ne l'avais acquise que dans ce but...... Elle est à vous plus que jamais, et vous ne me devez rien!

Il n'était pas vrai que Picounoc avait acheté cette terre dans le but de la rendre ainsi, de suite, et sans compensation aucune à la veuve indigente. Il avait imaginé ce procédé loyal et généreux pour déjouer les menaces de l'ami bossu. Certes! jamais moyen ne fut plus noble ni plus sûr. Et le sacrifice, après tout, n'existait qu'en apparence, puisque, selon toute probabilité, la ferme et la veuve reviendraient bientôt au rusé donateur. Le bossu pouvait parler maintenant, et dire de son ami Picounoc tout le mal qu'il voudrait, Picounoc se trouvait protégé par la plus forte des égides: une grande et belle action. Il regrettait une chose, c'était de n'avoir pas songé à cela plus tôt. Il ne se serait pas humilié devant sa fille, et ne l'aurait jamais sollicitée de prendre pour mari l'infâme bossu. Aux paroles de Picounoc, Noémie avait répondu: Je ne vous dois rien, dites-vous? Oh! je sens, moi, que

je vous dois tout mon bonheur! Comment pourrai-je m'acquitter envers vous?

—Comment? Noémie, répliqua Picounoc, vous ne l'ignorez pas, mais vous ne le voulez peut-être pas encore......

—Ma mère n'a plus rien à vous refuser, se hâta de dire le jeune avocat, qui entrevoyait tout-à-coup un avenir de félicité pour sa mère et pour lui-même.

—Vous l'entendez, Noémie, reprit Picounoc anxieux et presque tremblant.

—Vous nous avez comblés de tant de bienfaits; vous venez encore d'accomplir une si généreuse action, que je croirais m'attirer la haine de mes amis et des reproches du bon Dieu, si je refusais plus longtemps de....... .

Ell n'acheva pas. Elle avait la chaste timidité d'une jeune fille.

—De devenir ma femme, Noémie! achevez, de grâce! dites-la cette parole que j'attends depuis vingt années et qui va me rendre le plus heureux des hommes!

—De devenir votre femme!...... acheva-t-elle à voix basse en rougissant.

—Merci, Noémie, merci ! oh que je suis heureux ! Et, saisissant les mains de la femme charmante qu'il avait enfin réussi à attendrir, Picounoc les couvrit de baisers.

—Et quand serez-vous prête à venir prendre la première place dans ma maison ? demanda-t-il.

—Je vous le dirai ces jours-ci.

—Monsieur Saint Pierre, commença Victor, quand on fait du bien à ses amis on ne saurait trop en faire. Vous êtes bon et généreux, soyez-le pour tout le monde, soyez-le à l'excès.

—Eh bien ! que veux-tu, mon Victor? où vas-tu arriver avec ce discours ?...... reprit Picounoc en l'interrompant.

—Je voudrais aussi moi arriver à la félicité.

—Tu serais bien chanceux, jeune comme tu l'es. Moi je n'y arrive qu'après bien des années d'ennui, de peine et de chagrins.

—Vous m'effrayez, et je n'ose plus parler.

—Parle, mon enfant, parle ; si ton bonheur dépend de moi, tu l'auras, car je ne suis pas d'humeur à te faire de la peine aujourd'hui....

—Je vous demande la main de Marguerite...

—La main de Marguerite, dis-tu ?

—Oui......et ne me la refusez pas, je vous la demande au nom de la félicité qui remplit votre cœur, au nom de la joie qui remplit cette maison......

—Ça, mon Victor, ce n'est pas mon affaire à moi seul. Va trouver Marguerite et arrangez-vous comme vous l'entendrez, répondit en riant le joyeux Picounoc.

Victor, ne se le fit pas dire deux fois...... Débordant d'ivresse; il courut auprès de la jeune fille. Picounoc passa la soirée avec sa future. La folle, assise dans un coin, paraissait plongée dans une stupeur profonde: Il n'est donc pas méchant, pensait-elle. C'est moi qui suis véritablement folle, véritablement méchante. Tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait c'était pour le bonheur de Noémie!..... qui aurait pu deviner cela?

—Marguerite! s'écria Victor entrant chez Picounoc.

—Victor! répondit la jeune fille.

Et une chaude poignée de main s'échangea. Je ne jurerais pas que les échos solitaires de la mansarde ne furent point éveillés par un bruit mystérieux comme celui d'une bouche

ardente sur une joue rose : je ne jure de rien.

—Depuis quand es-tu ici ? demanda la jeune fille.

—J'arrive.

—As-tu vu ta mère ?

—Oui, et ton père aussi.

—Papa ? où ? chez-vous ?

—Chez ma mère. Sais-tu l'affaire ?

—Quelle affaire ?

—Ton père sera bientôt le mien, et ma mère sera la tienne......

—Vrai ? Tu ne m'abuses pas......il aurait consenti.........

—A devenir le mari de ma mère.........

—Ah !......fit la jeune fille un peu désappointée.........

—Et toi, Marguerite, reprit Victor, consentirais-tu à devenir ma femme ?

—Tu le sais bien, Victor...mais mon père...

—[illegible] voie régler cette douce petite [illegible] avec toi.

—Tu m'étonnes ! En vérité, il consent ?

—Il consent !......

—Je pleurais ce matin......oh! que j'étais loin de soupçonner toute la félicité que devait m'apporter le soir !

Le lendemain matin, Picounoc chantait en allant à la fenaison, et, quand il s'arrêtait pour aiguiser sa faulx, on aurait dit que la pierre faisait aussi chanter l'acier sonore. Tout riait dans la prairie. Le foin était plus embaumé, le soleil, plus brillant, le vent, plus frais. Oh ! que tout est beau dans la nature quand notre cœur est plein de joie ! Marguerite, en faisant le ménage, se surprenait à sourire, et, à tout instant les éclats joyeux de sa voix se mêlaient aux accents des petits oiseaux curieux juchés dans les peupliers. Victor et sa mère causaient ensemble des douleurs du passé, des surprises du présent et des joies de l'avenir.

Il fut décidé que les deux mariages auraient lieu le 15 d'Octobre et seraient célébrés à la même messe.

Victor revint à Québec plus joyeux qu'il n'en était parti. Il se remit au travail avec un zèle admirable, et la pensée de Marguerite l'aiguillonnait en embellissant ses jours.

Un soir, le bossu se présenta chez son ami

Picounoc. Il avait revêtu ses habits de drap noir et planté sur sa tête un *castor* à peine étrenné. Marguerite le salua en souriant d'une façon tout à fait gentille. Il en fut charmé, car elle avait coutume d'être avare de ses sourires. Il crut que c'était un heureux présage : Je savais bien, pensa-t-il, avec un grain de vanité, qu'elle finirait par s'apprivoiser. Les femmes ne résistent pas longtemps à l'or que l'on fait miroiter à leurs regards...... Les femmes choisiront toujours pour mari le plus riche de leurs prétendants, et elles ont raison, car l'amour est un enfant gâté, et le gueux ne saurait satisfaire ses fantaisies.

Picounoc se présenta tout à coup et fit envoler la dissertation du bossu. Les amis se serrèrent la main, parlèrent assez longtemps de choses insignifiantes, car lorsqu'on parle beaucoup, il est difficile de dire toujours des paroles sages ou utiles. Le bossu avait l'air mal à l'aise. On voyait qu'il était tourmenté d'une pensée fixe. Il suivait du regard la jolie fille qui, mettant la dernière main au ménage, passait et repassait gracieuse et charmante, devant lui. A la fin n'y tenant plus :

—Je suis venu te demander la main de ta

fille, dit-il à Picounoc, assez bas pour n'être pas entendu de Marguerite.

—Parle-lui, mon cher, tu connaîtras ses intentions, ses idées. Si elle n'a pas d'objection, je n'en ai aucune, répondit l'habitant. Et il sortit, laissant son ami seul avec Marguerite.

Le bossu, plein de confiance, crut que la chose était réglée d'avance, et qu'il n'avait qu'à s'annoncer. La gaîté toute nouvelle de Marguerite en faisait foi. Il s'approcha de la jeune fille, en se dandinant, la bouche en cœur, et la convoitise dans les yeux. Comme il se levait Geneviève entra. Il fut un peu décontenancé : Bah ! c'est une folle, pensa-t-il, qu'ai-je besoin de me soucier d'elle ?

Geneviève demanda une tasse de lait à Marguerite qui s'empressa de la servir, et lui offrit l'hospitalité pour la nuit. La folle se mit à danser pour manifester sa joie. Elle dansait encore bien. Le bossu lui dit : Tu te souviens encore de ta jeunesse, je crois.

—Te souviens-tu de la tienne toi ? lui répliqua-t-elle brutalement.

—Non, je l'ai oubliée .....

—Si tu l'as oubliée, je m'en souviens, moi.

—Tu as une bonne mémoire.

—Une mémoire de folle.

Il rit de la repartie, mais à contre cœur, et n'osa plus faire endéver la malheureuse femme, Se tournant vers Marguerite :

—Marguerite, vous savez que je vous aime, commença-t-il.

—Vous me l'avez dit, Monsieur, répondit-elle.

—Vous êtes l'unique objet de mes désirs.

—C'est possible.

—Je ne rêve qu'à vous, je ne vois que vous nuit et jour......

—C'est trop.

—Trop ! oh ! non ! je voudrais plus encore.

—Oui !

—Je voudrais......oh ! vous me comprenez n'est-ce pas ?

—Peut-être.

—Laissez-moi vous le dire quand même......

—Dites !

—Je voudrais être aimé de vous......

—De moi ?

—Oui, de vous! je vous l'ai dit cent fois !

—Au moins!

—Je voudrais être aimé de vous!...... Je voudrais que vous fussiez ma femme.

—Votre femme !

—Oui, ma femme! Marguerite, le voulez-vous ?

—Non, monsieur.

Un fou, sur la tête duquel on fait tomber une douche froide, n'est pas plus surpris que ne le fut le bossu à cette parole. Il fit un pas en arrière, devint blême comme la chaux, et resta longtemps sans rien dire. A la fin il soupira :

—Vous me refusez ?......

—Oui, monsieur.

—Pourquoi ?

—Parce que j'en aime un autre, et que je suis sa fiancée. Je ne suis plus libre.

—Vous? vous-êtes fiancée ?

—Moi-même, monsieur.

—Depuis quand ? à qui ?

—Depuis quelques temps, à M. Letellier.. ..

—A M. Victor Letellier !......le garçon de

Djos !.....le fils du meurtrier de votre mère !..... ah ! vous n'avez pas de cœur !

—Monsieur, de grâce ! taisez-vous !

La folle écoutait le bossu attentivement et le dévorait des yeux......

—Le fils de Djos l'ancien pèlerin ! continua le bossu, ah ! j'ai bien connu le père ! si le garçon est aussi drôle !..... Djos, Djos, le misérable ! c'est donc lui encore qui me brise mon bonheur !......

—C'est son fils, Monsieur, qui brise votre bonheur, et, si ce n'était pas son fils, ce serait le fils d'un autre.

—Malheur ! malheur ! je regretterai toujours !...... Il s'interrompit, voyant tout-à-coup qu'il déraisonnait ou devenait imprudent.

—Où est votre père Marguerite ?

—Ici, dit une voix forte mais toujours nasillarde. C'était Picounoc qui rentrait.

—Picounoc, te moques-tu de moi ? reprit le bossu tout tremblant de rage.

—Pas du tout, mon ami.

—Tu m'as promis la main de ta fille, et je la veux, entends-tu ?......

—Prends-la ?

—Comment ? prends-la ! Tu veux plaisanter, hein ? tu veux me rendre ridicule ? rira bien qui rira le dernier ! Je t'ai déjà forcé à t'agenouiller devant Marguerite, tu t'agenouilleras devant moi ! je parlerai, Picounoc ! je dirai tout ! entends-tu, tout !

—Mon père ! s'écria Marguerite, qu'y a-t-il donc ?

—Ah ! votre fiancé ne voudra plus de vous, bientôt, Mademoiselle, et je rirai de votre angoisse..... Madame Letellier maudira l'homme qui l'a persécutée secrètement toute sa vie !..... Ah ! les fiancés d'aujourd'hui sont les ennemis jurés de demain !...... Je sais bien des choses moi ! hurla le bossu fou de colère......

Picounoc était sérieux. Marguerite, étonnée des paroles terribles du bossu, regardait son père avec terreur. La folle riait en vidant sa tasse de lait.

—Vous ne voulez pas être ma femme, Marguerite, repartit le bossu, je vous le demande une dernière fois. Et, malheur à vous ! si......

—Un homme qui parle comme vous venez de le faire, un homme qui sait des choses

comme celles dont vous nous menacez, et qui garde son secret comme une arme mortelle, n'est pas un honnête homme, Monsieur; et je ne veux pas avoir à rougir de mon mari!... Epuisée par cet effort, Marguerite, pâle, effrayée, se renferma dans sa chambre.

—Picounoc, dit le bossu, je m'en vais déclarer à Noémie tout le mal que tu lui as fait.

—Elle ne te croira point.

—Je saurai bien la convaincre, sois tranquille!

Et il partit. Il entra en effet chez la veuve Letellier, et lui dévoila toutes les infamies dont Picounoc s'était rendu coupable à son égard. Noémie l'écoutait bien paisiblement, le sourire sur les lèvres. Quand il eut fini, elle se leva, ouvrit le *placage*, prit un papier soigneusement plié dans une petite boîte et le lui remit.

—Lisez, dit-elle, c'est sa justification.

Le bossu lit avec stupeur l'acte de donation, le rendit et salua. En montant dans sa voiture, il se dit à lui-même demi-haut, demi-bas: Ce diable de Picounoc est plus fin que moi, s'il n'est pas plus canaille!

XVIII

LA SŒUR ST. JOSEPH.

Après plusieurs jours d'une marche rapide, les Couteaux-jaunes atteignirent le fort Providence, au nord du grand lac des Esclaves. Ils dressèrent leurs tentes de peaux à une petite distance de l'enceinte, et se livrèrent à toutes sortes d'amusements et de jeux, pour fêter leur heureux retour. Ils se trouvaient en effet, sur les confins du territoire qu'avaient occupé leurs aïeux, et, quelques journées seulement les séparaient encore des lieux où devait s'arrêter la tribu en attendant la chasse de l'hiver. Le Hibou-blanc se montrait d'une gaieté étrange, lui qui ne déridait jamais sont front bas et morose. C'est que le moment de son union avec Iréma était venu. Naskarina voyait avec un plaisir malin les larmes de son ancienne rivale, qui se désolait de plus en plus à mesure qu'approchait l'heure du sacrifice. Quelle pensée affreuse pour une jeune fille que celle de se donner à jamais à

un vieillard infâme qu'elle déteste ! Iréma fut souvent tentée de fuir pour échapper aux caresses du monstres ; mais elle avait juré de rester, et sa parole avait sauvé son ami. Si elle trahissait le serment donné, le trappeur, abandonné du Grand-Esprit, ne retomberait-il pas entre les mains des traîtres ? Plaintive et résignée, elle demeurait sous sa tente. Le Hibou-blanc vint la voir.

—L'heure est arrivée où tu dois tenir ta promesse, Iréma, dit-il, en entrant.

—Je le sais, et je ne me suis pas sauvée sous les bois ; tu vois que je suis résignée ; mais attends à demain, car je souffre aujourd'hui.

—Tu veux m'échapper en gagnant du temps ? Iréma.

—Il faut que je voie la robe noire, que je me confesse et que je prépare mon cœur comme le veut le Grand-Esprit.

—Folie que tout ça ! je t'aime, cela suffit.

—Tu ne m'aimeras pas toujours, peut-être, et alors si je n'ai pas la crainte du Grand-Esprit, que ferai-je ?......je te quitterai peut-être pour aller vers un autre.

Le Hibou-blanc frémit à cette pensée.

—Je te tuerais ! dit il avec emportement

—Eh bien ! reprit la jeune fille, laisse-moi demander au Grand-Esprit le courage et la force, l'amour et la foi......

—Tu demanderas ces choses-là après notre mariage, ce sera tout aussi bon.

—J'irai demain, repartit Iréma avec fermeté.

—Je pourrais t'épouser sans toutes ces cérémonies et ces formalités ridicules......

—Iréma n'a pas peur de mourir, et, plutôt que de faire une chose désagréable au Grand-Esprit, elle se jetterait dans les ondes des lacs profonds.

Le vieux chef regardait la belle vierge indienne avec une sorte de stupeur.

—Puisqu'il le faut j'attendrai jusqu'à demain, reprit-il d'une voix altérée par l'émotion.

Le lendemain il entra dans le fort, suivi d'Iréma et d'une partie de la tribu. " Les forts de traite du Nord ne ressemblent pas à la citadelle de Québec, ni même à aucune autre citadelle, mais tous se ressemblent entre eux. Ils ne rappellent guère au voyageur civilisé les riants villages qu'il a laissés sous

des cieux plus cléments. Deux ou trois cabanes de bois rond, recouvertes en écorces d'arbres, et ceinturées d'une palissade de quinze à vingt pieds de hauteur, voilà tout. Ces pieux hauts et serrés protégent le traiteur ou post-master contre les indiens."

Le Hibou blanc et ses gens arrivèrent à " une baraque en troncs d'arbre percée de quelques trous en forme de trapèzes plus ou moins irréguliers, sur lesquels étaient tendus des parchemins fort peu transparents. C'était le palais épiscopal. Une autre maison du même style, mais plus basse et adossée à la précédente, servait de chapelle. Tout cela était bien pauvre et surtout bien mal fait." Il demanda la robe-noire. Le vieux chef renégat ne cachait ni son plaisir, ni son orgueil ; Iréma ne déguisait point sa peine. On fit réponse que la robe-noire était partie la veille pour la mission de St. Joseph, au sud du grand lac, près du fort Résolution, et qu'il faudrait attendre quelques jours, car la distance était d'au moins soixante à soixante cinq lieues. Le Hibou blanc entra dans une grande fureur, et voulut amener de force sa fiancée dans sa cabane. Naskarina lui dit : Ne vois-tu pas qu'elle se moque de toi ?

Elle t'avait promis de t'épouser dès notre arrivée ici, et voilà maintenant qu'elle emploie la ruse pour t'échapper. Elle est venue hier, seule, parler à la robe-noire, et la robe-noire, de complicité avec elle, s'est éloignée pour ne pas faire le mariage.

—Naskarina, tu es mon amie, toi, et je te jure une éternelle reconnaissance...... Iréma périra de ma main si elle ne m'épouse point. Est-ce que je reculerais maintenant ? J'en ai bien fait d'autres !

Iréma, toute heureuse de ces moments de répit, était revenue parmi les femmes de la tribu. Elle avait confié au missionnaire les douloureux secrets de son âme, mais elle n'avait pas cherché à éviter son triste sort. Cependant le prêtre voyant qu'il était aussi bien de ne pas hâter cette union malheureuse, en remit à plus tard, de lui même, l'accomplissement. Il dit qu'il allait à la rencontre d'un confrère et de quelques sœurs de charité qui faisaient à Dieu le sacrifice de leur vie pour le salut des pauvres indiens.

Il y avait déjà au fort Providence quel-

ques bonnes sœurs de Charité, dont tout le temps était consacré à instruire des vérités chrétiennes les jeunes personnes des diverses tribus qui passaient par ce fort. C'était l'une de ces religieuses, la sœur St. Joseph, une belle femme d'un peu plus de tente ans, qui avait converti la jeune Iréma, et avait inculqué dans son âme de si beaux sentiments de foi. Elle vint dans le camp des Couteaux-jaunes, parlant avec amour et douceur, aux femmes et aux jeunes filles, de la bonté de Jésus, de la grandeur de Marie, et de toutes les merveilles de la religion. Une femme de la tribu s'approchant de la jeune catéchiste lui dit :

—Il y a, dans cette tente que tu vois ici, une vierge Litchanrée qui a beaucoup de chagrin.

—Conduis-moi vers elle, répondit la religieuse.

Iréma assise sur sa natte, le visage caché dans ses mains, pleurait. La religieuse ne la reconnut pas d'abord : Tu as du chagrin, ma sœur ? lui dit-elle. A cette voix suave l'indienne tressaillit et découvrit sa figure mouillée de larmes.

—Iréma ! s'écria la religieuse.

—Ma mère chrétienne ! dit en même temp
Iréma.

Et les deux jeunes femmes s'embrassèren
comme deux sœurs. Iréma, à la prière de l
bonne religieuse, raconta le sujet de ses an
goisses. Elle dit comment le grand-trappeu
l'avait délivrée des mains du traître Hibou
blanc, et comment, plus tard, elle le vit lui
même prisonnier de ce renégat cruel, et voué
bien sûr, à une mort affreuse.

—Ce grand-trappeur, murmura la religieuse
c'est un homme de cœur, un bon chrétien, et
un guerrier terrible......

—Oh ! oui ! et les indiens qui ne l'aiment pas,
le craignent. Mais les Couteaux-jaunes seuls
ne l'aiment point, et c'est le vieux chef—un
blanc comme le grand-trappeur—qui les a
indisposés contre lui.

—Que dis-tu, Iréma ? le Hibou-blanc n'est
pas un indien ?

—Oh ! non ! mais il vit au milieu de nous
depuis bien des lunes......

—Quelle singulière idée ! s'écria la religieuse.

—Et lui qui devrait être plus instruit que

nous autres des choses de la religion, et qui devrait être meilleur aussi, il se moque de notre docilité à suivre les conseils de la robe noire, et se plaît à faire le mal.

—C'est un blanc ! un compatriote ! un chrétien ! s'écria la religieuse, ô mon Dieu ! quel aveuglement et quelle perversité !

Iréma raconta ensuite qu'elle avait promis d'épouser cet homme méprisable, s'il rendait la liberté à son prisonnier.

—Et la lui a-t-il donnée ? demanda la sœur.

—Oui, répondit Iréma.

—Et où est-il maintenant, le grand-trappeur ?

—Je n'en sais rien.

—Il l'a peut-être fait assassiner ?

Iréma sentit un frisson lui courir dans tous les membres. Elle resta silencieuse pendant une minute, puis elle dit tout émue : S'il l'avait tué, est-ce que je serais libre ?

—Oui, certainement, répondit la sœur.

Iréma vit comme un éclair de joie traverser son esprit. L'idée de la liberté, la pensée d'échapper au vieux chef, lui fit oublier un instant ce qu'elle devait au grand-trappeur.

L'égoïsme eut un instant de triomphe, mais bientôt elle retomba dans une mélancolie profonde : Il n'y a pas d'alternative, pensa-t-elle tout haut, s'il est mort, je le pleurerai toujours, et s'il vit......Elle acheva sa pensée par une douloureuse secousse de tête.

Les Litchanrés arrivèrent. Ils dressèrent leurs tentes à l'ouest de la petite baie où s'élève le fort. Les forts ou les missions sont des terrains neutres, et l'on enterre la hache ou la carabine en y arrivant. Souvent aussi les plus heureuses réconciliations ont lieu alors, grâce au zèle et à la charité des saints missionnaires.

Le Hibou-blanc comprit qu'il ne pouvait s'entourer de trop de précautions, ni employer trop de moyens pour parvenir à son but, la possession d'Iréma. Il fit des démarches auprès de la tribu ennemie, et lui proposa la paix. Il fut accueilli avec bienveillance, car les Litchanrés, bien que braves, n'aimaient guère à verser le sang. Encouragé, le Hibou-blanc convoqua une grande réunion des deux tribus, et fit un long discours pour leur démontrer qu'elles devaient s'unir, se fondre en

une seule, et n'avoir plus que les mêmes wigwams, et le même chef. Plusieurs murmurèrent, disant qu'ainsi les Litchanrés, qui n'avaient plus de chef, seraient soumis aux Couteaux-jaunes.

—Je suis vieux, dit le Hibou-blanc, mes jours ne seront pas nombreux, et, alors, vous choisirez un chef parmi les Litchanrés. Ainsi chaque tribu sera traitée avec justice. En attendant je vais épouser une fille de la tribu des Litchanrés, et cimenter, par là, l'union des deux tribus.

—C'est bien! dirent les Litchanrés, mais si par la volonté du Grand-Esprit notre chef bien-aimé revenait, tu lui céderais la place.

—Kisastari? demanda le Hibou-blanc en éclatant de rire.

—Oui, Kisastari! répondirent les Litchanrés.

—Oh! oui! je le promets......

XIX

LES VIEILLES CONNAISSANCES.

—*Aures habent et non audient* ! dit l'ex-élève fatigué de héler un canot qui passait loin de lui, sur le grand lac.

—*Well ! let them go !*...... C'est nous les rejoindre, ajouta John.

—C'est un canot de missionnaires, dit Baptiste.

—On voit les robes-noires, continua Félix.

—Je ne sais pas si les Couteaux-jaunes sont arrivés au fort, reprit l'ex-élève.

—*The Yellow knives* ? demanda John *I guess so !*......

—On le saura bientôt, dit Baptiste, car dans six heures on touchera terre.

Le canot qui passait au large de celui de nos chasseurs Canadiens était, en effet, l'un des canots de la mission. Deux prêtres, trois religieuses et deux indiens le montaient. C'était le missionnaire de Providence qui revenait de la mission de St. Joseph et du

fort Résolution, avec le nouveau missionnaire et les sœurs de charité que nous avons rencontrés déjà. Trois des guides engagés au fort Chippeway amenaient le canot chargé de provisions.

Les trappeurs canadiens arrivèrent à Providence en même temps que les missionnaires. Ils furent bien accueillis et se hâtèrent, à l'exception de John, d'aller à confesse, comme, du reste, c'était leur coutume. Ils avaient toujours quelques peccadilles sur la conscience, et aujourd'hui surtout, ils n'étaient pas parfaitement rassurés sur la légèreté de la faute qu'ils avaient commise en scalpant quelques uns de leurs ennemis.

Le Hibou-blanc éprouva du mécontentement, et peut-être de la frayeur, à la vue des canadiens, quand il les rencontra. C'était près de la chapelle, le jour même de leur arrivée. Il était allé demander au missionnaire à quelle heure Iréma et lui pourraient se présenter pour être mariés. L'ex-élève lui lança un regard oblique plein de menaces, et John lui dit : *Take care ! by God !* Baptiste et Félix lui avaient montré le poing. Affaire d'habi-

tude ou distraction, car le cœur était pur et la confession avait été bonne.

Cependant le Hibou-blanc comptait sur ses nouveaux alliés pour apaiser les canadiens. Et il n'avait pas tort. Quand l'ex-élève et ses amis connurent les dispositions des Litchanrés, ils se dirent qu'ils n'avaient plus rien à voir dans les affaires de ces indiens : mais restait toujours le grand-trappeur qui n'était pas assez vengé.

Le lendemain matin, le Hibou-blanc, fier et insolent, se rendit à la tente d'Iréma, qui ne pouvait se résoudre à partir, et, moitié menaçant, moitié doucereux, il l'entraîna vers le fort. Couteaux-jaunes et Litchanrés suivirent en chantant et dansant. Iréma fondait en larmes quand elle entra dans l'humble chapelle en bois rond. Le missionnaire supplia le Hibou-blanc de rendre à la pauvre indienne la promesse arrachée dans un moment fatal.

—J'ai attendu assez longtemps, dit le Hibou-blanc, vos prières sont inutiles.

—Mais cette femme ne vous aime pas.

—Elle a promis de m'épouser !

—Vous la rendrez malheureuse et vous serez malheureux vous-même.

—C'est mon affaire.

Les chasseurs canadiens étaient là, bondissant de rage, mais n'osant parler haut sans permission.

—S'il était à la porte ! grinça l'ex-élève.

—Il ne l'aura pas longtemps ! fit Baptiste....

—A nous quatre, dit Félix, on peut en tordre joliment de ces Hiboux.

—*Upon my soul !* murmura John en serrant les poings.

—Vous n'êtes pas indien ? demanda le missionnaire au vieux chef.

Le renégat fit un pas en arrière, et devint livide.

—Qui vous a dit cela ? repliqua-t-il.

—Ceux qui vous connaissent, repartit le prêtre.

Le Hibou-blanc promena autour de lui un regard anxieux ; il aperçut les chasseurs Canadiens et se mit à trembler de rage : Je suis libre de vivre ici ou ailleurs, et de la façon qu'il me plaît, répondit-il au missionnaire.

—C'est vrai, mais je ne puis vous marier sans savoir votre nom.

Le Hibou-blanc passa sa main ridée sur son front couvert de sueurs, il hésita une minute, puis, à la fin, convaincu que personne, au milieu de cette solitude lointaine, ne le connaissait ou n'avait entendu parler de lui, il reprit son assurance arrogante et dit à haute voix : Je m'appelle José Racette !

—Racette! crièrent deux échos......

Une angoisse horrible saisit le vieux chef. Il se maudit d'avoir été assez bête pour dire son nom, car il vit qu'il était connu. L'ex-élève et Baptiste s'étaient approchés, la terreur ou la colère peinte sur la figure. Ils ne disaient rien et regardaient avec une fixité brûlante le vieux renégat. D'un autre côté, une jeune religieuse, l'amie d'Iréma, s'était affaissée sur le sol......On se hâta de lui porter secours. Elle reprit ses sens, mais ses yeux se détournèrent avec horreur de Racette, et se reposèrent avec pitié sur Iréma.

—Que veut dire ceci? demanda le prêtre; que ceux qui savent quelque chose parlent! Je le permets, et Dieu le veut......

Alors l'ex-élève s'écria, content de donner cours à son indignation :

—Racette ! quoi ! c'est vous, misérable ! vous, un voleur de grand chemin ! un ravisseur de jeunes filles, un assassin ! un échappé du pénitencier ! qui vous cachez ainsi sous le masque de l'indien pour échapper à la justice des hommes, et continuer vos œuvres damnées ! ah ! si le prêtre me le permet, vous ne tuerez plus personne ! Et, disant cela, il levait son bras armé du terrible couteau. Ses compagnons l'encourageaient de leurs frémissements. Le prêtre l'arrêta.

—Etes-vous chrétien ? dit-il avec force, est-ce ainsi que vous pratiquez la charité ?

—L'a-t-il pratiquée, lui, le maudit ! quand il s'est fait voleur ? quand il a enlevé une enfant de douze ans ? quand il s'est caché dans une cave pour tuer Djos ! Djos ! mon ami, Djos le pèlerin de Ste. Anne ?......L'a-t-il pratiquée encore dernièrement quand il a tué le grand-trappeur.

—Il a tué le grand-trappeur ? demanda le prêtre avec émotion.

—Je ne l'ai pas tué, répondit Racette, puis-

que voilà le prix de sa liberté. Il montrait Iréma.

—Où est-il le grand-trappeur? demanda le missionnaire.

—Dans la forêt, libre et heureux, répliqua le Hibou-blanc.

—Ici! répondit une voix sonore.

Tous les yeux se tournèrent du côté d'où venait la voix. Un cri s'éleva: Le grand-trappeur!

En effet, le grand-trappeur entrait.

L'ex-élève, Baptiste, John et Félix se précipitèrent vers leur compagnon et le pressèrent dans leurs bras avec tous les transports de la plus vive ivresse.

—Vous voyez qu'il est vivant et libre, reprit Racette avec une audace incroyable, vous savez mon nom, monsieur le missionnaire, marier-nous!

Iréma poussa une plainte profonde.

—Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle, il faut donc que je me sacrifie?......Mais il est sauvé!

—Iréma, s'écria le grand-trappeur, pauvre enfant! console-toi!......

—Je me consolerai puisque je vous ai sauvé la vie, même en perdant le bonheur et la liberté.

—Que veux-tu dire, Iréma ?

Le prêtre répondit : Elle a promis d'épouser le chef, s'il vous rendait la liberté.....

—Le traître ! gronda le grand-trappeur, il avait embusqué ses guerriers pour m'assassiner.

Un frisson d'horreur courut dans l'assemblée.

La jeune religieuse, revenue de son évanouissement, mais encore livide de surprise et de peur, écoutait en frémissant les révélations de toutes sortes.

—Tu es libre, dit le missionnaire à la jeune Iréma, tu peux épouser le mari de ton choix.

La jeune fille, folle de joie, se jeta dans les bras de la sœur St. Joseph.

—Vous, Hibou-blanc, continua le missionnaire, reprenez votre nom de José Racette et allez vous faire pendre ailleurs.

—Racette ! José Racette ! hurla le grand-trappeur.

—Eh bien ! oui ! repartit le renégat avec cynisme, ce nom-là te fait-il peur aussi ?

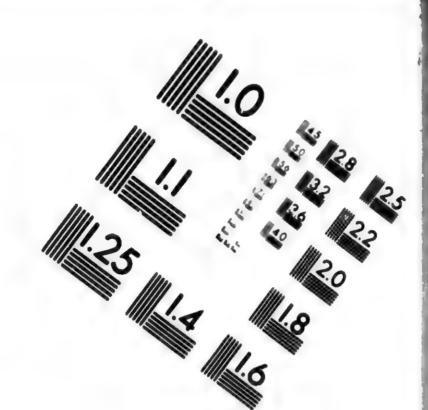
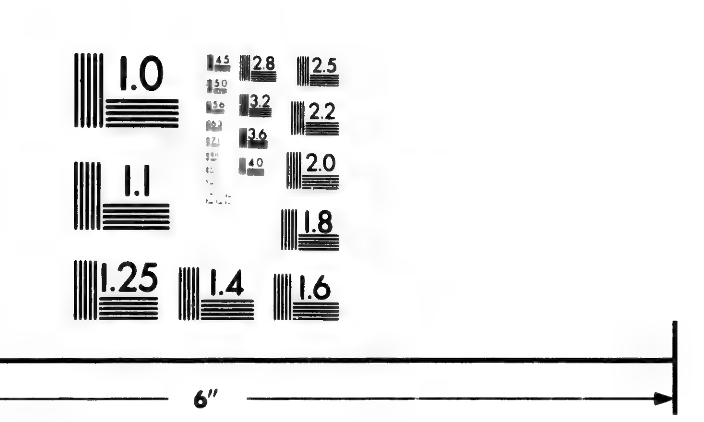
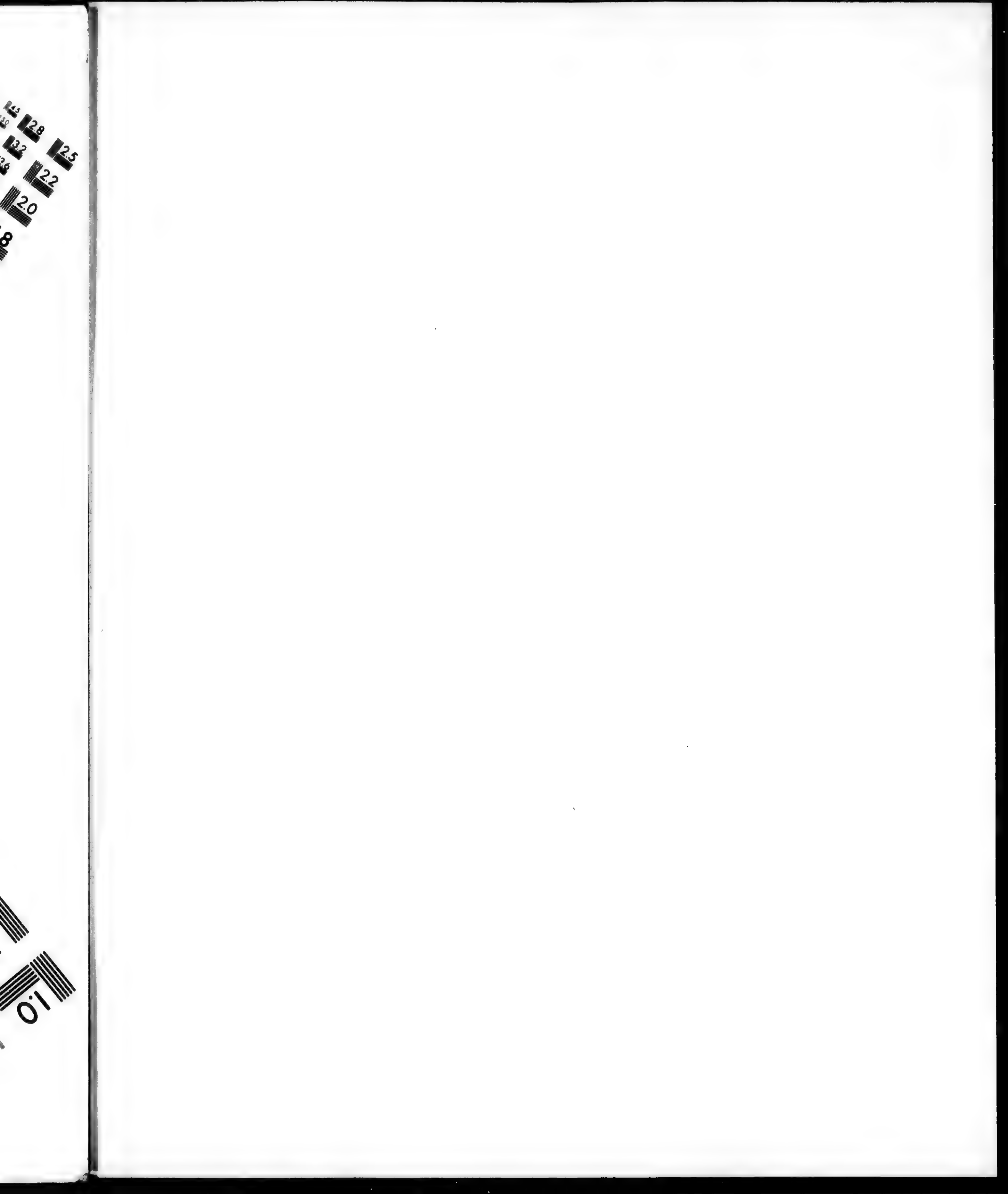


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

—Racette ! José Racette ! le maître d'école !

—Oui ! Racette, José Racette, le maître d'école ! répéta, en se moquant, le vieux chef.

—Misérable ! je te trouverai donc toujours sur mon chemin ? vociféra le grand-trappeur.

—Et toi, qui es-tu donc ? demanda le Hibou-blanc.

—Moi ! moi !......qu'est-ce que cela te fait ? Va-t-en, ou......

—Vous connaissez Racette ? demanda l'ex-élève au grand-trappeur.

—Hélas ! si je l'ai connu ! .....

—Pas mieux que moi, toujours ! Si vous saviez tout le mal qu'il a fait ! Si vous saviez comme il a persécuté le meilleur de mes amis, Djos, le pèlerin de Ste. Anne !

Une pâleur affreuse couvrit la figure honnête du trappeur. L'ex-élève continua : Pauvre Djos ! s'il n'avait pas eu tant d'ennemis il vivrait encore sans doute et serait heureux !.. son enfant ne serait point orphelin, sa femme ne serait pas veuve !......

—Sa femme veuve ! fit le grand-trappeur, d'une voix étranglée.

—Veuve depuis vingt ans passés, reprit l'ex-élève—si elle ne s'est pas remariée, bien entendu......

—Tu te trompes, mon ami, répartit le grand-trappeur, tout frémissant, Djos a tué sa femme dans un moment de folie......

—Sa femme ? s'il l'avait tuée je ne l'aurais pas vue, je ne lui aurais pas parlé il y a cinq ans !...... c'est la femme de Picounoc qu'il a tuée......et encore on ne sait pas si c'est lui qui l'a tuée......

Le grand-trappeur, défait, tremblant comme un homme qui tombe épuisé par les tortures, s'appuya sur ses amis Baptiste et l'ex-élève. L'eau ruisselait froide de ses tempes, et ses dents claquaient. L'ex-élève continua : Moi, j'ai toujours cru que Picounoc avait tué sa femme lui-même et peut-être tué Djos aussi, car il aimait Noémie, la femme de Djos, et quand on aime comme cela ....

—Pitié ! mon Dieu ! pitié ! s'écria tout-à-coup le grand-trappeur. Et il tomba à genoux les mains levées vers le ciel.

—Qu'avez-vous donc ? demanda le missionnaire.

Tout le monde le regardait avec étonnement. La jeune religieuse s'était levée.

—Noémie ! Noémie ! s'écria-t-il de nouveau, me pardonneras-tu ? me pardonneras-tu ?

La stupeur se peignit sur toutes les figures ; on sentit un frisson courir dans la foule......

—Noémie, reprit-il, ô ma femme bien aimée !

—Sa femme ? murmure-t-on de toutes parts.

—Djos ! le Pèlerin de Ste Anne ! c'est moi !.. oui...c'est moi ! ajouta le grand-trappeur.

—Toi, s'écrièrent ensemble l'ex-élève et Baptiste !.. ...

—Lui ! dirent les autres.

—Mon frère ! mon frère ! exclama une voix douce et frémissante.

Et, de nouveau, les vieux amis se serrèrent cœur contre cœur.

—Elle n'est pas morte ! je ne l'ai pas tuée ! disait, au milieu de ses sanglots, le grand-trappeur ! Elle n'est pas morte !..... Je ne l'ai pas tuée !......

—Mon frère ! mon frère ! s'écria de nouveau la douce voix de femme ! Et une jeune reli-

gieuse, s'échappant des bras d'Iréma, vint tomber dans ceux du grand-trappeur :

—Je suis Marie-Louise, ta petite sœur Marie-Louise !

—Marie-Louise ! tu es Marie-Louise ? Ah ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! et le grand-trappeur, fort contre les tortures, fort contre le malheur, s'affaissa lourdement sous le poids de son étrange félicité......... Le Hibou blanc se glissa dehors ; plusieurs l'entendirent crier.

—Malédiction ! malédiction ! je l'ai tenu un jour et je l'ai laissé échapper.